FARCES ET MORALITÉS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Calvaire (Édition illustrée). (Ollendorff). . . . . . 3 fr. 50
L'Abbé Jules. (Ollendorff). . . . . 3 fr. 50
Sébastien Roch. . . . . 3 fr. 50
Le Jardin des Supplices (22e mille) . . . . 3 fr. 50
Le Journal d'une femme de chambre (101e mille). . 3 fr. 50
Les Vingt et un jours d'un Neurasthénique (23e mille) 3 fr. 50
Contes de la Chaumière, avec deux eaux-fortes de Raffaëlli . . . . 4 fr. »

THÉATRE

Les Mauvais Bergers, pièce en cinq actes. . . . . . 3 fr. 50
L'Épidémie, pièce en un acte . . . . 1 fr. »
Vieux Ménage, comédie en un acte . . . . 1 fr. »
Le Portefeuille, comédie en un acte. . . . . 1 fr. »
Les Affaires sont les Affaires, comédie en trois actes. 3 fr. 50

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

PQ 2363 M6 F3

OCTAVE MIRBEAU

FARCES ET MORALITÉS

L'ÉPIDÉMIE — VIEUX MÉNAGE
LE PORTEFEUILLE — LES AMANTS — SCRUPULES
INTERVIEW

63675
16/11/04

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904
Tous droits réservés.

PQ
2364
M7F3

L'ÉPIDÉMIE

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée à Paris, sur le Théâtre Antoine, le 29 avril 1898

PERSONNAGES

LE MAIRE. . . . . MM.	Antoine.
LE MEMBRE DE L'OPPOSITION. . .	Gémier.
LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ. . .	Arquillère.
LE DOCTEUR TRICEPS.	Pons-Arlès.
LE TRÈS VIEUX CONSEILLER . . .	Desfontaines.
PREMIER CONSEILLER.	Marsay.
DEUXIÈME CONSEILLER	Carpentier.
TROISIÈME CONSEILLER.	Verse.
UN CONSEILLER.	Dufresne.
L'HUISSIER	Séruzier.

De nos jours, dans une ville de province.

L'ÉPIDÉMIE

La salle des délibérations du Conseil municipal, dans une grande ville maritime. Sur les murs, couverts de boiseries sévères, les portraits de tous les Présidents de la République, depuis Adolphe Thiers jusqu'à Emile Loubet. Tout autour de la vaste pièce, posés sur des gaines de bois noir, des bustes de la République, différents par les attributs et la signification politique. Au milieu, cheminée monumentale, surmontée d'un panneau sur lequel sont peintes les armes de la ville auréolées de drapeaux tricolores. Grandes portes à droite et à gauche. Une longue table, recouverte d'un tapis vert, où chaque place est marquée par un buvard, des encriers, etc., occupe le centre de la pièce.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAIRE, LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ, LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, UN TRÈS VIEUX CONSEILLER, PREMIER CONSEILLER, DEUXIÈME CONSEILLER, TROISIÈME CONSEILLER, LE SECRÉTAIRE, CONSEILLERS.

Au lever du rideau, le maire cause près de la cheminée avec quelques conseillers. Groupes de conseillers ici et là. Deux

sont assis devant la table et écrivent des lettres. Le secrétaire range des paperasses, la plume aux dents.

LE MAIRE

Je crois, Messieurs, que nous pouvons ouvrir la séance.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, tirant sa montre.

Onze heures moins le quart... Et je déjeune à onze heures et demie. Et nous étions convoqués pour neuf heures... C'est dégoûtant.

LE MAIRE

Le lendemain d'un réveillon, il fallait s'attendre à quelques inexactitudes... Ce n'est pas de ma faute...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Nous ne sommes pas au complet.

LE MAIRE

Nous sommes en nombre pour délibérer.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Eh bien, délibérons...

(La porte de gauche s'ouvre ; le docteur Triceps paraît.)

LE MAIRE

Ah !... Voici le docteur Triceps...

SCÈNE II

Les Mêmes, LE DOCTEUR TRICEPS

LE DOCTEUR TRICEPS, saluant et distribuant à tous des poignées de main.

Mille pardons, mon cher maire... Mille pardons, Messieurs... J'ai été retenu par une opération délicate... Depuis ce matin, je suis en train de recueillir la sensibilité de ma cuisinière qui s'était extériorisée dans un moule à gaufres... Comprenez-vous?...

LE MAIRE

Vraiment?

LE DOCTEUR TRICEPS

Ma foi, oui... Ça n'était pas une petite affaire.

LE MAIRE

Un moule à gaufres!... Ce que c'est que de nous !... (S'adressant aux conseillers.) Si vous voulez, Messieurs, nous allons ouvrir la séance.

LE DOCTEUR TRICEPS

Je vous en prie... Et encore pardon, n'est-ce pas?

(Le maire se dirige vers la table. Les conseillers gagnent leurs places, où ils s'installent avec bruit.)

LE MAIRE

Messieurs, la séance est ouverte... (Feuilletant des lettres et des papiers.) J'ai là quelques lettres d'excuses de nos collègues absents... Elles n'ont d'ailleurs aucun intérêt... Dois-je vous en donner connaissance?...

PREMIER CONSEILLER

Inutile... inutile.

LE MAIRE, vaguement.

Des rhumes... des bronchites... des lumbagos... des dames qui accouchent... (Avec esprit.) Au moins, on ne pourra pas dire que les conseillers municipaux favorisent la dépopulation française... (Quelques rires... Il passe les lettres au secrétaire.) Elles figureront au procès-verbal...

DEUXIÈME CONSEILLER

C'est bien de l'honneur...

LE MAIRE

Le règlement, Messieurs... (Plus grave.) Je dois une mention particulière à notre honorable collègue, M. Isidore-Théophraste Barbaroux... qui fut arrêté hier soir...

PREMIER CONSEILLER

Encore!... C'est la troisième fois.

LE MAIRE, sans s'interrompre.

... et dont l'absence, aujourd'hui, est, sinon légitime... du moins justifiée par cette formalité judiciaire... Remarquez, Messieurs, que je n'incrimine pas... je constate...

LE DOCTEUR TRICEPS

Quel est le soi-disant motif de cette arrestation?

LE MAIRE

Toujours le même... Si mes renseignements sont exacts — et j'ai tout lieu de les croire exacts — ce motif serait purement commercial... Notre honorable collègue aurait été arrêté pour avoir vendu à la troupe de la viande corrompue, ou soi-disant telle... Nous n'avons pas, je pense, à nous prononcer sur cet incident — purement com-

mercial, je le répète... Il faut attendre les décisions de la justice...

LE DOCTEUR TRICEPS

Je demande la parole.

LE MAIRE

D'ailleurs, le crime d'un individu... (Rumeurs.) — si crime il y a dans l'espèce — ne saurait engager la collectivité...

QUELQUES VOIX

Très bien!... très bien!

LE DOCTEUR TRICEPS

Sans entrer dans le fond même du débat, laissez-moi vous déclarer ceci... Ma conviction est que ce que l'on poursuit en notre collègue Barbaroux, ce ne sont pas ses viandes corrompues, mais bien ses opinions avancées... Comprenez-vous? (Approbations et rires.) Mais certainement.

LE MAIRE

C'est peut-être aller un peu loin, mon cher docteur.

LE DOCTEUR TRICEPS

Nullement... En ma qualité de médecin et de savant, je sais ce que je dis... et vous m'accorderez que ces questions me sont familières... Eh bien!... je dis que tout cela est singulièrement arbitraire et antiscientifique au premier chef... D'abord les viandes pourries...

PREMIER CONSEILLER

En avez-vous mangé?

LE DOCTEUR TRICEPS

Parfaitement... Et vous voyez que je ne m'en porte pas plus mal... (Se tapant la poitrine.) Le coffre est bon...

UNE VOIX

Bravo!

LE DOCTEUR TRICEPS

Il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois... Non seulement je ne crois pas à la nocuité de la pourriture : je lui crois au contraire des propriétés stomachiques de premier ordre... oui... oui... comprenez-vous? D'ailleurs, pourquoi la pourriture est-elle reconnue louable chez la bécasse et criminelle chez le bœuf?... C'est idiot... Toutes les pourritures doivent être égales devant la loi.

DEUXIÈME CONSEILLER

Evidemment...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Est-ce une allusion ?

PLUSIEURS CONSEILLERS, irrités.

Ah ! Ah ! Assez !

LE DOCTEUR TRICEPS

En présence d'une aussi étrange anomalie, j'ai donc le droit d'affirmer que le procès intenté à notre honorable collègue Barbaroux n'est pas autre chose qu'un procès de tendance... Et je ne parle pas des entraves qu'il apporte à la liberté du commerce... Diable ! Du reste, je reviendrai sur cette question, en temps et lieu, avec tous les développements juridiques, économiques, thérapeutiques et biologiques qu'elle comporte... Mais je demande que cette observation préliminaire soit consignée au procès-verbal.

LE MAIRE, après avoir consulté du regard ses collègues.

Le Conseil n'y voit pas d'inconvénient.., eu égard surtout à la personnalité si considérable de notre éminent collègue, le docteur Triceps,

dont les moindres opinions sont, pour tout le monde ici, un enseignement et une lumière. (Au secrétaire.) Consignez...

LE DOCTEUR TRICEPS

Je remercie Monsieur le Maire de ses nobles paroles. Elles me vengent de bien des injustices professionnelles... (Les voisins du docteur lui serrent la main. Quelques bravos. Moment d'émotion.) Dois-je ajouter que notre collègue Barbaroux s'est toujours montré un boucher d'une loyauté parfaite envers ses clients civils et, s'il est vrai qu'il a vendu des viandes inférieures et corrompues, ce n'a jamais été qu'à des militaires, dont je m'étonne que les estomacs soient devenus tout d'un coup aussi intolérants, et... à des pauvres, ce qui n'a pas d'importance...

(Assentiment général.)

LE SECRÉTAIRE

Dois-je aussi consigner cette dernière observation?

LE DOCTEUR TRICEPS

Ma foi!... (Il consulte le maire.) Qu'en pensez-vous?

LE MAIRE

Hum!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Nous verrons cela tout à l'heure. (Au secrétaire.) Je vous donnerai la rédaction du tout, à la fin de la séance...

LE SECRÉTAIRE

Très bien... J'aime mieux ça...

LE MAIRE

L'incident est clos. (Se levant et prenant une attitude oratoire.) Et maintenant, Messieurs, nous allons, si vous le voulez bien, nous occuper de cette grave... de cette importante et urgente question, pour laquelle je vous ai convoqués en séance extraordinaire et secrète.

(Mouvement d'attention parmi les conseillers. Un qui s'était endormi se réveille.)

DEUXIÈME CONSEILLER

De quoi s'agit-il?

QUELQUES VOIX

Silence! Silence!

LE MAIRE

Messieurs, j'ai une nouvelle... une nouvelle délicate et... fâcheuse à vous apprendre... (Redoublement d'attention.) Mais rassurez-vous, Messieurs...

Quand je dis fâcheuse, c'est pour conformer mon langage...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Votre éloquence...

LE MAIRE, remerciant d'un geste discret.

... pour conformer mon... langage au langage usuel que des sentimentalités trop ombrageuses...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Très bien! Très bien!

LE MAIRE, poursuivant.

... que de trop systématiques oppositions...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Bravo!...

LE MAIRE

... des rivalités même... et, si j'ose dire, de véritables empiètements de pouvoir... des abus d'autorité, en un mot...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Parlez clairement, on ne vous comprend pas...

LE MAIRE

Veuillez ne pas interrompre... (Il cherche en vain à renouer le fil brisé de son discours.) Messieurs, dans ce que j'ai à vous apprendre, il n'y a rien de grave, rien qui puisse vous effrayer. La nouvelle en soi n'est pas extraordinaire... Ce n'est pas, à proprement parler, une nouvelle... une de ces nouvelles qui... Bref, Messieurs, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, un ennui périodique...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Très bien! Très bien!

LE MAIRE

... une crise annuelle... un retour offensif...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

A la question! Pas d'allusions politiques ici. Nous ne sommes pas ici pour faire de la politique...

LE MAIRE

Il ne s'agit pas de politique...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ, catégorique.

Il ne s'agit pas de politique...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

De quoi s'agit-il, alors? Pourquoi toutes ces précautions?... Pourquoi ce mystère?

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Je ne sais pas de quoi il s'agit... Mais...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Si vous ne savez pas de quoi il s'agit, taisez-vous.

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Je me tairai si je veux... Vous n'avez pas de leçons à me donner...

LE MAIRE

Messieurs... Messieurs... Je vous en prie!

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Nous ne sommes pas dans votre cabaret ici... (Prenant à témoin les portraits des Présidents de la République.) avec tous les souteneurs et toutes les filles de la ville...

LE MAIRE

Messieurs Messieurs...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Eh bien... venez-y donc, dans mon cabaret... comme vous dites. Osez donc y venir... (Prenant à témoin ses collègues.) Cabaret?... le meilleur café de la ville... le plus beau café de la ville... un café Louis XVI !... Venez-y...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Oui, j'irai... J'irai pour le faire fermer... (Ils se lèvent, se menacent du poing.) Je ne puis comprendre qu'on tolère des établissements pareils... C'est une honte... une immoralité... un attentat à la pudeur...

(Ils continuent de s'invectiver d'un bout de la table à l'autre.)

LE MAIRE

Messieurs... Messieurs...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Et vous qui vendez des farines avariées... des petits morceaux de terre pour du café... et des feuilles d'épinard sous le nom de thé russe...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Moi ?...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Oui, vous... Et vos petits beurres qui datent de la Déclaration des Droits de l'Homme...

QUELQUES VOIX

Assez !... Assez !

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Cabaret !... Un établissement de premier ordre, où j'ai installé un cinématographe ?...

LE MAIRE

Messieurs... Messieurs... De grâce !...

QUELQUES VOIX

Assez ! Assez ! A la porte !...

(On les apaise à grand'peine.)

LE MAIRE, conciliant et paternel.

Messieurs... Messieurs... Je vous en supplie !... Je fais appel à votre patriotisme... aux sentiments d'union, de concorde... à votre dévouement municipal... (D'une voix forte.) Non, Messieurs, il ne s'agit pas de politique... Il s'agit de la ville, des intérêts de la ville... du salut de la ville... de la

ville que vous aimez... que vous représentez... que vous administrez... Messieurs... *Grave et d'une voix sourde.* une épidémie de fièvre typhoïde vient de fondre sur la ville...

Les conseillers pâlissent, se regardent. Effroi et silence.

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ, *atterré.*

Une épidémie sur la ville...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, *affolé.*

Sur la ville !...

LE MAIRE

Vous voyez bien, Messieurs, qu'il ne s'agit pas de politique...

LES MEMBRES DE L'OPPOSITION ET DE LA MAJORITÉ, *ensemble.*

Sur la ville... Une épidémie sur la ville !

LE MAIRE

Quand je dis : sur la ville, ce n'est pas tout à fait exact... Dieu merci ! l'épidémie n'est pas sur la ville... elle est...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Au fait... elle est où ? elle est sur quoi ?...

Est-elle sur la ville ou non ?... Précisez... Pas d'équivoque... Dites la vérité... Nous ne sommes pas des enfants. (Énergique.) Nous sommes des hommes, que diable !... Nous l'avons prouvé dans des circonstances plus graves... Quand la patrie était en danger, nous n'avons pas hésité à entrer dans la garde nationale... Elle est sur quoi, cette épidémie ?... sur quoi ?... Allons !... Parlez...

QUELQUES VOIX

Sur quoi ?... Sur quoi ?

LE MAIRE

Vous ne me laissez pas parler... Elle est sur la ville et pourtant, elle n'y est pas absolument... Elle y est, sans y être... (Rumeurs.) Je m'explique...

(Rumeurs.)

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Mais écoutez donc !

LE MAIRE, d'une voix qui domine le bruit.

L'épidémie est sur l'arsenal et, principalement, sur la caserne de l'artillerie de marine.

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Très bien! Très bien!

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, furieux.

Il fallait le dire tout de suite et nous épargner d'inutiles angoisses... Certes, nous ne craignons pas les épidémies... Nous leur avons toujours opposé un viril dédain... toujours nous les avons traitées par le mépris... Mais nous avons de la famille... Nous avons des amis... que diable! Et l'arsenal n'est pas la ville... la caserne n'est pas la ville... Et puis, il y a tous les ans des épidémies sur la caserne... Nous n'y pouvons rien... Cela ne nous regarde pas.

TOUS

Mais non... Mais non...

LE DOCTEUR TRICEPS

Du calme, Messieurs... Ne nous emportons pas... Procédons avec méthode... (Au maire.) Combien de décès?

LE MAIRE

Hier, douze soldats sont morts... ce matin, seize.

LE DOCTEUR TRICEPS, approuvant.

Ah !... Combien de malades ?

LE MAIRE

A l'heure actuelle, on compte cent trente-cinq malades.

LE DOCTEUR TRICEPS, même jeu.

Ah !... (Il prend des notes.) C'est normal...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Pas d'officiers ?

LE MAIRE

Non... pas d'officiers, heureusement... Le mal s'arrête aux adjudants... Il ne s'attaque qu'aux simples soldats et aux sous-officiers, comme toujours.

LE DOCTEUR TRICEPS

C'est normal.

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Je remercie Monsieur le Maire de ses explications loyales et rassurantes...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Enfin, je ne vois pas du tout — mais pas du tout — pourquoi l'on nous a convoqués... Cette épidémie n'est pas de notre compétence... j'allais dire... de notre juridiction... Elle n'offre aucun caractère municipal...

LE MAIRE

Une administration sage doit être, en même temps, prévoyante... L'épidémie peut s'étendre de l'arsenal à la ville, du militaire au bourgeois...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Allons donc!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Nous n'avons pas à prévoir des choses qui ne sont pas encore arrivées... Je connais la marche et, si je puis dire, l'esprit de ces sortes d'épidémies... C'est un esprit hiérarchique... Si, contrairement aux avis de la science, une pareille éventualité se produisait... si des symptômes alarmants et que nous n'avons pas le droit de préjuger, se manifestaient... eh bien, nous aurions toujours le temps de prendre les mesures nécessaires... Dans l'état actuel, nous ne devons pas intervenir...

(Très ferme.) A l'autorité maritime d'aviser, si elle le juge utile...

LE MAIRE

Justement, Messieurs... et c'est là où je voulais en venir... (Confidentiel.) Le préfet maritime est fort en colère... Je l'ai vu hier soir... Il m'a dit que cela ne pouvait pas durer... Il prétend que les casernes sont d'immondes foyers d'infection... (Rumeurs.) ... que l'eau bue par les soldats est plus empoisonnée que le purin des étables... (Rumeurs.) Bref, Messieurs, il exige que nous reconstruisions les casernes... (Protestations.) ... que nous amenions de l'eau de source dans les casernes... (Tolle général.) Il exige encore...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, levant les bras.

Il exige... il exige... Mais c'est de l'insolence...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ, même jeu.

De la folie...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, tapant sur la table.

Du gaspillage...

PREMIER CONSEILLER

Nous n'avons pas d'argent pour de telles fan-

taisies... La commune est obérée... Il nous faut reconstruire le théâtre.

DEUXIÈME CONSEILLER

Décorer l'hôtel de Ville... (Il montre la salle.) Car enfin est-ce un hôtel de ville?... A quoi ressemblons-nous dans cette baraque?

PREMIER CONSEILLER

Il est inouï, le préfet... Il est inouï...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Si les soldats n'ont pas d'eau... qu'ils boivent de la bière...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Si les casernes sont malsaines... eh bien, qu'ils campent...

PLUSIEURS VOIX

Mais oui ! C'est cela !...

LE MAIRE

Sans doute... vous avez raison... En principe vous avez raison... Mais vous connaissez le caractère autoritaire, violent, tout d'une pièce, de notre préfet maritime... Il m'a fait entendre qu'il déplacerait les régiments... qu'il les enverrait

dans une autre ville... Plus de commerce, Messieurs... plus de musique, le dimanche !... Ce serait une véritable catastrophe pour notre chère population... « Je ne peux pourtant pas laisser crever mes soldats comme des mouches », m'a-t-il dit...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Allons donc ! Il veut nous faire peur... Est-ce qu'on déplace un arsenal français comme un cirque américain ?... Est-ce qu'on transporte un port de guerre comme des chevaux de bois ?...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Et puis, c'est malheureux, soit !... Plaignons-les, je le veux bien... mais les soldats sont faits pour mourir...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

C'est leur métier de mourir...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Leur devoir de mourir...

LE TRÈS VIEUX CONSEILLER

Leur honneur de mourir.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Aujourd'hui qu'il n'y a plus de guerres en France, les épidémies sont des écoles, de nécessaires et admirables écoles d'héroïsme... S'il n'y avait pas d'épidémies, Messieurs, où donc les soldats apprendraient-ils aujourd'hui le mépris de la mort... et le sacrifice de leur personne à la patrie?...

PLUSIEURS CONSEILLERS

C'est vrai... Bravo!

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, haussant les épaules et continuant.

Où donc cultiveraient-ils cette vertu si française: le courage?... Ce qu'on nous demande, c'est de consacrer une lâcheté...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

De déconsidérer l'armée...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

De diminuer l'honneur national... de tuer le patriotisme... Eh bien, non...

(Assentiment général.)

LE DOCTEUR TRICEPS, il se lève... Mouvement d'attention.

Je m'associe aux idées si généreusement exprimées par mes honorables collègues... J'irai plus loin... Aujourd'hui la science est aux microbes, à l'eau de source, aux logements salubres... à l'anti-sep-tie !... (Avec mépris.)... à l'hygiène !!!. (Il hausse les épaules.) C'est là une simple hypothèse, Messieurs... une hypothèse... de littérateur, d'intellectuel, qu'aucune expérience décisive et loyale n'est venue confirmer... Demain, d'autres théories, inverses à celle-là, se succéderont, aussi peu probantes... aussi peu démontrées par les faits... Eh bien, les communes doivent-elles subordonner leur activité progressiste et leurs ressources budgétaires aux fantaisies inconsistantes et ruineuses des savants ?... Doivent-elles se plier aux caprices d'une science qui ne sait ce qu'elle veut et qui se dément, elle-même, tous les huit jours ?... Je ne le pense pas... (Applaudissements.) Et, pourtant, moi aussi, je suis un savant...

(Applaudisements.)

DEUXIÈME CONSEILLER

Très bien !... Très bien !... C'est envoyé...

LE DOCTEUR TRICEPS

Nos pères, Messieurs, ignoraient ces choses...

Ils ignoraient les bacilles, les bouillons de culture, les sérums, les inoculations, les vaccinations, les microbiographies et les commissions d'hygiène... Ils ne savaient pas ce que c'est que les congrès médicaux, ce que c'est que Monsieur Brouardel... Ils se contentaient des maisons et de l'eau qu'ils avaient... Ils ne prenaient même pas de bains... même pas de bains... comprenez-vous?... Or l'histoire ne nous dit pas qu'ils se soient plus mal portés pour cela... Au contraire...

DEUXIÈME CONSEILLER

C'est vrai!... C'est vrai!...

LE DOCTEUR TRICEPS

On nous objecte toujours : « Et l'Angleterre? »... Messieurs, nous ne sommes pas en Angleterre... L'Angleterre est l'Angleterre... et la France est la France... A chaque peuple son génie... (Enthousiasme général.) Restons Français!...

PREMIER CONSEILLER

Vive la France!

LE DOCTEUR TRICEPS

Laissons donc cette épidémie suivre son cours naturel... son évolution nécessaire. Il ne faut

jamais violenter la nature... Croyez-moi, elle sait ce qu'elle fait...

Le docteur Triceps se rassied parmi les félicitations de tous.)

LE MAIRE

Permettez-moi d'ajouter une observation qui va, peut-être, éclairer ce débat d'une plus vive lumière... Malgré ses allures cassantes, le préfet maritime n'est pas un mauvais homme, et je crois que l'on peut s'entendre avec lui... J'ai le sentiment qu'il ne se préoccupe pas de l'épidémie, en tant qu'épidémie, du moins... Non... Seulement il redoute l'opinion... il craint la presse... il a peur d'une interpellation à la Chambre... Vous savez avec quelle violence la marine est attaquée en ce moment... Rien qu'à la pensée que M. Lockroy puisse revenir ici, tripatouiller son arsenal, il s'affole... Mettez-vous à sa place.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Eh bien?...

LE MAIRE

Eh bien... si j'ai compris le fond de son idée, pourvu que nous votions les dépenses nécessaires aux travaux susmentionnés, le préfet se tiendrait pour satisfait... Ce qu'il demande, c'est une formalité... Sa prétention n'irait pas jusqu'à exiger

l'exécution de ce vote... Il veut se mettre en règle, vis-à-vis de l'opinion, de la presse, du Parlement et de Monsieur Lockroy... N'est-ce point, en somme, un désir légitime... une prudence louable?...

DEUXIÈME CONSEILLER

Et dangereuse... pour nous... Qui nous garantit la pureté de ses intentions?...

LE MAIRE

Moi! Moi, dis-je!

DEUXIÈME CONSEILLER

Ce n'est pas assez... Avez-vous un engagement écrit?...

LE MAIRE

Non...

PREMIER CONSEILLER

Vous a-t-il donné sa parole d'honneur?

LE MAIRE

Non... Mais j'ai quelque chose de plus... quelque chose de mieux... Le souci de sa tranquillité.

DEUXIÈME CONSEILLER

Il faut se méfier...

LE MAIRE

Et pourquoi?... Et de quoi?... Je vous assure que, l'épidémie passée, il ne sera plus question de rien. Et nous recommencerons, l'année prochaine... Nous recommencerons tous les ans.

DEUXIÈME CONSEILLER

Il faut se méfier... Il faut se méfier...

LE MAIRE

Autrement, songez aux luttes quotidiennes, aux hostilités sourdes, terribles, qui vont mettre la zizanie dans la ville, sans compter qu'elles seront préjudiciables à nos intérêts électoraux... Sans compter aussi que toutes les femmes... que toutes nos femmes sont avec les officiers de marine...

(Rumeurs.)

UNE VOIX

Parlez pour la vôtre...

(Un rire.)

LE MAIRE, très digne.

Je méprise ces insinuations vulgaires et injustifiées... Où en étais-je? Ah oui... avec les officiers de marine... (Reprenant la discussion.) Réfléchissez, Messieurs... Ne vous heurtez pas à des partis pris, respectables sans doute, mais impolitiques...

Dans les conditions que j'ai dites, je crois que nous pouvons voter les crédits... que nous pouvons même nous montrer généreux... puisqu'il ne nous en coûtera rien...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Je proteste... Ce serait établir un précédent déplorable...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Toutes les casernes de France sont infectées...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Toutes les eaux imbuvables...

LE TRÈS VIEUX CONSEILLER, d'une voix tremblée.

La fièvre typhoïde est une institution nationale... Ne touchons pas aux vieilles institutions françaises.

LE DOCTEUR TRICEPS

Non, Messieurs, ne touchons pas à ce qui fait la force de notre belle armée... à ce qui est son honneur : l'intrépidité devant la mort... Ne donnons pas à l'étranger le spectacle douloureux d'une armée française battant en retraite devant quelques problématiques microbes... d'une armée, Messieurs... synonyme d'Austerlitz et de Ma-

rengo (Applaudissements.)... non, d'antiseptie et d'hygiène... (Tempête de bravos... S'exaltant.) Allez dire à votre maître...

Il achève sa phrase dans un geste.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, très ému.

Après les admirables paroles que vous venez d'entendre... et l'accueil enthousiaste que vous leur avez fait, je crois qu'il est inutile de mettre aux voix la proposition concernant les crédits.

UNE VOIX

Oui! oui!

LE MAIRE

Je m'incline, Messieurs...

UNE AUTRE VOIX

Pas de vote...

UNE AUTRE VOIX

Pas de crédits...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Pas d'équivoque... Une situation nette..

LE DOCTEUR TRICEPS

Il y a encore de grands cœurs français !

(Tous les conseillers se lèvent... gesticulent... Tumulte de joie... A ce moment paraît, dans la salle, un huissier... Il est porteur d'un pli cacheté que, très pâle, il remet au maire.)

SCÈNE III

Les Mêmes, L'HUISSIER

LE MAIRE

Qu'est-ce ? (Prenant le pli.) Qu'est-ce que ce pli !

L'HUISSIER

Je ne sais pas.

LE MAIRE

Qui l'a apporté ?

L'HUISSIER

Un homme en deuil...

LE MAIRE

Un homme en deuil?... Ah !... (Il examine le pli.) Un homme de la ville?

L'HUISSIER

Je ne sais pas...

LE MAIRE

Vous ne le connaissez point?

L'HUISSIER

Non...

LE MAIRE

Ah !... Et il est reparti sans rien dire?

L'HUISSIER, avec effort.

Sans rien dire...

LE MAIRE, troublé.

C'est surprenant... Je ne sais pas pourquoi... je pressens un malheur... Messieurs, il y a un malheur dans cette lettre...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Ouvrez-la... ouvrez-la...

LE MAIRE

Je n'ose l'ouvrir... (Les conseillers se sont tus... Ils ont tous leurs regards tendus vers le maire.) Allons ! (Enfin, il

ouvre le pli... devient livide, pousse un cri.) Ah ! mon Dieu !

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MAIRE, tremblant.

Ah ! mon Dieu !

(Brouhaha de terreur.)

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Silence ! Silence ! (Au maire.) Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MAIRE

Messieurs !

(Il ne peut continuer.)

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Êtes-vous malade ?...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Pourquoi êtes-vous si pâle ?

LE MAIRE

Messieurs !

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Pourquoi tremblez-vous ?

LE MAIRE, avec effort.

Messieurs... Une nouvelle incroyable... affreuse... foudroyante!

TOUS

Parlez! parlez donc!

LE MAIRE

Messieurs! (Il laisse retomber la lettre sur la table.) Un bourgeois est mort!

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Qu'est-ce que vous dites!

LE MAIRE

Un bourgeois est mort... emporté par l'épidémie!

QUELQUES VOIX, étranglées par la peur.

Ce n'est pas possible! ce n'est pas possible!

LE DOCTEUR TRICEPS

Ne touchez pas à cette lettre... Brûlez cette lettre... Elle n'est peut-être pas désinfectée... (Il se précipite... s'empare vivement de la lettre et la lance dans la cheminée. Puis, tirant de sa poche un vaporisateur, à grands

pas il fait le tour de la pièce. Désinfectons, Messieurs, désinfectons !

(Et tandis qu'une épouvante plane au-dessus des conseillers, subitement immobiles et convulsés, le maire, d'une voix qui pleure et qui tremble, poursuit dans le silence mortuaire de la salle.)

LE MAIRE

Nous ignorons son nom... qu'importe? Nous connaissons son âme... Messieurs, c'était un bourgeois vénérable, gras, rose, heureux... Son ventre faisait envie aux pauvres... Chaque jour, à heure fixe, il se promenait, souriant, sur le cours, et sa face réjouie... son triple menton... ses mains potelées étaient pour chacun un vivant enseignement social... Il semblait qu'il ne dût jamais mourir, et pourtant il est mort... Un bourgeois est mort !...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ, comme s'il psalmodiait le *miserere*.

Un bourgeois est mort !

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, même jeu.

Un bourgeois est mort !

TOUS, successivement.

Un bourgeois est mort !...

Silence... Tous les conseillers se regardent effarés.

LE MAIRE

Il ne m'appartient pas, Messieurs, de juger la vie du bourgeois admirable, fraternel, que nous pleurons tous... D'autres, plus autorisés que moi, lui rendront ce mérité et suprême hommage... Messieurs... si le bourgeois, dont nous déplorons la perte tragique et prématurée, ne se signala jamais à la reconnaissance de ses compatriotes et de la ville que, grâce à votre confiance, j'ai l'honneur d'administrer... par des libéralités matérielles... des actes directs de bienfaisance... ou par l'éclat d'une intelligence supérieure et l'utilité d'une coopération quelconque au développement de notre vie municipale... qu'il me soit permis néanmoins — et je crois être l'interprète des sentiments unanimes de notre chère population — qu'il me soit permis, dis-je, de rendre à la mémoire du bourgeois inconnu... et si cher... la justice qui lui est due...

Quelques conseillers émus essuient leurs yeux.)

UNE VOIX

Parlez!... Parlez!...

LE MAIRE, avec un effort pour dominer son émotion.

Je me le figure ainsi... avec quelle émotion !... Courtaud et rondelet, il avait, entre des jambes

grêles, un petit ventre, bien tendu sous le gilet... Sur le plastron de la chemise, son menton s'étageait, congrûment, en un triple bourrelet de graisse jaune... et ses yeux, au milieu des paupières boursouflées, jetaient l'éclat triste, livide et respectable de deux petites pièces de dix sous... Il était beau... Nul ne représenta plus exactement l'idéal que l'Economie politique, les gouvernements libéraux et les sociétés démocratiques se font de l'être humain, c'est-à-dire quelque chose d'impersonnel, d'improductif et d'inerte... quelque chose de mort qui marche, parle, gesticule, digère, pense et paie, selon des mécanismes soigneusement huilés par les lois... quelque chose, enfin, de fon-da-men-tal... qu'on appelle : un petit rentier.

UN CONSEILLER

Bravo !... C'est vrai !...

LE MAIRE

Oui, Messieurs... Joseph — (Avec une fierté attendrie.) appelons-le Joseph, comme son grand, comme son immortel aïeul — Joseph, donc, en qui je veux considérer plus qu'un homme... un principe social... nous aura donné, toujours, l'exemple, le haut et vivifiant exemple d'une vertu — ah ! bien française, celle-là — d'une vertu précieuse entre toutes, d'une vertu qui fait les hommes forts et

les peuples libres... l'Economie!... Joseph aura été, parmi nous, le constant, le vivant symbole de l'Epargne... de cette petite épargne que nulle déception n'atteint, que nul malheur ne lasse... et qui, sans cesse trompée, volée, ruinée, ne continue pas moins d'entasser, pour les déprédations futures, au prix des plus inconcevables sacrifices, un argent... dont elle ne jouira jamais et qui jamais n'a servi, ne sert et ne servira qu'à édifier la fortune et assouvir les passions... des autres... Abnégation merveilleuse, Messieurs!... Tire-lire idéale... o bas de laine!...

TROISIÈME CONSEILLER, pleurant.

Quel malheur!... Quel malheur!... (Sanglots.)

LE MAIRE

Dans une époque troublée, comme la nôtre, ce sera l'honneur de Joseph d'être demeuré fidèle, *perfas et nefas*, comme dit le poète, à des traditions nationales et gogotiques où notre optimisme se réconforte, si j'ose m'exprimer ainsi; car, ainsi que l'écrivit un grand philosophe dont je ne sais plus le nom, l'Epargne est la mère de toutes les vertus et la sauvegarde de tous les gouvernements dignes de ce nom... Pleurons-le et admirons-le, Messieurs...

PLUSIEURS CONSEILLERS, ensemble.

Vive Joseph !

LE MAIRE

Admirons-le, car jamais il ne goûta la moindre joie, ne prit le moindre plaisir... Même au moment de sa jeunesse... même au moment de sa richesse... il ne connut pas ce que les plus pauvres des mendiants connaissent parfois... une heure de bon temps! Il se priva de tout et vécut plus misérable que le vagabond des grandes routes, mais content dans son devoir accompli... Jamais, non plus, il ne voulut accepter un honneur, une responsabilité, dans la crainte d'avoir à payer cela par des obligations... des charges... des affections peut-être... qui l'eussent distrait de son œuvre... Et — ô sublime enseignement! — plus il épargna, plus il se ruina... et plus il se ruina, plus il épargna encore !...

TROISIÈME CONSEILLER, sanglots.

Quel malheur!... Quel malheur!...

LE MAIRE

Ce fut un héros, Messieurs... Ce fut le héros... Gambetta a dit que les temps héroïques étaient

passés .. Eh bien, il ne savait pas ce que c'est qu'un petit rentier... Et maintenant, Joseph, adieu!

LE TRÈS VIEUX CONSEILLER

Oui, un héros... un héros modeste, silencieux et solitaire... Comme il sut écarter de sa maison les amis, les pauvres et les chiens!... Comme il sut préserver son cœur des basses corruptions de l'amour... son esprit des pestilences de l'art!... Il détesta — ou mieux — il ignora les poésies et les littératures... car il avait horreur de toutes les exagérations, étant un homme précis et régulier... Et si les spectacles de la misère humaine ne lui inspirèrent jamais que le dégoût... en revanche, les spectacles de la nature ne lui suggérèrent jamais rien... Chaque matin, il s'en remettait au *Petit Journal* du soin de sentir et de penser pour lui...

TROISIÈME CONSEILLER, sanglots.

Quel malheur!... Quel malheur!...

LE TRÈS VIEUX CONSEILLER

En conséquence, Messieurs, j'ai l'honneur de déposer sur le bureau du Conseil les deux propositions suivantes... Primo... Les obsèques de Joseph seront célébrées solennellement et en

grande pompe, aux frais de la ville... Secundo... Une statue lui sera élevée sur l'une de nos principales places...

TOUS, sortant peu à peu de leur torpeur.

Oui !... Oui !...

LE TRÈS VIEUX CONSEILLER

Je propose, en outre, que l'on donne à une rue de notre belle cité son nom... quand nous le connaîtrons...

UN CONSEILLER, accablé et comme dans le rêve.

Et qu'importe le nom... pourvu qu'on ait la plaque!...

(Enthousiasme général. On vote par acclamation.)

LE DOCTEUR TRICEPS

Maintenant, Messieurs, il ne faut pas nous laisser abattre par cette mort imprévue et irrégulière... antiscientifique même... comprenez-vous ?... Nous devons lutter !

TOUS

Oui ! Oui !

LE DOCTEUR TRICEPS

Sursum corda !

TOUS

Oui ! Oui !

LE DOCTEUR TRICEPS

Aux circonstances douloureuses, opposons les résolutions viriles...

TOUS

Oui ! Oui !

LE DOCTEUR TRICEPS

Aux périls qui nous menacent... l'énergie qui en triomphe...

TOUS

Oui ! Oui !

LE DOCTEUR TRICEPS

Êtes-vous prêts à tous les sacrifices ?

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

A tous...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

A tous...

TOUS

Oui ! Oui ! A tous...

LE DOCTEUR TRICEPS

Il nous faut de l'argent...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Nous en trouverons.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Nous en inventerons... nous en forgerons...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Les emprunts !

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Les octrois !

LE DOCTEUR TRICEPS

Les expropriations !

TOUS

Oui ! Oui ! Oui !... C'est cela...

LE DOCTEUR TRICEPS

Il faudra démolir les vieux quartiers de la ville, ces foyers d'infection...

PREMIER CONSEILLER

Nous les démolirons...

LE DOCTEUR TRICEPS

Et les reconstruire...

PREMIER CONSEILLER

Nous les reconstruirons...

TOUS

Oui! Oui! Oui!

LE DOCTEUR TRICEPS

Percer de vastes boulevards.

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Planter des jardins publics.

TOUS

Oui!... Oui!

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Des avenues...

TOUS

Oui! Oui!... des avenues!... des avenues!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Aérer les cours... immuniser les égouts...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Multiplier les squares...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Introduire des essences fébrifuges...

LE DOCTEUR TRICEPS

Désagglomérer les collèges, les couvents... les maisons de prostitution... les casernes...

TOUS

C'est cela!... C'est cela!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Il faudra faire jaillir de partout des sources d'eau pure... des sources larges et profondes comme la mer.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Elles jailliront...

LE DOCTEUR TRICEPS

Si elles ne jaillissent pas... nous irons les capter au cœur vierge des montagnes.

TOUS

Oui!... Oui!...

LE DOCTEUR TRICEPS

De la Suisse...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Des Carpathes...

LE DOCTEUR TRICEPS

Du Caucase...

TOUS

Oui!... Oui!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Il faudra des étuves puissantes... des appareils stérilisateurs toujours en marche...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Des filtres monumentaux...

LE DOCTEUR TRICEPS

Des entrepôts d'acide phénique... des laboratoires de chimie an-ti-sep-tique...

TOUS

Oui!... Ouï!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Nous établirons des conseils d'hygiène — d'hygiè-ne — en permanence.

TOUS

Bravo!...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Des commissions de salubrité... des syndicats de prophylaxie...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Des congrès médicaux.

LE DOCTEUR TRICEPS

Des instituts Pastoriens...

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Des lazarets autour de la ville...

TOUS

C'est cela!... Oui!... Oui!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Votons... Guerre aux microbes!... Guerre à la mort!... Vive la science!...

TROISIÈME CONSEILLER

Vengeons Joseph!...

LE DOCTEUR TRICEPS

Votons!... Votons!...

LE MAIRE

Oui, Messieurs, nous allons voter... Nous allons voter des choses inouïes... des mesures exceptionnelles... révolutionnaires même... des sommes formidables... Mais auparavant je propose au Conseil de flétrir par un ordre du jour Isidore-Théophraste Barbaroux dont les agissements criminels et les viandes contaminées ont peut-être aidé au développement de cette épidémie... à la virulence de cette contagion.

LE DOCTEUR TRICEPS

Barbaroux est un misérable... un empoisonneur... un assassin...

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Un socialiste... un Japonais...

TOUS

A bas Barbaroux!... Mort à Barbaroux!

LE MAIRE

Et maintenant, votons, mes amis...

LE DOCTEUR TRICEPS

Je demande dix millions.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION, haussant les épaules.

Que voulez-vous faire avec dix millions?... Non, vingt millions!

LE MEMBRE DE LA MAJORITÉ

Cinquante millions!

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Eh bien, soixante-quinze millions!

LE DOCTEUR TRICEPS

Non... Cent millions!...

(Hourrah formidable.)

LE MAIRE

Arrêtons-nous à ce chiffre de cent millions... Et si ces cent millions ne suffisent pas... nous en voterons d'autres...

TOUS

Oui! Oui! Cent millions...

LE TRÈS VIEUX CONSEILLER

Mais où trouverons-nous tous ces millions?

LE MAIRE, avec mépris.

Nous les trouverons, Monsieur, dans notre patriotisme...

TOUS

Bravo!... Bravo!...

LE MAIRE

Dans notre héroïsme...

LE DOCTEUR TRICEPS

Dans notre volonté... dans notre foi...

TOUS

Oui!... Oui!...

LE MAIRE

Au scrutin, mes amis... Au scrutin!

TOUS

Au scrutin!...

(Ils se précipitent autour de la table, avec des gestes violents, des physionomies exaltées.)

RIDEAU

VIEUX MÉNAGE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée sur le théâtre du Grand Guignol le 29 Octobre 1900

PERSONNAGES

LE MARI, soixante-cinq ans, grand, maigre. Figure sèche et sanguine dans des favoris grisonnants et durs. La tenue et l'allure d'un ancien magistrat. . . M. VAYRE.

LA FEMME, soixante ans. Infirme, presque paralysée, énorme, les cheveux tout blancs. Visage bouffi de graisse maladive. . . . . Mme LOUISE FRANCE.

LA FEMME DE CHAMBRE, jeune, jolie, effrontée. Mlle GALLO.

VIEUX MÉNAGE

Le théâtre représente la terrasse d'une maison de campagne dans les environs de Paris. Sur la terrasse, une table de jardin, des fauteuils d'osier, des fauteuils américains, chaises et pliants.

Au lever du rideau, la femme, conduite et soutenue par sa caméristе, descend le perron de la maison et marche, péniblement, en soufflant, en criant, vers la table. Le mari vient derrière qui porte, sur son bras, des couvertures de laine chaude. La femme est tout entière enveloppée d'un manteau. Son visage disparaît sous les plis d'une dentelle blanche. Bien qu'elle soit aidée par la femme de chambre, elle s'appuie, lourdement, à chaque pas qu'elle fait, sur une canne à béquille. De temps en temps, elle s'arrête et se plaint.

C'est le soir, après le dîner, un soir d'été qui tombe, silencieux, calme et très clair, sur le jardin, dont les massifs, sur le ciel pur, sans nuages, s'assombrissent. Les fenêtres du rez-de-chaussée de la maison sont éclairées par une lumière rouge.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FEMME, LE MARI, LA FEMME DE CHAMBRE

LA FEMME, à la femme de chambre.

Pas si vite... pas si fort... Vous me faites mal...

Comme vous êtes brusque, mon Dieu!... Mais faites donc attention...

LA FEMME DE CHAMBRE, la voix brève.

C'est à peine si je touche Madame... On ne sait jamais comment faire avec Madame...

LA FEMME

Vous allez... vous allez... Laissez-moi un peu respirer... Et vos mains!... Ah! vos mains!... Mais qu'est-ce que vous avez donc dans les mains?

LA FEMME DE CHAMBRE

Il faut pourtant que je tienne Madame avec quelque chose... Je ne puis pourtant pas laisser tomber Madame...

LA FEMME

Taisez-vous... Vous avez toujours des raisons... Je vous dis que vous allez trop vite... que vous me serrez le bras... Arrêtez-vous... Oh! ah!... Laissez-moi respirer... Je n'en puis plus... (Elle souffle et se plaint.) Qu'est-ce que vous dites?

LA FEMME DE CHAMBRE

Je ne dis rien, Madame...

LA FEMME

C'est heureux... Oh! ce perron... ces marches... c'est atroce...

(Elle pousse un cri aigu.)

LE MARI

Quoi?... Qu'y a-t-il?...

LA FEMME

Mes pauvres genoux... mes pauvres genoux!... C'est comme un fer rouge qui me passe dans les genoux...

LE MARI

Veux-tu que je te soutienne de l'autre côté?...

LA FEMME

Non... non... Toi aussi tu es trop brusque... Tu me fais mal chaque fois que tu me touches... Tu as des mains comme des pierres...

LE MARI

Naturellement... Si tu aimes mieux souffrir... je n'y peux rien...

LA FEMME, d'une voix plus plaintive.

Pourquoi aussi m'obliger à venir, tous les

soirs, sur la terrasse? Tu sais que cela m'est défendu... tu sais que cela ne me vaut rien. L'air humide du soir redouble mes douleurs, et me donne la fièvre... me donne plus de fièvre...

LE MARI

C'est une idée que tu as... L'air n'a jamais fait de mal à personne... au contraire...

LA FEMME

Peut-on dire des choses pareilles!...

LE MARI

Tu as une hygiène déplorable... Tu t'entêtes à rester, toute la journée, étendue dans des pièces closes et surchauffées... C'est cela, parbleu, qui te fait du mal... Et, grosse comme tu es, il n'y a rien de plus malsain. Moi qui suis maigre et qui me porte bien, je mourrais de cette immobilité et de cette chaleur... Mais tu ne veux rien entendre et t'acharnes à ne faire que ce qui te plaît. Je te l'ai dit cent fois... il faut te remuer... marcher... te fatiguer même... De l'exercice, voilà...

LA FEMME

Mon Dieu!... mon Dieu!... Est-il possible de souffrir comme ça? Qu'ai-je fait au bon Dieu pour souffrir comme ça! Me remuer... marcher!...

Comme si je le pouvais!... Tu en parles à ton aise... (La femme de chambre aide sa maîtresse à s'asseoir. Celle-ci pousse de petits cris. — A la femme de chambre, d'une voix entrecoupée.) Mais qu'est-ce que vous avez donc dans les mains pour me briser le corps ainsi?... Oh! oh!... mes pauvres reins... mes pauvres jambes... ma pauvre tête!... Que j'ai chaud!... que j'ai froid!... (La femme de chambre prend les couvertures des mains du mari, en enveloppe les genoux, les jambes de sa maîtresse qui, haletante, les coudes sur la table, se tamponne les lèvres de son mouchoir pour ne pas crier.) C'est affreux... c'est à mourir... Avez-vous bientôt fini?...

LA FEMME DE CHAMBRE

Na!... Madame est bien maintenant?

LA FEMME

Que j'ai chaud!... Cette terrasse me tuera...

LE MARI

Mais non... mais non... Je parie que tu ne souffres plus.

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame n'a plus besoin de moi?

LA FEMME

Où avez-vous mis mon flacon de sels?

LA FEMME DE CHAMBRE

Sur la table, près de Madame.

LA FEMME

Donnez-le-moi... (La femme de chambre passe le flacon de sels.) Avez-vous donné à manger aux chats?

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, Madame. (A part.) Les sales bêtes!...

LA FEMME

Arrangez mes couvertures... Vous voyez qu'elles glissent... Vous faites toujours les choses à demi.

LA FEMME DE CHAMBRE

Elles glissent parce que Madame remue...

(Elle arrange les couvertures.)

LA FEMME

Doucement... doucement donc...

LA FEMME DE CHAMBRE

Je puis me retirer?

LA FEMME

Comme vous êtes pressée!... C'est bien...

allez... Je vous appellerai... mais ne vous éloignez pas... restez dans le petit salon...

LA FEMME DE CHAMBRE, très brève.

Madame sait que je n'ai pas dîné?

LA FEMME, amère.

Ah! oui!... vous n'avez pas dîné... Vous n'avez jamais dîné, quand j'ai besoin de vous... Enfin, allez...

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, Madame...

(Elle sort.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LA FEMME DE CHAMBRE

LA FEMME

Comme elle me traite!... Comme elle me parle!... (Silence.) Comme ils me parlent tous!... (Nouveau silence.) Pas dîné... Elle n'a pas dîné... Toujours la même chose... Ah? ne soyez jamais malade...

(Silence. Elle essuie son front où la sueur coule.)

LE MARI, il s'est assis confortablement dans un fauteuil d'osier, les jambes croisées, la tête vers le ciel.

On est, ma foi, très bien ici...

LA FEMME

Ah ! tu trouves?

LE MARI

Mais oui... L'air est doux... pas le moindre vent... pas la moindre humidité... Et vois comme le ciel est beau!... Il n'y a rien que j'aime autant que ces calmes soirées, sur la terrasse... (Il se balance.) Mon Dieu!... je ne suis pas plus poétique qu'un autre... mais... je ne sais pas... cette pureté... ce vague... ce silence... tout cela me met dans l'âme une plénitude... une douceur... une émotion... ma foi, oui!... une émotion qui repose et qui berce...

(Il accentue son balancement.)

LA FEMME

Tu es heureux, toi!...

LE MARI

Et toi... je suis sûr que tu te sens très bien, maintenant?... Parbleu! c'est évident... Et si tu m'écoutais?... Etait-ce la peine de tant crier, de tant protester?...

(Il allume un cigare.)

LA FEMME

Ah ! tu fumes?

LE MARI

Certainement, je fume... cela te gêne?

LA FEMME

Voyons... tu le sais bien...

LE MARI

C'est bon...

(Il se dirige, en grognant, vers la porte du jardin.)

LA FEMME

Ou vas-tu?

LE MARI

Puisque cela te gêne... je vais fumer ailleurs... je vais fumer dans le jardin...

LA FEMME

Reste ici, je t'en prie... Je n'aime pas être seule, le soir, sur la terrasse...

LE MARI

Ma chère, tu avoueras que je suis patient... que je fais tout ce que je peux, que je fais l'impossible même, pour te bien soigner, pour respecter tes

manies... tes lubies... J'impose à mes habitudes, à mes goûts, à mes besoins, à toute ma manière de vivre, des sacrifices quotidiens... des sacrifices énormes...

LA FEMME

Ah!

LE MARI

Énormes, oui... et je le répète, quotidiens... Tu le reconnais toi-même, quand tu es raisonnable... Mais enfin, il y a une limite à tout... Et, véritablement, tu abuses de mon dévouement et de ta position...

LA FEMME

André... reviens... Je ne t'ai pas vu de toute la journée... Je n'ai vu personne, de toute la journée... Toute la journée, j'ai été seule, seule, comme une pauvre chienne... André!...

LE MARI

Est-ce de ma faute?... Tu ne tiens compte de rien, ni de mes tristesses... ni de ma vie gâchée, de mon intérieur détruit, de mes amitiés perdues... Toutes les bonnes volontés autour de toi, tu les décourages et tu te les aliènes... Et tu te plains!... Ça n'est pas juste... Je ne te reproche rien... mais enfin, il faut que je te le dise... tu

exagères tes souffrances, et tu les rends insupportables... aux autres...

LA FEMME

André!...

LE MARI

Aujourd'hui, tu voudrais m'empêcher de fumer... demain, tu me défendras de me balancer sur ce fauteuil... Et ce sera, tous les jours, quelque chose de nouveau... Si je sors, ce sont des pleurs, des scènes irritantes et pénibles... Si je reste près de toi, ce sont des reproches aigres, ou d'éternelles lamentations... Alors, qu'est-ce que tu veux ?... Tes caprices, tes exigences s'attaquent à mes plus impérieux besoins, comme à mes plaisirs les plus innocents... Dans ta chambre, mon Dieu !... je comprends, à la rigueur, que la fumée du tabac puisse t'incommoder... mais, ici... à l'air... dans le jardin?... C'est de la persécution...

LA FEMME

Eh bien, reste... et fume... Ça de plus ou de moins, mon Dieu !

LE MARI

Ça, quoi ?... Ça, quoi ?... Explique-toi !... Ma parole, on dirait que je te martyrise...!

LA FEMME

André... ne sois pas méchant... Je suis si malade... et je suis si seule, toujours... Ne me parle pas avec cette voix-là... Tu ne peux pas savoir à quel point cela me torture. Je t'en prie, reviens auprès de moi et fume tant que tu voudras...

LE MARI

Merci... Pour que tu me reproches, pendant huit jours, ce méchant cigare... Oh ! je te connais...

LA FEMME

Tu n'es pas juste, André... et vraiment, tu devrais avoir un peu pitié de moi...

LE MARI

J'ai pitié de toi, certainement... mais dans la mesure où je dois avoir pitié d'une malade qui, en somme, n'en est pas une...

LA FEMME

Mon Dieu !...

LE MARI

Certainement... Tu es malade, oui. Mais tu te crois beaucoup plus malade que tu ne l'es en réalité... Tu t'habitues à te jouer à toi-même la

comédie de la maladie incurable et mortelle... et tu en arrives à exploiter ma tendresse, à faire bon marché de mon existence à moi et de l'existence de tous ceux qui te servent et te soignent... Eh bien, non.... A la fin, je proteste...

LA FEMME

C'est monstrueux ce que tu dis là...

LE MARI, haussant les épaules.

Tout cela, pour quelques petits rhumatismes... Car, enfin, ce ne sont que des rhumatismes... Mais tout le monde en a, aujourd'hui, des rhumatismes... Mais moi, tout le premier, j'en ai des rhumatismes... Est-ce que je me plains?... Est-ce que je crie?... Est-ce que je mets la maison sens dessus dessous?... Cette nuit, encore, je me suis réveillé avec des douleurs aux reins... Eh bien, voilà tout... Je tâche de les dompter par un régime rationnel, par un exercice approprié... Je fais ce qu'il faut... Mais je ne tyrannise pas tout le monde avec ça...

LA FEMME

Des rhumatismes!... des rhumatismes!... Tu appelles des rhumatismes l'état affreux dans lequel je suis depuis dix ans... Des rhumatismes... cette agonie lente... cet abominable

supplice... cette torture continue qui me tenaille la chair et me broie les membres... Ah! comment oses-tu dire une chose pareille?... Et comment as-tu le cœur, le triste et horrible courage de la penser, seulement?... Enfin... qu'est-ce que tu veux?... Fume... fume... Ce sera plus tôt fini...

LE MARI, il va, vient sur la terrasse, impatient.

Naturellement... Les grands mots... les grandes phrases... le drame — ah! je l'attendais — au lieu de raisonner et de répondre aux arguments précis que je te donne... Et de tout ainsi... Tiens... c'est comme les lilas... les lis... les rosiers, qui étaient la joie de mon jardin... et que tu as fait arracher... Ils ne fumaient pourtant pas, eux... Non, vraiment, est-ce qu'ils fumaient?...

LA FEMME

Mais puisque je ne puis en supporter l'odeur... Puisque la moindre odeur me donne des syncopes...

LE MARI

Allons donc!...

LA FEMME

Tu le sais bien... Ce n'est pas une chose que j'invente... Tu l'as vu par toi-même plus de vingt fois...

LE MARI

Parce que tu te complais dans ton mal... au lieu d'y résister... Parce que tu es pire qu'une enfant, que tu n'as pas la moindre volonté, la moindre énergie... que tu ne veux rien faire... rien faire pour te guérir... Dans ces conditions, ma chère, tu dois comprendre qu'il devient difficile de vivre... qu'il devient impossible de vivre...

LA FEMME

André .. ne me dis pas des paroles injustes et méchantes... je t'en supplie!... Ça n'est pas généreux... Ça n'est pas digne d'un homme comme toi... Il y a des moments où tes yeux m'épouvantent, où tes paroles m'entrent dans le cœur comme des coups de couteau... Et c'est de cela que je meurs, vois-tu, plus que de la mort qui est dans mes veines... Par pitié, André, réfléchis une minute à ce que tu me dis... et tâche qu'il n'y ait plus de haine dans ton regard... Si je souffre, ce n'est pas de ma faute... et il y a tant de choses, autour de moi... tant de choses qui me font du mal... Je suis ennuyeuse... exigeante... fantasque ?... C'est bien possible... il ne faut pas m'en vouloir... Pense à ce que j'étais autrefois... à ce que je suis maintenant... à l'affreuse et pitoyable ruine que je suis mainte-

nant... Tu m'as aimée, rappelle-toi... Nous avons été heureux l'un par l'autre... J'ai eu une bouche avec des baisers. . des bras avec des étreintes... un cœur avec toutes les tendresses, avec toutes les ivresses de l'amour... Il ne se peut pas que tu l'aies oublié... Et je n'ai plus rien aujourd'hui... Tout le monde m'abandonne... jusques à mes enfants!... On me laisse mourir comme une bête... (Elle pleure.) comme une bête!... André... André... (Elle pleure plus fort.) Reviens près de moi... et fume, je t'en prie... Je tâcherai de n'être pas incommodée...

LE MARI, il paraît gêné.

Ah! les larmes, maintenant!.. Après les reproches, les larmes... On ne peut pas être tranquille un instant... (Il fait un geste plus violent.) Ça n'est pas une vie... ça n'est pas une vie...

LA FEMME

Tu n'en as plus pour longtemps, va!... De jour en jour, de minute en minute, je sens la mort qui vient plus près de moi... Tu seras bientôt délivré...

LE MARI

Allons... bon!... Voilà la mort... toujours la mort... On ne peut rien faire... on ne peut rien dire, sans qu'on vous jette tout de suite à la

figure... quoi?... La mort!... Ah! non... non... ça n'est pas une vie...

LA FEMME

Eh bien... reviens t'asseoir... dans ce fauteuil... près de moi... Je ne te dirai plus rien de tout cela... Je ne t'ennuierai plus jamais... de mes plaintes... je te le promets... (Sur un mouvement du mari.) Puisque je te le promets... Allons... viens... Tu as raison, mon ami.,. mes souffrances ne regardent personne... ne regardent que moi...

LE MARI

Je n'ai pas dit ça... A t'entendre on dirait que je me désintéresse de ta maladie... J'en souffre beaucoup, au contraire...

LA FEMME, continuant.

Jamais plus je ne t'en parlerai... Je ne sais pas où j'avais la tête et ce qui m'a pris, tout à l'heure de t'en parler... C'est absurde... Et cela me fait du mal à moi-même...

LE MARI

Ah!... tu vois bien...

LA FEMME

Et puis, je voudrais te dire... (Le mari fait un mouvement brusque et prend une expression de méfiance.) Non... non... ne crains rien... c'est fini... Il ne s'agit pas de moi... de mon état... il s'agit de toi... et de choses agréables à quoi j'ai pensé tantôt, toute seule, dans ma chambre... Je voudrais que nous causions en bons amis.

LE MARI

Enfin. . te voilà devenue un peu plus raisonnable... Si j'ai eu des paroles brusques, un peu sévères... tu dois comprendre que c'était uniquement dans ton intérêt...

LA FEMME

Certainement...

LE MARI

Tu te laisses aller, sans raison, à un découragement que rien ne justifie... Et c'est très mauvais... Tu as besoin d'être remontée de temps à autre... Qui te remonterait, sinon moi ?

LA FEMME, d'une voix légèrement amère.

Mais oui... mais oui... Et je te remercie... (Il revient.) Approche ce fauteuil plus près de moi... encore plus près... comme ça, oui... Je te

verrai mieux, maintenant... Oh ! je suis contente... Et ton cigare qui est éteint... Allons, rallume-le, grand bébé...

LE MARI

Enfin... Puisque tu le veux...

(Le mari rallume son cigare, s'asseoit dans le fauteuil, et, bien calé des coudes, des reins, des épaules, les jambes allongées, la tête confortablement renversée sur le dossier, il souffle de lents, de longs, de gros jets de fumée, qu'une petite brise pousse vers le visage de la femme. Un silence.)

LA FEMME, qui toussote mais n'ose faire un geste. Résignée.

André ?

LE MARI

Je t'écoute.

LA FEMME, embarrassée.

Promets-moi de ne pas te fâcher ?

LE MARI

Qu'y a-t-il encore ?... Ce n'est donc pas des choses agréables que tu as à me dire ?

LA FEMME

Si... si... je t'assure... Mais tu vas te fâcher ?

LE MARI

Parle toujours... Nous verrons ensuite.

LA FEMME

Eh bien... (Un temps.) notre jolie voisine... (Un temps.) cette dame si élégante qui met en rumeur tout le pays... tu sais ce que je veux dire?..

LE MARI

Oui... Et puis ?

LA FEMME

Je me suis informée, aujourd'hui...

LE MARI

Ah !... des potins, maintenant...

LA FEMME

Mais non...

LE MARI

Tu es malade... tu ne quittes pas la maison... tu te plains de ne voir personne... et tu trouves, tout de même, le moyen de savoir tout ce qui se passe ici...

LA FEMME

Il est très naturel, vraiment, que je désire savoir qui sont les gens qui habitent auprès de nous... Et je ne vois pas que ce soient là des potins...

LE MARI

Eh bien ?

LA FEMME

Eh bien… je sais qui est… cette belle personne…

LE MARI, indifférent.

Ah !…

LA FEMME

C'est une femme divorcée…

LE MARI

Ça ne m'étonne pas…

LA FEMME

On prétend qu'elle a eu pas mal d'histoires…

LE MARI

Elle en a bien l'air…

LA FEMME

Elle s'appelle… Madame Bardin… ou Fardin… ou Cardin… je ne sais pas au juste… Son mari était quelque chose… dans l'armée…

LE MARI

Que veux-tu que cela me fasse?

LA FEMME

On l'a vue, cet après-midi... qui passait à cheval, devant la grille... Elle est tout ce qu'il y a de plus gracieux...

LE MARI, ironique.

Oh! alors!...

LA FEMME

Quant elle est arrivée ici... il paraît qu'elle avait trente-quatre malles.

LE MARI

Fichtre!

LA FEMME

Pourquoi dis-tu « fichtre! » sur ce ton-là?... Avec ça qu'elle ne te plaît pas...

LE MARI

Moi, grand Dieu?... Ah! par exemple!... Je m'occupe bien de cette dame... de son cheval... et de ses malles... de ses trente-quatre malles...

LA FEMME

Pourquoi te cacher de moi?... Voyons... tu sais que je ne suis pas jalouse...

LE MARI

Mais c'est fou... Tu perds la tête, en vérité... Il ne s'agit pas que tu sois jalouse ou non... Cette dame... je l'ai rencontrée... comme tout le monde, sur la route... Et elle m'a si peu intéressé que... maintenant... je ne saurais dire si elle est blonde ou brune... grasse ou maigre... laide ou jolie...

LA FEMME

Jolie... oui... très... très jolie... et délicieusement blonde...

LE MARI

Eh bien... tant mieux pour elle...

(Un silence.)

LA FEMME, après un moment de réflexion.

Écoute, André... Ce n'est pas gai ici... je m'en rends compte... Je comprends parfaitement toute la tristesse de ta vie,.. et j'en souffre autant que de l'irréparable douleur de la mienne... Une malade... telle que je suis... ça éloigne les gens, comme un crime... Les amis ont vite fait d'oublier le chemin d'une maison où il y a toujours quelqu'un qui pleure... Tant qu'on peut leur offrir de la joie... du plaisir... ou de la vanité... on en a plus qu'on ne voudrait... Mais dès que le malheur a franchi le seuil de la maison... elle est

vite abandonnée... Toi aussi tu es très seul, à cause de moi... Et ce n'est pas juste... Pense que personne n'est venu nous voir, cet été... Pense que nos enfants eux-mêmes trouvent sans cesse à leur absence des excuses et des prétextes, dont l'invraisemblance ingénue ne me trompe pas... ni toi, non plus, j'imagine...

LE MARI

Dame!... Après tout... Ils n'aiment pas la tristesse... ils sont jeunes...

LA FEMME

Et sans cœur... Mais je ne veux pas les juger... Du reste, comprends-moi bien... En ce moment... je ne parle pas pour moi, qui ne suis plus guère de ce monde... mais pour toi, si plein de vie et d'activité... qui as gardé toute la force... toutes les ardeurs de la jeunesse... à qui il faut du mouvement... de la distraction... des plaisirs violents... Je sens tout ce que notre situation a pour toi d'anormal et de pénible... (Le mari fait un geste de résignation vague.) Eh bien, pourquoi ne la recevrions-nous pas notre jolie voisine?... Elle apporterait ici un peu de gaîté, un peu de charme... un sourire... je ne sais pas, moi... un petit froufrou... un petit bruit de chiffon... un petit parfum de vie... (Sur un mouvement du mari.) Je sais qu'elle ne demande pas mieux...

LE MARI

Comment le sais-tu?

LA FEMME, après hésitation.

Elle est venue tantôt, déposer sa carte...

LE MARI

Sa carte?... Elle a déposé sa carte, chez nous?.. Alors, qu'est-ce que tu me chantes ?... Tu connais son nom... Est-ce Bardin... Fardin... Cardin?...

LA FEMME

Bardin... Geneviève Bardin...

LE MARI

Eh bien! elle ne manque pas de toupet, Madame Geneviève Bardin...

LA FEMME

Une voisine... Elle est polie, voilà tout...

LE MARI

C'est du propre... Une femme divorcée!...

LA FEMME, avec un petit ton mystérieux.

Une femme divorcée... c'est moins difficile.

LE MARI

Je ne comprends rien à ce que tu veux dire...

LA FEMME

Et puis... malgré son extérieur élégant, elle ne doit pas être riche...

LE MARI

En voilà assez... Je ne veux pas recevoir ici, chez moi, dans ma maison, une femme sans mari, dont la position sociale est au moins équivoque... une intrigante... une déclassée, enfin... et peut-être une prostituée... Est-ce clair?...

LA FEMME

André!...

LE MARI

Comme ancien magistrat... comme catholique... comme conseiller général de l'opposition, j'ai des principes avec lesquels je ne veux pas... je ne peux pas transiger... Et je m'étonne que tu les méconnaisses à ce point... Mais c'est incroyable... Je tombe des nues... Il faut que tu sois devenue folle...

LA FEMME

Tu es bien sévère, aujourd'hui... Et je ne sens

aucune sincérité dans ton indignation .. Voyons, André... ne joue donc pas ce jeu avec moi... Elle te plaît... tu en as envie... (Le mari proteste par gestes.) Tes désirs?... Ah! je les connais, va! Et je les vois... je les ai vus, tout à l'heure, à tes yeux, à tes lèvres; je les ai entendus dans le son de ta voix... Tu as beau faire l'indifférent... ou le dégoûté... ou le moraliste rigide... rien ne m'échappe de tes sentiments cachés... Je sais quand tu es en amour...

LE MARI, ricanant.

Charmant!...

LA FEMME

Eh bien, j'aimerais mieux ça... Oui, oui... j'aimerais mieux ça...

LE MARI, plus brutal.

Tu aimerais mieux... quoi?

LA FEMME

J'aimerais mieux ça...

LE MARI

Mais quoi?... quoi?... quoi?...

LA FEMME

Ne fais donc pas l'homme qui ne comprend point... je sais ce que je sais... je vois ce que je

vois... Et quand elle serait déjà ta maîtresse, cela ne m'étonnerait pas... (Sur un mouvement du mari.) Et puisque je te le permets... puisque je te le demande... puisque j'en serais heureuse!... Es-tu content de m'avoir forcée à te crier tout haut ce que j'aurais voulu seulement chuchoter... Ah! quel homme!... Et pourquoi trouves-tu tant de plaisir à m'humilier... à me torturer?... Mais ne me pousse pas à bout, avec tes cruautés... ne m'oblige pas à te dire, enfin, tout ce que j'ai sur le cœur... Et j'en ai gros sur le cœur... ça, je te le jure...

LE MARI, il lève ses yeux au ciel.

Mais c'est confondant... c'est de la folie... Je crois rêver, ma parole!... Tu as donc perdu toute moralité... toute pudeur?...

LA FEMME

La moralité... la pudeur... la vertu... voilà d'étranges paroles dans ta bouche... Invoque-les devant les autres, si tu veux... Mais entre nous?... Ah! non... tu devrais t'éviter ce ridicule de les prononcer... Il y a longtemps que tes sales vices les ont abolies en moi... et que tu as refait mon âme à l'image de la tienne...

LE MARI

C'est trop de honte...

(Il veut se lever.)

LA FEMME

Reste... Puisque nous sommes dans la honte, il faut que tu en entendes plus encore... Et ne te fâche pas... c'est tout à fait inutile... Je ne te demande pas l'impossible, mon Dieu!... Je sais bien que je ne suis plus une femme, que je ne puis plus être une femme pour toi... Je ne suis pas jalouse, non plus... Comment le serais-je?... Avec ta nature de vieux passionné, j'admets... j'accepte que tu cherches, en dehors de mon lit, des plaisirs que je ne peux plus te donner... Tu vois que je suis raisonnable... que je fais la part de tout... de mes déchéances... et de tes besoins... Mais, prends garde... Tu as des ennemis, d'autant plus redoutables qu'ils masquent leur haine d'un respect hypocrite et d'une fausse soumission. On te craint, soit... Mais on te déteste plus qu'on te craint... On te déteste parce que tu es dur au monde, despotique et tracassier, implacable dans ce que tu appelles tes droits de propriétaire... Et le jour où l'on ne te craindra plus?... Et s'il t'arrivait... demain... un malheur?... Y as-tu songé?... L'on jase, déjà, autour de nous...

LE MARI

Ah! je voudrais bien savoir qui se permet, ici, de jaser sur mon compte.

LA FEMME

Et puis après?... Que ferais-tu?... (Un silence. Ils se regardent avec fixité.)... Tu vois que tu n'es pas si tranquille...

LE MARI, bravant toujours, mais d'une voix moins assurée.

Oh!...

LA FEMME

Viens ici... (Il se lève. Elle lui prend le bras.)... André! (Plus bas.)... André... Cette gamine de pêcheur que l'on voit rôder à tous les carrefours... mendier à toutes les portes... traîner à toutes les ordures du ruisseau, comme une chienne sans maître... oui, cette petite horreur, avec sa bouche impudente... ses yeux de voleuse... son corps de bête... ose prétendre que ce n'est pas vrai?... Mais ça n'est qu'un cri dans le pays...

LE MARI

Parbleu!... mes ennemis politiques... Ils ne savent quoi inventer pour tenter de me déshonorer...

LA FEMME

Ce ne sont pas tes ennemis... C'est elle-même qui le raconte, partout, à tout le monde... et qui s'en vante...

LE MARI

Elle ment... On la paie pour mentir. .

LA FEMME

On t'a vu...

LE MARI

Où?...

LA FEMME

Ici même... dans le kiosque du jardin... plus de dix fois...

LE MARI

Qui m'a vu?...

LA FEMME

Et qu'importe?...

LE MARI

Toi, sans doute?... Toi qui ne quittes jamais ta chambre?...

LA FEMME

Les malades savent tout, André... Et ce qu'ils ne savent pas, ils le devinent. Et puis, je te connais, va!... J'ai respiré ton âme... l'effrayante odeur de ton âme... Tes regards... ta voix... tes aveux... tes manies... l'exaltation de tes vices... Rappelle-toi... tout cela me revient aujourd'hui et j'ai peur!... Et chaque fois que j'entends sonner à la grille... c'est plus fort que moi... mon cœur

ne fait qu'un bond dans ma poitrine... Il me semble que ce sont les gendarmes... Je vis dans l'angoisse... dans la terreur de ce qui peut arriver... Comme si je n'avais pas assez de malheurs sur moi, mon Dieu!... (Elle essuie quelques larmes.) Mais proteste... dis donc quelque chose... Tu es là maintenant... comme une borne...

LE MARI

Que veux-tu que je dise?... Contre quoi veux-tu que je proteste?... Contre toutes ces folies?... Ah! ma foi non...

LA FEMME

Tu as raison... ne dis rien... tu mentirais...

LE MARI

Si tu veux... (Un silence. Le mari s'éloigne un peu de sa femme et se met à marcher sur la terrasse avec agitation.) C'est charmant... c'est charmant... Une femme faire cause commune avec les ennemis de son mari... Non, vraiment, il ne me manquait plus que cela... Maintenant, c'est complet...

LA FEMME

Ne me parle pas de tes ennemis... Parle-moi plutôt de mes bonnes...

LE MARI, s'arrêtant brusquement et regardant sa femme avec une expression ignoble.

De?...

LA FEMME

De mes bonnes... j'ai bien dit... de mes bonnes... Est-ce clair?... Car enfin, il paraît que les petites mendiantes mineures ne suffisent pas aux soixante-cinq ans de Monsieur... Il leur faut aussi mes bonnes...

LE MARI

Oh! mais... c'est agaçant, à la fin.. c'est scandaleux... c'est abominable!... Et quoi encore?...

(Il se remet à marcher avec fureur, passant et repassant devant sa femme.)

LA FEMME

Oui, mes bonnes... (S'interrompant.) Je t'en prie, ne marche pas comme ça... assieds-toi... tu me fais mal au cœur, à marcher de la sorte... (Le mari revient s'asseoir dans le fauteuil. Il donne des signes d'irritation violente... déplace les fauteuils, frappe sur la table, affecte de ne pas écouter.) Tu t'imagines que je ne vois rien... que je ne sais rien?... Parbleu!... on n'a pas besoin de se gêner avec une malade... Eh bien, tu te trompes... Je vois tout... et je sais tout... D'abord... ça n'est pas digne... Mais la dignité et toi... passons... Ensuite, elles ne me soignent pas... Quand j'ai besoin d'elles, elles font tout de

travers... ou elles ne sont jamais là... Elles se moquent de moi... carrément, effrontément... Et si tu savais comme elles me parlent, comme elles me bousculent?... Rien que de l'insulte dans leurs regards... de la brutalité dans leurs gestes... C'est à mourir de honte!... Et c'est juste aussi... Je ne suis rien pour elles... qu'un trouble-fête... Elles peuvent me désobéir impunément... me maltraiter... me laisser crever... Elles se sentent protégées... elles sont les véritables maîtresses dans la maison... Cette Rosalie, tout à l'heure... qui n'avait pas dîné?... Heu!... Est-ce croyable?... Et tu n'as rien dit... et tu as trouvé cela très bien... et tu tolères qu'elle me parle comme à un pauvre?... Qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'elle n'ait pas dîné... quand je souffre... et que j'ai besoin d'elle?... Non, je t'assure que ça n'est pas tenable, et tu devrais avoir tout de même plus de dignité dans tes passions... (Le mari n'a pas cessé de tambouriner sur la table avec ses doigts. On sent qu'il voudrait parler, répondre, mais il fait de violents efforts pour se taire.) Allons, comprends une bonne fois ce que je te demande... Je ne t'adresse pas de reproches... je ne t'en veux pas... Ça n'est pas de ta faute... Tu as une nature comme ça... Mais, qu'est-ce que cela te ferait de me laisser mes bonnes?... Il y a d'autres femmes que les bonnes et que les souillons de la rue... (Plus lentement, sans aigreur.) Cette jeune femme... notre voisine... elle est vraiment très jolie...

Enfin, elle vaut mieux... elle est plus flatteuse pour un homme qu'une domestique... est-ce vrai? Avec cela, elle doit être très amoureuse... très passionnée... Et puisqu'elle te plaît... puisque j'accepte que tu la reçoives... puisque je t'en prie... puisque cela serait pour moi un repos... un soulagement... du bonheur, presque!... Tu ne peux pas me refuser cela... Et puis... elle me tiendrait société quelquefois... Voyons, il n'y a rien de déshonorant dans ce que je te propose... Nous connaissons beaucoup de ménages... et des plus respectés... qui vivent de la sorte... Ce qui est mal, c'est de faire ces choses-là... à l'insu l'un de l'autre... Eh bien... fais-les franchement... sans te cacher de moi...

LE MARI

Tu avoueras que j'ai eu de la patience... Je t'ai laissé parler... débiter tes infamies... sans t'interrompre... Mais cette patience a des limites... elle est à bout, maintenant... ma patience...

LA FEMME

Ta patience?... Ah! oui, ta patience... parlons-en... Quand je me portais bien, tu ne prenais pas des airs hautains avec moi... Tu étais soumis... et tu marchais droit... tu étais un tout petit garçon... C'est depuis que je suis malade...

depuis que je ne peux plus bouger de ma chaise longue... que tu oses me parler comme tu le fais, en ce moment... Ah! cela est brave... De la brutalité... des moqueries... des reproches ignobles... des doutes odieux... de la colère... voilà tout ce que j'ai eu de toi... sans compter le tourment... l'affreux tourment que me donnent tes désirs crapuleux... et toutes les saletés de ta vie... (Le mari fait un geste violent. Énergiquement.) Oui, toutes les saletés de ta vie... homme vertueux!... Eh bien! soit... Je ne te demande pas de la tendresse... de la consolation... de la pitié... le respect de ma souffrance... Non... de tels sentiments ne sauraient pénétrer un cœur dur comme le tien... Mais, je veux mes bonnes... je veux mes bonnes... (Avec une énergie croissante.) Je veux que tu me laisses mes bonnes... Elles ne sont pas à toi... Je ne les ai point pour que tu les écartes de leur devoir, pour que tu les débauches... pour que tu leur apprennes à me mépriser... à me détester... à m'abandonner. Je les ai pour moi... entends-tu... pour qu'elles soient toujours avec moi... pour qu'elles me servent... pour qu'elles me soignent... Moi aussi, à la fin, j'en ai assez... Et tu es un misérable... un misérable!... Va faire tes cochonneries ailleurs!

LE MARI, très sec, très dur.

C'est bien... (Il se lève.) C'est entendu... (Il fait

quelques pas sur la terrasse, s'arrête un instant à peine.) Bonsoir!...

LA FEMME, elle le regarde s'éloigner. Tout à coup, elle s'amollit et pleure, épuisée par le grand effort qu'elle a fait.

J'ai eu tort de m'emporter... Je te demande pardon, André... mais, je suis si malheureuse!... Quand on souffre trop, vois-tu, on ne sait pas toujours ce que l'on dit... Il ne faut pas faire plus d'attention aux colères des malades... qu'à celles des petits enfants... (Le mari se dirige lentement vers le jardin sans répondre.) André... où vas-tu?... André... ne t'en va pas!... Ne me laisse pas toute seule ici... Je t'en supplie!... (Il disparaît dans le jardin. Silence.) André!... André!... (Elle écoute.) Il est parti... Il ne va pas revenir... Mais non... c'est impossible... (Elle regarde de tous les côtés.) Je suis toute seule... André!... André!... Je ne veux pas rester toute seule, le soir, sur cette terrasse... Je veux rentrer... (Elle essaie de se lever, de se redresser, mais la souffrance lui arrache des cris.) Mon Dieu! mon Dieu!... Je veux rentrer... je veux rentrer... (Et, tout à coup, prise d'épouvante, elle crie.) Rosalie!... Où êtes-vous?... Rosalie!... Rosalie!... André!... Ils ne viendront pas... Ils vont me laisser là... (Un silence. Ses yeux hagards vont du jardin par où s'est en allé son mari, à la maison dont les fenêtres rougeoient davantage.) Rosalie!... (Un affreux silence succède à ce cri.) Rosalie!... (Même silence. Sanglotant, elle allonge ses bras sur la table, mais ses

bras retombent, et sa tête s'incline sur son épaule, pend en dehors des coussins, sur le rebord de la chaise longue. — D'une voix chétive et tremblante.) Pourquoi... pourquoi ne suis-je pas morte?...

RIDEAU

LE PORTEFEUILLE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée sur le théâtre de la Renaissance-Gémier,
le 19 février 1900.

PERSONNAGES

JEAN GUENILLE.	MM.	Gémier.
LE COMMISSAIRE DE POLICE. . . .		Berthier.
JÉROME MALTENU, quart d'œil . . .		Jehan Adès.
PREMIER AGENT.		Yerse.
DEUXIÈME AGENT.		Cailloux.
FLORA TAMBOUR.	Mlle	Jane Heller.

La scène se passe à Paris,
dans le bureau du Commissaire de police.

De nos jours.

LE PORTEFEUILLE

UN BUREAU DE COMMISSAIRE DE POLICE

Au lever du rideau, la scène est vide. Une lampe à gaz, mi-baissée, donne dans la pièce sombre, tendue de papier vert, comme une lueur triste de bougie... Ameublement ordinaire des bureaux de police... Sur les murs, des affiches, des placards, des arrêtés. A gauche, un vieux divan... On entend des allées et venues... des grosses voix dans la coulisse.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMMISSAIRE DE POLICE, JÉROME MALTENU, quart d'œil.

(Le commissaire entre par la droite, suivi de Jérôme Maltenu, qui, aussitôt, humble, empressé, va tourner la clé de la lampe et fait la lumière... Le commissaire est en haut de forme, pardessus à collet de fourrure... foulard autour du cou, bottines vernies...)

LE COMMISSAIRE

Fichu temps !... Et à part ça... rien de nouveau, Monsieur Maltenu?

MALTENU

Rien, Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Mais encore ?...

MALTENU

Mon Dieu !... des journalistes venus aux renseignements.

LE COMMISSAIRE

Pour l'affaire Le Franchart?... Vous avez été aimable ?

MALTENU

Dégoûtant d'amabilité, Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Et c'est tout ?...

MALTENU

Des pochards, comme toujours... des rixes sans importance... quelques vols... çà et là...

LE COMMISSAIRE

Très bien...

MALTENU

Peu de mouvement, en somme...

LE COMMISSAIRE

Parfait…

MALTENU

En ce moment. Paris jouit de la plus grande tranquillité…

LE COMMISSAIRE

Tranquillité superficielle, Monsieur Maltenu… Il y a des volcans qui grondent au fond… Personne n'est venu me demander?…

MALTENU

Personne… (Un temps, durant lequel le commissaire pose sa canne et son foulard, qu'il vient de retirer, sur une chaise.) C'est un succès?

LE COMMISSAIRE

Quoi?

MALTENU

Cette première du Vaudeville?

LE COMMISSAIRE

Heuh!… Belle salle, du reste… très belle salle… Jolies femmes… toujours les mêmes… le roi des Belges…

MALTENU, enthousiaste, levant les yeux au plafond.

Ah! le théâtre!…

LE COMMISSAIRE

Peuh !... (Enlevant son pardessus qu'il accroche à une patère, et apparaissant en tenue de soirée.) Bien décevant, le théâtre... Je trouve que le théâtre se traîne, Monsieur Jérôme Maltenu, dans des redites fatigantes... dans des banalités... oiseuses... On n'y attaque pas assez de front la question sociale, que diable !...

MALTENU

Ah ! si nous en faisions, nous autres, du théâtre... nous qui vivons avec la question sociale... constamment ?...

LE COMMISSAIRE

Maritalement... même... on peut le dire... Parbleu !... (Il pose son chapeau sur le bureau, devant lequel il s'asseoit... tout en compulsant des papiers.) Du sentiment... des couchages... de l'adultère... je t'adore... prends-moi... donne-moi tes lèvres... tant qu'on veut... Des réformes... des idées... jamais...

MALTENU

Ça ne fait pas penser... le théâtre...

LE COMMISSAIRE

Non... ça fait... (Sur un geste pudique de Maltenu, par-

faitement!... (Se frottant les mains.) Et s'il n'y avait pas la salle... les petites femmes de la salle?... Ma foi... qu'est-ce que vous voulez, Monsieur Maltenu... il faut se faire une raison... quand il n'y a pas de grives... on mange des grues...

(Il rit.

MALTENU, riant aussi.

Dame!...

LE COMMISSAIRE, regardant la pendule sur la cheminée.

Une heure, moins le quart... Sapristi!... Vous savez que je n'ai pas besoin de vous, ce soir, Monsieur Maltenu... J'ai à travailler... Allons, bonne nuit...

MALTENU

Bonne nuit, Monsieur le commissaire... (Il va pour sortir... se retournant.) Monsieur le commissaire?... (Le commissaire lève la tête.) Et mon article?

LE COMMMISSAIRE

Votre article?... C'est vrai... J'oubliais... J'ai vu le directeur du *Mouvement*...

MALTENU

Ah!... Eh bien?...

LE COMMISSAIRE

Eh bien... il paraît que ça n'est pas ça... que ça

n'est pas vécu .. Pas de mousse, votre article. Monsieur Maltenu... pas de... (Il achève la phrase dans un geste.) vous comprenez?... Il faudrait de la mousse... de la légèreté.... de la... (Même jeu.) Enfin quelque chose de plus parisien...

MALTENU, avec un air de déception.

Mais c'est une étude très sérieuse... très documentée... sur la police en Patagonie... (Ironique.) Ça ne peut pourtant pas être très parisien...

LE COMMISSAIRE, évasif.

Qu'est-ce que vous voulez?... Moi, n'est-ce pas?...

MALTENU

Je vous remercie tout de même, Monsieur le commissaire... (Amer.) Et on se plaint de l'infériorité... de la décadence de la presse française!...

LE COMMISSAIRE

Tout est en décadence, Monsieur Maltenu... la presse... le théâtre... le goût public... La police aussi est en décadence... et la Patagonie pareillement... Nous vivons dans une époque de décadence... Que voulez-vous... Ça ne nous rajeunit pas... Allons... bonsoir!...

MALTENU

C'est égal... tout cela est triste... très triste... Bonsoir, Monsieur le commissaire...

(Sort Maltenu en faisant des gestes de désolation.)

SCÈNE II

LE COMMISSAIRE, puis FLORA TAMBOUR PREMIER AGENT, DEUXIÈME AGENT

(Le commissaire s'est mis au travail... Il travaille en sifflotant... Tout à coup, dans la coulisse, on entend comme un bruit de dispute... de grosses voix d'hommes que, de temps en temps, domine une voix aigrelette de femme... Le commissaire lève la tête dans la direction du bruit, se lisse les cheveux, retrousse ses moustaches, tire ses manchettes, prend une pose conquérante... Le bruit se rapproche et la porte s'ouvre. Les deux agents entrent, trainant brutalement Flora Tambour qui se débat... Flora, toilette de cocotte... Grand chapeau tapageur à plumes rouges... très maquillée... robe claire, sous un manteau doublé de fourrures.)

FLORA, se débattant.

Sauvages... brutes... triples brutes!... Vous n'avez pas honte de maltraiter une femme comme ça?... Mais lâchez-moi donc... espèces de brutes!

LE COMMISSAIRE

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est?...

Regardant Flora... D'une voix sévère.) Comment?... Encore vous?

PREMIER AGENT

Oui, Monsieur le commissaire... encore cette femme, que nous avons prise, faisant la retape... sur le trottoir... devant le commissariat...

LE COMMISSAIRE, indigné.

Devant le commissariat?... Oh!...

FLORA

C'est pas vrai... Vous êtes des sauvages...

LE COMMISSAIRE

Taisez-vous!... Mais qu'est-ce que vous avez donc dans le corps?... Par un temps pareil et avec ce chapeau?... C'est peut-être la vingtième fois qu'on vous amène ici?

PREMIER AGENT, à Flora.

Voulez-vous bien vous tenir tranquille...

DEUXIÈME AGENT

Plus, Monsieur le commissaire... la trentième, au moins.

FLORA

Ah! vrai!...

LE COMMISSAIRE

C'est ainsi que vous reconnaissez mes bontés... ma pitié... ma faiblesse?...

FLORA

Mais lâchez-moi !... Vous me faites mal, à la fin... Il ne vous manque plus, maintenant, que de me passer à tabac...

PREMIER AGENT, gros rire.

Hé... hé... la petite mère...

DEUXIÈME AGENT, même jeu.

Allons-y...

FLORA

Vous êtes des cochons...

LE COMMISSAIRE

Taisez-vous !... Ne compliquez pas votre cas... Il est assez grave...

FLORA

Mais, Monsieur le commissaire... ce n'est pas de ma faute... Ce sont ces sauvages...

LE COMMISSAIRE

Taisez-vous!... (Aux agents.) Et vous... laissez-moi seul avec la délinquante... (Sur un mouvement des agents, très fier.) Je n'ai pas peur... (A Flora, enflant la voix.) Il faut que j'en finisse une bonne fois, avec vous... Devant le commissariat!... Une honte... Le défi joint à l'impudeur.

FLORA

Ah! non... vrai!...

LE COMMISSAIRE

La révolte ajoutée à l'attentat aux mœurs... aux mœurs des braves sergents de ville?...

FLORA, sur un ton prolongé d'étonnement.

Ah!...

LE COMMISSAIRE

C'est bien... (Aux agents.) Vous pouvez vous retirer... (Pendant que les agents se retirent.) Pas de rebellion, vous, hein?...

FLORA

Mais... Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Assez!... Comment vous appelez-vous?... (Les

agents se sont retirés. On entend leurs gros pas et leurs voix grognonnes dans la coulisse.) Comment vous appelez-vous?... (Plus fort.) Répondez!...

(Tous les deux, Flora et le Commissaire écoutent, l'œil fixé sur la porte... Silence... Et tout à coup, pouffant de rire, Flora s'élance, vient s'asseoir sur les genoux du Commissaire qui l'entoure de ses bras.)

SCÈNE III

FLORA, LE COMMISSAIRE

FLORA

Ah! mon coco... mon coco... mon coco! ..

LE COMMISSAIRE

Elle est toujours drôle... toujours drôle... (Riant.) Bonsoir, bébé! (Il l'embrasse.) Ton chapeau...

FLORA, enlevant son chapeau qu'elle dépose sur le bureau et imitant le Commissaire.

Taisez-vous!... Comment vous appelez-vous?.. (Elle l'embrasse.) Tu es terrible, sais-tu? Ah mais!... (Le Commissaire, très joyeux, la fait danser sur ses genoux, comme un bébé.) Non... non... Hector... je t'en prie!

LE COMMISSAIRE, chantonnant.

A dada... à dada.

FLORA

Non... non... Ils m'ont assez secouée tout à l'heure...

LE COMMISSAIRE

Pauvre petit chou!...

FLORA

Et puis... tu sais... je suis sûre que j'ai des bleus sur tout le corps.

LE COMMISSAIRE, égrillard.

Nous allons voir ça... (Il veut la prendre. Flora se dégage.) Eh bien, quoi?

FLORA

Non... non... j'en ai assez de ce truc-là... Ah! zut!... (Elle se lève, se frictionne les bras, les jambes, répare un peu le désordre de sa toilette.) Ils m'arrangent bien, ces brutes-là!... Tu verras qu'un jour ils me casseront quelque chose... Et tu appelles ça de l'amour, toi?...

LE COMMISSAIRE, il se lève aussi, et vient près de Flora, qu'il veut caresser.

De l'amour?... Hé oui, parbleu, mon bichon... de l'amour romanesque... de l'amour d'autre-

fois... Ça me rappelle les balcons... les échelles de soie... les berlines... les estafiers... (Avec un geste de guitariste.) Et la lune sur tout cela... Dans un siècle où il n'y a plus d'aventures... où l'amour est si médiocre... si plat... moi... je trouve ça délicieux, imprévu... C'est Shakspearien...

FLORA

Qu'est-ce que tu dis?

LE COMMISSAIRE

Je dis que c'est Shakspearien... voilà.

FLORA

Encore un terme de police, bien sûr... Ah! vrai!...

(Elle est devenue toute songeuse.)

LE COMMISSAIRE

Elle est ravissante d'ingénuité... (De songeuse, Flora est devenue triste.) Ma petite Flora... qu'est-ce que tu as?...

FLORA

Je n'ai rien.

LE COMMISSAIRE

Tu as quelque chose... Allons!

FLORA

Eh bien, je ne trouve pas que ce soit de l'amour... ah !...

LE COMMISSAIRE

Qu'est-ce qu'il te faut, alors ?...

FLORA

Être traînée comme une fille des rues... comme une criminelle, entre deux agents... c'est tout de même drôle... tu sais ?... Dans le commencement, cela m'amusait... c'est possible... Maintenant.. eh bien, oui... là... maintenant, ça m'embête...

LE COMMISSAIRE

Voyons... voyons...

FLORA, avec plus de moue.

Ça m'humilie... (Un petit temps.) Et je suis sûre que, bientôt, tu me forceras à venir à nos rendez-vous dans le panier à salade... pour que ce soit encore plus romanesque...

LE COMMISSAIRE

Tu exagères...

FLORA

Enfin... voilà... j'en ai assez...

LE COMMISSAIRE, mélancolique.

C'est que tu n'as pas d'imagination, mon petit bébé... pas de poésie... l'amour des sensations rares... Tu n'es pas une passionnée...

FLORA, avec un air de reproche.

Moi?... (Le regardant fixement dans les yeux, et lui caressant les cheveux, la tête.) Ah !... Hector,... souviens-toi !

LE COMMISSAIRE

Oui... oui... j'entends bien... Je veux dire que tu n'es pas une passionnée cérébrale... Tu es pour l'amour normal... régulier... pot-au-feu... Mon Dieu !... c'est un genre... Moi, j'aime l'amour pittoresque... la lutte... le danger... l'obstacle... Roméo... Hernani... Que veux-tu?... j'ai une nature comme ça...

FLORA

Oh! toi !...

LE COMMISSAIRE

Allons... viens ici... Venez ici...

(Il l'entraîne vers le canapé du fond.)

FLORA, après une résistance légère, se laisse conduire au canapé, et se retrouve sur les genoux du commissaire.

C'est vrai, aussi... Écoute, mon coco... il faut trouver un autre moyen de nous voir... Enfin... tu dois bien avoir un autre moyen, toi... de la police?

LE COMMISSAIRE

Non... je t'assure... je n'en ai pas. C'est le seul qui contente mon goût de l'aventure... en même temps qu'il m'apporte de la sécurité... J'ai besoin de sécurité... Pas pour moi... tu comprends?... pour ma fonction... Qu'est-ce que tu veux?... Et puis ma femme est de plus en plus jalouse... Elle me surveille... m'espionne, me suit... Tout à l'heure... tiens!... elle était là... en face... dans un fiacre... voilée... terrible... afin de bien voir si je rentrais à mon bureau... Elle est capable de tout... de tout, ma femme.

FLORA

Ta femme!... ta femme!... (Elle le regarde fixement, quelques secondes. D'abord... d'où viens-tu, si beau?...

LE COMMISSAIRE

Du théâtre...

FLORA

Du théâtre?... Ta femme?... Tout près de pleurer. Tu ne m'aimes pas. .

LE COMMISSAIRE

Comment... je ne t'aime pas?

FLORA

Non... du moins... tu ne m'aimes plus...

LE COMMISSAIRE

Mais... je t'adore... Donne-moi tes lèvres.

FLORA, elle se laisse embrasser.

Oh ça... bien sûr... tu n'es jamais en retard, pour ça.

LE COMMISSAIRE, avec une passion comique.

Tes lèvres... tes lèvres... Je ne t'aime pas?... Mais si je ne t'aimais pas... mon petit bébé... est-ce que je te ferais attendre des heures et des heures... la nuit, sur le trottoir... par la pluie... par le froid... par la neige?... Est-ce que je t'exposerais aussi carrément aux insultes grossières des passants... aux brutalités de mes agents... aux congestions pulmonaires... à pire peut-être?... Réfléchis un peu... sans nervosité... avec sang-froid... (Grave, emphatique.) Mon enfant... ces sacrifices-là... qui élèvent l'âme... qui purifient l'âme... ces sacrifices sublimes... on ne les exige que des

créatures que l'on aime... véritablement... passionnément...

FLORA, un peu étonnée, ne comprenant pas très bien.

Tu dis ça...

LE COMMISSAIRE

Hé oui!... je dis ça... Evidemment; je dis ça... je dis ça parce que c'est la vérité... parbleu!... (Flora hoche la tête.) As-tu lu Bourget?... (Flora fait signe que non.) Ivresse dans le sacrifice... volupté dans la souffrance... souffrance dans la volupté.

FLORA, haussant les épaules.

Des blagues!

LE COMMISSAIRE

Comment des blagues?... La vérité psychologique... psychologique et chrétienne, mon bébé... Ce qui me fait de la peine... ce qui me vexe un peu... c'est que j'aie besoin de te dire tout cela... Les autres femmes... les femmes qui ont lu Bourget... auraient compris ça... auraient senti ça... tout de suite...

FLORA, après un temps où elle est toute songeuse.

Tu m'aimes, peut-être... mais tu ne me respectes pas... (Le commissaire proteste d'un geste.) Non... tu ne

me respectes pas... J'ai beau être une petite cocotte... tu ne me respectes pas... assez.

LE COMMISSAIRE

Ça, par exemple... c'est un peu fort... Mais tu es folle... (Avec un grand geste). Voilà bien l'injustice des femmes... et leur incohérence!

FLORA

Non... non... (Le commissaire veut la caresser.) Laisse tes mains... Enfin... je viens ici, à un rendez-vous d'amour, comme si on m'emmenait à Saint-Lazare...

LE COMMISSAIRE

Justement... C'est ça qui est épatant...

FLORA

Ah! vrai!

LE COMMISSAIRE

Épatant... shakspearien... Comment?... je m'ingénie à te faire passer aux yeux de mes employés, de mes agents... de tout le poste... pour une rôdeuse de trottoir... plutôt que pour ma maîtresse... ma maîtresse adorée... Et je ne te respecte pas?... Ayez donc de la délicatesse!

FLORA, un peu émue.

Hector!

LE COMMISSAIRE

Ah! non, tu sais... C'est décourageant... et c'est... pénible... (Enflammé.) Mais, sacristi! qui donc t'a jamais témoigné plus de respect que moi?... Et de toutes les manières?... Peux-tu me reprocher d'avoir jamais payé ton amour?

FLORA

Ça non...

LE COMMISSAIRE

T'ai-je jamais donné un sou... un seul sou?

FLORA

C'est vrai... Pas même un petit bouquet de violettes...

LE COMMISSAIRE

Eh bien, alors?... Tu vois!

FLORA

Oui... mais ça n'est pas la question.

LE COMMISSAIRE

Comment?... Ça n'est pas la question?... Tout est là...

FLORA

Tu diras ce que tu voudras... Moi... ça me gêne de venir ici... comme ça... J'ai ma pudeur... Et puis... je t'assure... ça me coupe le plaisir... Pourquoi ne viens-tu pas chez moi?

LE COMMISSAIRE

Impossible...

FLORA

C'est gentil, chez moi... tout rose et tout crème... Ça ne sent pas le tabac et le vieux sergent de ville, comme dans ta barraque... Et on y a tout sous la main... Hector?... voyons?...

LE COMMISSAIRE

Impossible...

FLORA

Maman nous fera de bonnes bavaroises...

LE COMMISSAIRE

Non... non...

FLORA

C'est vrai... Il n'y a jamais rien ici... Viens chez moi, dis?...

LE COMMISSAIRE

Et ma femme?... Tu n'y songes pas?... Ah! non, merci... Pour que ma femme nous surprenne aux lèvres l'un de l'autre... Me vois-tu requis par ma femme, et obligé, comme fonctionnaire... de constater le flagrant délit du mari?... Quelle situation!

FLORA, *câline.*

Eh bien?... Ce serait drôle... Puisque tu aimes tant les sensations rares... Shak... Shak... Comment dis-tu ça?

LE COMMISSAIRE

Non... non... Pas de ces blagues-là!... Nous sommes très bien ici... (*Il lui prend la taille.*) Ici nous avons tout sous la main... Hé! hé!...

FLORA, *écartant les mains du commissaire.*

Laisse... laisse... Tu ne le mérites pas...

LE COMMISSAIRE, *exalté.*

Et puis, moi qui ai de l'imagination... qui suis un cérébral... (*Flora hausse les épaules.*) un passionnel... (*Plus bas, tout près de l'oreille.*) un aberrant... Eh bien, oui... là... un aberrant... quand tu arrives dépeignée... déchirée... un peu violée... te débattant,

comme un pauvre petit oiseau, entre les grosses pattes de mes braves sergots... qu'est-ce que tu veux? ça me met... tout de suite... en belle humeur... ça me fouette le sang... ça me...

(Il veut l'étreindre davantage.)

FLORA, elle se lève.

Tu me dégoûtes... Tu es un gros égoïste... tiens... un vieux débauché... un sale type... Et tu ne me contes que des blagues... Et ta femme?... Ah! ah!... je m'en fiche... moi... de ta femme... Es-tu marié, seulement?... Est-ce que je sais?

LE COMMISSAIRE, se levant aussi.

Flora!

FLORA

Et ton théâtre?... Monsieur revient toujours du théâtre. Comme c'est naturel!

LE COMMISSAIRE

Mon service...

FLORA

Ah! je le vois d'ici, ton service... Il est propre, ton service... De sales grues...

LE COMMISSAIRE

Flora !

FLORA

Laisse-moi tranquille.

LE COMMISSAIRE

Ecoute-moi... voyons !..

FLORA

J'en ai assez... à la fin... Tu m'embêtes...

(Petit silence.)

LE COMMISSAIRE, d'un ton sec.

Tu sais, ma petite Flora, que je n'aime pas les scènes... J'ai horreur des scènes... Si j'aimais les scènes... je resterais chez moi... je resterais auprès de ma femme... qui m'en donne plus que mon compte...

FLORA

Eh bien, restes-y...

LE COMMISSAIRE

Flora !

(Il la poursuit.)

FLORA

Zut !...

LE COMMISSAIRE

Voyons!

FLORA

Zut!

LE COMMISSAIRE

Tu as tort... je t'assure que tu as tort...

FLORA

Zut!... zut!...

LE COMMISSAIRE

Tu ne sais pas à quels excès... la colère peut mener un commissaire de police...

FLORA, riant nerveusement.

Ah! ah! ah!

(A ce moment, on entend dans le couloir un bruit de pas lourds et des grosses voix... Tous les deux, Flora et le commissaire s'arrêtent... écoutent... silencieusement, le regard vers la porte.)

LE COMMISSAIRE

Allons! bon... Qu'est-ce qu'il y a encore?

FLORA, amère.

Peut-être une autre maîtresse... qu'on t'amène.

LE COMMISSAIRE

Tais-toi!... Ils viennent ici... (Il regagne prestement son bureau.) Reprends ta place... là... comme tout à l'heure... Ton chapeau... (Il lui lance son chapeau.) Et proteste... révolte-toi... Tu mets ton chapeau à l'envers... Vite, vite... N'aie pas peur de te révolter... Dis-moi des gros mots... J'aime les gros mots... lance-moi des injures graves... très graves... Engueule-moi... (Le bruit se rapproche.) Engueule-les... allons... Dépêche-toi...

FLORA, achevant de mettre son chapeau.

Tu veux?

LE COMMISSAIRE

Mais oui... sacré matin?... Allons-y... (La porte s'ouvre et deux agents, traînant un mendiant, entrent bruyamment dans le bureau.) Taisez-vous... taisez-vous... Vous êtes une insolente... Voulez-vous bien vous taire?...

FLORA

C'est pas vrai... ils ont menti... Ce sont des brutes... des sauvages... des assassins... Et toi aussi... tu es une brute... un sale type... Brute... brute... brute!...

LE COMMISSAIRE, *encourageant.*

Très bien .. c'est ça... *Se reprenant.* Taisez-vous... comment vous appelez-vous? Je vous défends de me tutoyer...

FLORA

Mufle!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN GUENILLE, *mendiant.*
PREMIER AGENT, DEUXIÈME AGENT

(Les deux agents lâchent un instant leur prisonnier, et veulent s'élancer sur Flora, à qui ils montrent le poing et jettent des regards terribles.)

PREMIER AGENT

Nom de Dieu!

DEUXIÈME AGENT

Au bloc!

LE COMMISSAIRE

Laissez cette femme... Je n'en ai pas fini avec elle... Elle a le diable dans le corps... Tout à l'heure... *Désignant Jean Guenille.* Qu'est-ce que c'est?... *A Jean Guenille.* Qu'est-ce qu'il y a?... *(Le regardant.)* Hum!... Sale tête... Comment se

fait-il que vous soyez à rôder dans les rues, à une heure aussi avancée de la nuit?

JEAN GUENILLE, il enlève son chapeau, se frictionne le bras et regarde Flora avec un étonnement sympathique. Très doux.

Hélas, Monsieur le commissaire... il n'y a pas d'heure... pour les pauvres...

LE COMMISSAIRE

Pas d'heure... pas d'heure... Qu'est-ce que vous dites?... Tâchez de ne pas vous moquer de moi... (Aux agents.) Et vous... pourquoi ne l'avez-vous pas fourré au poste, tout simplement?

PREMIER AGENT

Cet homme est entré librement...

LE COMMISSAIRE

Ce n'est pas une raison.., on entre ici librement... on n'en sort pas de même...

PREMIER AGENT

Il demandait à vous parler d'urgence.

(Jean Guenille fait des gestes d'assentiment.)

LE COMMISSAIRE

D'urgence?... Il est extraordinaire... Et si tous les malfaiteurs de Paris demandaient à me parler d'urgence... à une heure et demie du matin... quand je travaille... est-ce que vous les amèneriez, comme ça... dans mon bureau?

PREMIER AGENT

Mais... Monsieur le commissaire... (Jean Guenille fait toujours des gestes d'assentiment.) Fichez-moi la paix, vous... Fixe!...

(Il le bouscule.)

LE COMMISSAIRE, à Jean Guenille.

Allons... parlez... puisque vous êtes là... Faites, vite...

JEAN GUENILLE

Pardon... excuses... Monsieur le commissaire... Je vais vous dire...

LE COMMISSAIRE

Vous allez me dire... vous allez me dire... Qu'est-ce que vous allez me dire?...

JEAN GUENILLE, sans se presser.

Voilà, Monsieur le commissaire... (Souriant.) Je

vous apporte une chose... une chose pas ordinaire... que j'ai trouvée... il n'y a pas dix minutes... sur le trottoir...

LE COMMISSAIRE

Sur le trottoir... encore?... (Regardant Flora.) C'est effrayant ce qu'on trouve de choses, cette nuit, sur les trottoirs de Paris...

FLORA

Dites donc... vous... espèce de mufle!

PREMIER AGENT, voulant s'élancer.

Nom de Dieu!

LE COMMISSAIRE

Laissez... laissez!... Je suis au-dessus de ça... Je prends note... (A Jean Guenille.) Quelle chose avez-vous trouvée... (Avec défi.) sur le trottoir?...

JEAN GUENILLE

Çà, Monsieur le commissaire...

(Il tire de dessous les loques de sa veste un portefeuille qu'il tend au commissaire.)

LE COMMISSAIRE

Quoi?

JEAN GUENILLE

Un portefeuille, Monsieur le commissaire... un portefeuille en maroquin noir, avec des coins d'argent...

LE COMMISSAIRE

Un portefeuille?... (Sceptique.) Ah! ah!... je la connais... Et, naturellement, il n'y a rien dans ce portefeuille?... En fait d'argent, sans doute, il n'y a que les coins?

(Il hausse les épaules, les agents aussi.)

JEAN GUENILLE, souriant avec malice.

Voyez vous-même, Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Me déranger, à une heure et demie du matin, pour un portefeuille... (Ouvrant le portefeuille.) S'il n'y a rien... prenez garde... (Il examine le portefeuille, sort une liasse de billets de banque qu'il compte tout haut.) Voyons... voyons... C'est fou... C'est impossible...

(Il recompte les billets... Pendant ce temps, Jean Guenille fait des signes approbateurs aux agents... des signes qui expriment la surprise où doit se trouver le commissaire... Les agents répondent par des regards furieux et des gestes bourrus.)

LE COMMISSAIRE, les yeux tout ronds de surprise.

Mais dites donc?... mais dites donc?... C'est de la féerie... Il y a dix mille francs!... (Il recompte la liasse pour la troisième fois.) Ma parole d'honneur... il y a dix mille francs!...

JEAN GUENILLE, hochant la tête d'un air bonhomme.

Dix mille francs, Monsieur le commissaire... C'est bien ça... (Les agents regardent maintenant Jean Guenille avec des expressions successives de doute, de prodigieux étonnement, de respect.) Mais oui... mais oui...

LE COMMISSAIRE, fouillant les autres compartiments du portefeuille.

Sapristi!... C'est une somme énorme... une somme énorme... une fortune... Sacré mâtin!...

JEAN GUENILLE, philosophiquement.

Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des dix mille francs, dans leurs portefeuilles... et qui se baladent avec... ça fait pitié...

LE COMMISSAIRE

Et c'est vous qui avez trouvé ça?..

JEAN GUENILLE

Bien sûr, Monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE

Ah! mais... ah! mais... c'est épatant...

FLORA

C'est shak... c'est shaks...

PREMIER AGENT

Taisez-vous...

DEUXIÈME AGENT

Nom de Dieu!...

LE COMMISSAIRE

Laissez... laissez... (A Jean Guenille.) Et comment avez-vous trouvé ça?...

JEAN GUENILLE

De la façon la plus simple, Monsieur le commissaire... (Il se cale bien d'aplomb, pour faire son récit.) Voilà comment... ça c'est passé... (Un temps.) Il pouvait être minuit un quart... minuit et demi... J'étais sur le Boulevard... à la sortie du Vaudeville...

LE COMMISSAIRE

Ah!... vous êtes un homme de premières... vous aussi?

JEAN GUENILLE, *modestement.*

Faut bien!... (*Reprenant.*) Mais la concurrence de plus en plus nombreuse... la fatigue d'une journée sans pain... ma hernie aussi... car j'ai, Monsieur le commissaire, une hernie qui me gène beaucoup... et fait que je ne suis pas très agile... à preuve que j'ai été réformé, anciennement, du service militaire, à cause de cette infirmité... Oui... enfin... tout cela... vous comprenez, m'avait valu une soirée dérisoire... ah! misère!... deux sous... et encore deux sous étrangers... qu'un beau monsieur... dans votre genre... Monsieur le commissaire... un monsieur bien nippé... pour ça!... cravate blanche... plastron de chemise boutonné de perles... canne à béquille d'or... de la soie et de la fourrure partout... m'avait refilés, pour lui avoir ouvert la portière de son coupé... (*Haussant les épaules.*) Deux sous... deux mauvais sous... à un pauvre bougre comme moi... un millionnaire!... Si ça ne fait pas pitié!...

LE COMMISSAIRE

C'est malheureux, sans doute... mais à qui de plus pauvre vouliez-vous donc qu'il les repassât?... N'attaquez jamais les millionnaires, mon brave homme... ils sont indispensables au mécanisme social. Et s'il n'y avait plus de millionnaires...

est-ce que vous trouveriez sur les trottoirs... des portefeuilles... comme celui-là?... Continuez...

JEAN GUENILLE, un peu embarrassé.

Alors... je me dis, en considérant ces deux sous qui n'avaient pas cours : « Mauvaise journée... sapristi! Depuis trois semaines, je n'en ai pas eu une si mauvaise... Ah! l'on a bien raison de prétendre que le commerce ne va pas... Et si c'est la faute aux Anglais... comme on l'assure, dans les journaux...

LE COMMISSAIRE

Tout est la faute aux Anglais...

JEAN GUENILLE

Sacrés Anglais, alors... que le diable les emporte!...

LE COMMISSAIRE

A la bonne heure... vous êtes patriote... Mais au fait!... au fait!

JEAN GUENILLE

J'y viens... Monsieur le commissaire... Sacrée hernie, aussi!

LE COMMISSAIRE

Dépêchons... dépêchons!...

JEAN GUENILLE

Voilà... J'habite place d'Anvers, Monsieur le commissaire de police... C'est loin... Je me décidai à rentrer chez moi... n'ayant point perdu l'espoir de rencontrer, en chemin, un pochard généreux... un brave souteneur... ou une pauvre fille des rues... car, voyez-vous... eux, du moins... ils ont un cœur...

FLORA

Pour sûr...

JEAN GUENILLE, *poursuivant.*

Qui me donneraient deux sous... deux vrais sous... avec quoi je pourrais acheter du pain, le lendemain... Et comme je marchais depuis un quart d'heure... cahin-caha... sans avoir rencontré personne... voilà que je sens... tout à coup... sous mes pieds... quelque chose de mou. D'abord je pensai que ça pouvait être une ordure... Et puis... je réfléchis que ça pouvait être quelque chose de bon à manger... (*Un temps.*) Quelque chose de bon à manger!... (*Il se frictionne le ventre.*) Le hasard n'aime guère les pauvres, et il ne leur réserve pas souvent des surprises heureuses... Mais... quoi?... On ne sait jamais... Tenez!... je me souviens avoir trouvé, une nuit, rue Blanche... un gigot de mouton... Ah! je me

suis régalé... cette nuit-là... je me suis régalé comme un pauvre chien... Mazette!... (Temps.) Je me baissai pour ramener l'objet... et dès que je l'eus touché : « Va te promener, que je dis encore, c'est point des choses qui se mangent... Je suis volé... » J'étais volé, en effet, car c'était, Monsieur le commissaire... ce portefeuille de malheur... Naturellement... à la lueur d'un bec de gaz tout proche, j'ouvris ce portefeuille et l'examinai... Dans un des compartiments, je trouvai une liasse de billets de banque, attachés par une épingle... Personne dans la rue, ni un passant, ni un chien, ni une boutique allumée... Jamais je n'avais vu la rue si triste... si triste... et jamais je ne m'étais senti si pauvre... si pauvre!... (Il baisse un peu la tête, et se passe la main dans les cheveux.) Rien, dans les autres compartiments... pas une carte... pas une photographie... pas une lettre... pas le moindre indice qui pût faire connaître le propriétaire de cette fortune que j'avais là... dans la main... Et je me dis encore : « Ah bien, merci!... Va falloir que je porte ça au commissaire de police... Ça va me déranger de ma route... et je suis bien... bien fatigué... Non... vraiment... cette nuit... je n'ai pas de chance... » Et voilà, Monsieur le commissaire... Je cherchais deux sous... deux vrais sous... et je tombe sur des dix mille francs!... (Geste de découragement.) Ça fait pitié!...

FLORA, qui s'est montrée très intéressée par ce récit.

Ah? bien vrai! Quelle gourde!...

(Gestes bourrus, menaces des agents.)

JEAN GUENILLE

Et maintenant, Monsieur le commissaire... il est tard... j'ai les membres rompus et bien du chemin à faire... Je vais m'en aller, si vous le permettez?...

LE COMMISSAIRE

Un instant!... Vous ne pouvez vous en aller comme ça .. Vous ne le pouvez pas, sapristi!... Mais c'est une histoire ébouriffante que vous me dites là... presque un conte de fées... C'est Shakspearien!... Mais saperlipopette... si tout cela est vrai...

JEAN GUENILLE

Sur ma tête, Monsieur le commissaire de police...

LE COMMISSAIRE

Je le crois... j'en suis sûr... Vous avez l'accent de la vérité... Mais... sacristi!... vous êtes un honnête homme... Vous êtes un héros... Il n'y a pas à dire... vous êtes un héros?...

JEAN GUENILLE, modestement.

Oh ! Monsieur le commissaire de police !

LE COMMISSAIRE, impérieux.

Un héros... Il n'y a pas d'erreur... Je m'y connais... Je ne cesserai de le crier partout : « Vous êtes un héros ! »

JEAN GUENILLE

Une supposition, Monsieur le commissaire de police... que ce soient ces braves agents qui aient trouvé ce portefeuille ?

PREMIER AGENT, les yeux ronds.

Hum !... hum ?

DEUXIÈME AGENT, presque bas, mais avec conviction.

Nom de Dieu !

JEAN GUENILLE, se tournant sur Flora.

Ou bien cette gentille demoiselle ?

FLORA

Ah là là !

JEAN GUENILLE

Ou bien, vous... ah?...

LE COMMISSAIRE

Moi?... (Hésitant.) Diable!... (Subitement catégorique.) Eh bien... moi aussi, je serais un héros... Un héros... vous entendez?... Je ne m'en dédis point... Car... dix mille francs... mazette!... dix mille francs... songez donc... et la rue déserte... la nuit... le silence... Vous auriez pu... Enfin, mon brave homme, vous êtes un héros... quoi!...

JEAN GUENILLE, souriant, bonhomme.

Ça ne me fait pas la jambe plus belle... Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Ne dites pas ça... ne vous calomniez pas... C'est un acte admirable... splendide... un acte héroïque... Ma foi... je ne trouve point d'autre mot... un acte d'une portée morale... considérable... un acte insensé... Vous méritez le prix Montyon... Plus même... vous méritez le prix Nobel... Parfaitement... parfaitement! (Aimable.) Comment vous appelez-vous?

JEAN GUENILLE

Jean Guenille, Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE, lyrique.

Et il s'appelle Jean Guenille!... C'est merveilleux... Jean Guenille!... Mais c'est à ne pas croire... C'est à mettre dans un livre... (Très souriant.) Votre profession?...

JEAN GUENILLE

Plaît-il?

LE COMMISSAIRE

Je vous demande ce que vous faites... à quoi vous travaillez?... Votre profession, enfin?

JEAN GUENILLE

Hélas!... Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Ramasseur de portefeuilles... ce n'est pas une profession...

JEAN GUENILLE

Je n'en ai point d'autre...

LE COMMISSAIRE, étonné.

Comment?... Vous n'avez pas de profession?... pas-de-pro-fes-sion?

JEAN GUENILLE

Ça doit se voir, il me semble...

LE COMMISSAIRE

Vous vivez de vos rentes?

JEAN GUENILLE

Pas même de celles des autres... Je vis de la charité publique, Monsieur le commissaire... Et vraiment... puis-je dire que j'en vis?...

LE COMMISSAIRE, il se gratte la tête.

Ah! diable!... Ah! sacristi!... Voilà que ça se gâte... Ici le commissaire esquisse une grimace.) Nom d'un chien... que c'est embêtant... Et moi qui avais de la sympathie... de l'estime... de l'admiration pour vous... (D'une voix moins enthousiaste, presque sèche.) Appelons les choses par leur vrai nom... Vous êtes un mendiant... là?

JEAN GUENILLE

Mon Dieu!... je ne m'en vante pas... Monsieur

le commissaire... Bien sûr... si je pouvais... j'aimerais mieux une autre situation...

LE COMMISSAIRE, devenu grave.

Ta... ta!... Paresse... indiscipline... refus d'accomplir les devoirs du citoyen... individualisme. (Après un temps.) Où demeurez-vous?

JEAN GUENILLE

Place d'Anvers...

LE COMMISSAIRE

Ah!... vous demeurez... place d'Anvers... C'est très bien... Votre numéro?

JEAN GUENILLE

Ce n'est pas un numéro où j'habite, Monsieur le commissaire... c'est un banc...

LE COMMISSAIRE, fronçant le sourcil.

Un banc?...

JEAN GUENILLE

Oui... un banc... dans le square .. sous un marronnier...

LE COMMISSAIRE

Vous voulez rire, mon brave homme?

JEAN GUENILLE

Hélas! non!... Et si je vous disais que ce banc est le dernier mot de l'habitation moderne... vous ne me croiriez pas, Monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE

Alors... vous n'avez pas. . non plus... de domicile?... de do-mi-ci-le?

JEAN GUENILLE

Dame!...

LE COMMISSAIRE

C'est très grave... vous savez que c'est excessivement grave... Mais vous êtes forcé d'avoir un domicile... forcé par la loi...

JEAN GUENILLE

La misère et la loi, Monsieur le commissaire, ça fait deux choses...

LE COMMISSAIRE

Un homme sans domicile... savez-vous bien ce que c'est?...

JEAN GUENILLE

Un malheureux... probable...

LE COMMISSAIRE

Non... un réfractaire... quelque chose comme un déserteur civil... un criminel... quelquefois... un délinquant, toujours... vous êtes un délinquant, Jean Guenille...

JEAN GUENILLE, hochant la tête.

Je ne sais pas si je suis un délinquant... Ce que je sais... c'est que je n'ai point de travail... point de ressources... rien... rien... on me chasse de partout... Et quand je tends la main... voyez, Monsieur le commissaire... on ne me donne que des sous étrangers...

LE COMMISSAIRE

Evidemment... parce que vous êtes un danger social...

JEAN GUENILLE

Un danger social! Ah! Monsieur le commissaire... Regardez-moi... regardez ma figure... et mes mains... et mes pauvres jambes si lasses... Par surcroît... je suis vieux et infirme... Ça fait pitié... J'ai une hernie...

LE COMMISSAIRE

Une hernie!... une hernie!... Là n'est pas la

question... La question est de savoir... non ce que vous avez... mais ce que vous n'avez pas... Vous avez une hernie... c'est très bien... mais vous n'avez pas de domicile... Par conséquent, vous êtes en état de vagabondage... vous êtes tout simplement passible du délit de vagabondage... Ah!... voilà une chose ennuyeuse et compliquée! Un héros... c'est évident... vous êtes un héros... mais vous êtes aussi un vagabond... Et s'il n'y a pas de lois en faveur des héros... il y en a des tas contre les vagabonds... des tas, Jean Guenille...

JEAN GUENILLE

Ah! bien sûr!... ça n'est pas ce qui manque!...

LE COMMISSAIRE, ironique.

Vous n'aviez pas songé à tout cela, hein, en ramassant ce portefeuille?... Vous vous imaginiez que c'était une chose toute simple... un geste facile... de ramasser sur le trottoir un portefeuille?... Eh bien, voilà!... Diable de sacré bonhomme va!... Quelle idée, aussi!... quelle fichue idée!...

JEAN GUENILLE

Ah! pour sûr... si j'avais su... la loi... ma foi!... je l'aurais bien laissé ramasser par d'autres... par des riches.

LE COMMISSAIRE

Et vous auriez bien fait... Jean Guenille... L'argent est le bien des riches... et les riches prennent leur bien là où ils le retrouvent...

JEAN GUENILLE

Parce que les riches... c'est pas les pauvres...

LE COMMISSAIRE

Evidemment... Vous raisonnez juste, maintenant... Par malheur, c'est trop tard...

JEAN GUENILLE

N'empêche que ça n'est pas encourageant d'être honnête...

LE COMMISSAIRE

Il ne s'agit pas d'être honnête... Personne ne vous demande d'être honnête, Jean Guenille... Il s'agit, seulement de respecter la loi... ou de la tourner... ce qui est la même chose...

JEAN GUENILLE

J'entends bien... Oui... oui... Mais faut être riche pour ça...

LE COMMISSAIRE

Qu'est-ce que vous voulez!... C'est ainsi... (Faisant sauter dans sa main le portefeuille.)... Voilà ce portefeuille... D'accord... à votre place... et dans votre situation... il n'y en a peut-être pas beaucoup qui l'eussent rapporté ce portefeuille... J'en conviens... Je ne veux pas prétendre, remarquez, que vous ayez été un imbécile de le rapporter... Non... au contraire... mais vous avez manqué de prudence... d'opportunité... de réflexion... tout au plus... En somme, moralement parlant... votre action n'en est que plus méritoire... Elle est même digne d'une récompense... et cette récompense... que je ne juge pas inférieure à cent sous... vous l'aurez sans doute... dès que nous aurons retrouvé... si nous la retrouvons jamais... la personne à qui appartiennent ce portefeuille et les dix billets de mille francs qu'il contient... Oui... mais... légalement?... Légalement... vous vous êtes mis dans un très mauvais cas...

JEAN GUENILLE

J'entends bien... j'entends bien...

LE COMMISSAIRE, insistant.

Dans un très mauvais cas... Comprenez-moi... C'est pour l'avenir... Il n'existe pas, dans

le Code ni ailleurs... un article de loi qui vous oblige à retrouver, dans la rue, la nuit, des portefeuilles garnis de billets de banque... (Il prend le Code, sur son bureau.) Tenez, voici le Code... cherchez... Il n'y en a pas un...

JEAN GUENILLE

J'entends bien... j'entends bien...

LE COMMISSAIRE

Il y en a un, au contraire, qui, sous les peines les plus sévères... vous force à avoir un domicile... (Il remet le Code en place, sur son bureau.) Ah ! vous eussiez mieux fait, je vous assure, de trouver un domicile... plutôt que ce portefeuille...

JEAN GUENILLE

J'entends bien... Monsieur le commissaire.. Alors?...

LE COMMISSAIRE, se levant. Avec amabilité.

Moi... je vais vous trouver un domicile...

JEAN GUENILLE

Vrai?...

LE COMMISSAIRE

Parole d'honneur!...

JEAN GUENILLE

Vous êtes bien bon, Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Voilà... vous aller coucher au poste cette nuit...

JEAN GUENILLE

Bon !

LE COMMISSAIRE

Et demain matin... je vous enverrai au dépôt...

JEAN GUENILLE, étonné.

Au dépôt ?...

LE COMMISSAIRE, se levant.

Oui...

FLORA

Ah ! bien, vrai !...

JEAN GUENILLE

Ça, par exemple !...

LE COMMISSAIRE, aux agents.

Empoignez cet homme... Mais soyez doux avec lui... C'est un héros...

FLORA, au comble de la stupéfaction.

Ah !...

LES DEUX AGENTS, empoignant brutalement Jean Guenille.

Allons ! oust... au bloc !... (Ils l'entraînent en le bousculant, en le bourrant de coups.)

JEAN GUENILLE, sans résister.

Vraiment... je n'ai pas de chance... aujourd'hui.. Ces sacrés bourgeois... je vous demande un peu !...

PREMIER AGENT, le bourrant.

Oust !... Tu parleras après... espèce d'héros...

JEAN GUENILLE

Ca fait pitié...

(Ils disparaissent.)

SCÈNE V

LE COMMISSAIRE, FLORA

(Flora est consternée. Elle s'avance vers le commissaire. Petit silence.)

FLORA

Alors ?... C'est pas pour rire ?

LE COMMISSAIRE

Quoi ?

FLORA

Que tu l'envoies au dépôt, ce pauvre vieux ?

LE COMMISSAIRE

Bien sûr...

FLORA

Ta parole ?

LE COMMISSAIRE

Mais oui...

FLORA, un temps.

Ah ! non... tu sais... Je te déteste...

LE COMMISSAIRE

Inutile de crier ainsi... il n'y a plus personne.

FLORA

Oh ! c'est pour mon compte, cette fois... c'est pour de vrai... (Trépignant.) Je ne veux plus de toi... J'ai honte de toi... Dieu, que tu es laid !

LE COMMISSAIRE

Ah ! tu m'ennuies, à la fin...

FLORA

Je t'ennuie?... Eh bien... ça n'est pas fini...

LE COMMISSAIRE

Oui?... Eh bien, fais-moi le plaisir de t'en aller d'ici...

FLORA

Non... je ne m'en irai pas...

LE COMMISSAIRE

Tu ne veux pas t'en aller?

FLORA

Non... et non...

LE COMMISSAIRE

C'est bien entendu?

FLORA

Oui...

LE COMMISSAIRE

A ton aise...

(Il appuie le doigt sur le bouton d'une sonnette électrique.)

FLORA

Que fais-tu?

LE COMMISSAIRE

Tu vas voir...

SCÈNE VI

LES MÊMES, PREMIER AGENT, DEUXIÈME AGENT

LE COMMISSAIRE, aux agents.

Emparez-vous de cette femme...

FLORA, pouvant à peine parler de surprise et de colère.

Non?...

LE COMMISSAIRE

Et menez-la au poste...

FLORA, même jeu.

Ah!....

LE COMMISSAIRE

Je verrai demain...

(Les agents se précipitent.)

PREMIER AGENT

C'est pas malheureux...

DEUXIÈME AGENT

Enfin!...

Ils empoignent chacun par un bras Flora, qui se débat, protesté, crie.)

FLORA

Non... non... je ne veux pas...

PREMIER AGENT

Oh! la mâtine!

DEUXIÈME AGENT

Tais-toi donc... Allons... Oust!

FLORA, par delà la grosse voix des agents et le bruit de la lutte, on n'entend que des bouts de phrase.

Lâchez-moi... Je ne veux pas... Brutes... canailles!... Non... non...

PREMIER AGENT

Mais tais-toi donc!...

(Il la brutalise.)

LE COMMISSAIRE

Soyez doux avec elle... C'est une femme, après tout...

DEUXIÈME AGENT

Mais elle est enragée...

(Cris... pleurs... invectives de Flora, vite entraînée par les agents, qui disparaissent.)

SCÈNE VII

LE COMMISSAIRE, puis JÉROME MALTENU

(Le commissaire resté seul marche de long en large, sur la scène... On n'entend plus rien dans la coulisse... Il va ensuite à son bureau, où il range des papiers.)

LE COMMISSAIRE, prenant le portefeuille, qu'il considère et qu'il remet dans un tiroir qu'il ferme à double tour.

Imbécile!...

(Ensuite, le geste fébrile, il endosse son pardessus, remet son foulard, son chapeau, allume une cigarette.)

LE COMMISSAIRE

Ces sacrées femmes !... Avec elles, on ne peut pas avoir huit jours de tranquillité...

(Il va pour sortir. Jérôme Maltenu apparait dans l'encadrement de la porte à droite.)

MALTENU

Pardon, Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Vous?... Ah ça, mais?... Qu'est-ce que vous faites ici?... Vous n'êtes donc pas parti?

MALTENU

Monsieur le commissaire!...

LE COMMISSAIRE

Voulez-vous bien vous en aller?...

MALTENU

Mais... Monsieur le commissaire... j'y ai mis... de la mousse... de la...

LE COMMISSAIRE

Fichez-moi la paix... (Il le pousse.) Ou je vous fourre au bloc... (Il se retourne et voit les agents entrés au bruit de la dispute.)... Vous aussi...

(Il sort, en bousculant les agents.)

RIDEAU

LES AMANTS

SAYNÈTE

PERSONNAGES

L'AMANT. . . . .
L'AMANTE. . . . .
LE RÉCITANT . . . .

LES AMANTS

Le théâtre représente un parc quelconque, au clair de lune. A droite, un banc de pierre, au pied d'un arbre, dont les branches retombent.

Au lever du rideau, la scène est vide. Le Récitant, qui peut être le régisseur, paraît à gauche. Il est en habit noir, ganté de blanc, très solennel. Il s'avance élégamment, à petits pas, jusqu'au proscénium et salue le public.

SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉCITANT, montrant le décor.

Mesdames, Messieurs... ceci représente un coin, dans un parc, le soir... Le soir est doux, silencieux, tout embaumé de parfums errants... Sur le ciel, moiré de lune, les feuillages se découpent, comme de la dentelle noire, sur une soie mauve... Entre des masses d'ombre, entre de molles et étranges silhouettes, voilées de brumes argentées, au loin, dans le vague, brille une nappe de lumière... bassin, lac... on ne sait... ce

qu'il vous plaira... Heure vaporeuse et divine!... L'amour est partout... son mystère circule au long des avenues invisibles, sous les fourrés, dans les clairières... et son souffle agite les branches, à peine... C'est délicieux!... (Montrant le banc — avec attendrissement.) Et voici un banc, un vieux banc, pas trop moussu, pas trop verdi... un très vieux banc de pierre, large et lisse comme une table d'autel... un autel où se célébreraient les messes de l'amour...

(Il déclame.)

... J'aime les bancs de pierre, le soir, au fond des bois.

(Un temps.)

... Mesdames, Messieurs, quand le rideau se lève sur un décor de théâtre où se dresse un banc, à droite, près d'un arbre, d'une fontaine, ou de n'importe quoi, c'est qu'il doit se passer inévitablement une scène d'amour... Ai-je besoin de vous révéler que tout à l'heure, parmi cette nuit frissonnante, — ô mélancolie des cœurs amoureux! — l'amant, selon l'usage, viendra s'asseoir, sur ce banc, près de l'amante, et que là, tous les deux, tour à tour, ils murmureront, gémiront, pleureront, sangloteront, chanteront, exulteront des choses éternelles... (Regardant à travers le parc.) Qu'est-ce que je disais?... J'entends un bruit de feuilles frôlées, je vois deux ombres s'avancer

lentement à travers les branches... Les voici... Comme ils sont tristes !...

(Entrent lentement l'amant et l'amante. Ils sont tristes tous les deux... L'amante est emmitoufflée de dentelles, l'amant est en smoking... Dès qu'ils ont apparu, le Récitant salue le public et sort, à reculons, discrètement.

SCÈNE II

L'AMANT, L'AMANTE

L'AMANT

Ah ! voici le banc... le cher banc... (Il s'avance vers le banc, tenant l'amante par la taille — tendrement. ... le vieux et cher banc de pierre... si souvent témoin de nos ivresses... de nos extases...

L'AMANTE, à part.

Encore ce banc...

L'AMANT

Vous semblez fatiguée... Voulez-vous que nous nous reposions un peu?...

L'AMANTE, distraite.

Comme vous voudrez...

L'AMANT

Venez, alors... Donnez-moi votre main...

L'AMANTE, à part.

Toujours ce banc !...

L'AMANT

Que vous êtes belle !... Vous êtes encore plus belle, ce soir... Et que le soir est beau, aussi... (Ils s'assoient sur le banc, l'amante, droite, sans abandon, l'amant penché vers elle et lui tenant les mains, et la regardant dans les yeux. — Assez long silence.) Délicieuse soirée !...

L'AMANTE, toujours distraite et vague.

Délicieuse...

L'AMANT

N'est-ce pas ?...

L'AMANTE, même jeu.

Oui...

L'AMANT, lyrique.

Ah ! quel puissant mystère est-ce donc que l'amour ?... Chaque soir, nous venons ici... Ce sont les mêmes choses autour de nous... les

mêmes clartés... le même rêve nocturne... et, pourtant, chaque soir, il me semble que j'éprouve des joies nouvelles... et plus fortes... et... plus... plus mystérieuses... et davantage inconnues... et si douces... si douces!... (Un oiseau réveillé dans l'arbre, au-dessus d'eux, pousse de petits cris d'effroi et s'envole.... L'amant s'est tu... Il abandonne les mains de l'amante, regarde la direction par où l'oiseau s'est envolé... Puis ressaisissant les mains avec plus de force. ... Et si douces... (Silence.) tellement douces !... (Nouveau silence.)... N'est-ce pas?...

L'AMANTE

Quoi?

L'AMANT

Qu'elles sont tellement douces?...

L'AMANTE

Qui?

L'AMANT, un peu déconcerté.

Mais... je ne sais pas... Ces clartés... ce rêve nocturne... ce petit oiseau envolé... (Tout à coup — enthousiaste.)... Et nos joies... nos folles joies !...

L'AMANTE

Ah! oui... pardon... tellement douces!...

(Elle soupire.)

L'AMANT, après un petit silence. Très peiné.

Comme vous dites cela !...

L'AMANTE

Comment voulez-vous donc que je le dise ?...

L'AMANT

Je ne reconnais plus votre voix... je ne vous reconnais plus... Vous êtes toute changée... (Un temps.) Ma bien-aimée. (Silence.)... Chère âme... (Nouveau silence. Insistant.) ... Cher trésor de mon âme... (Silence. Il se rapproche encore, cherche à l'étreindre plus étroitement. — Elle se recule un peu.) ... Pourquoi ne dites-vous rien ?... A quoi pensez-vous ?

L'AMANTE

A rien...

L'AMANT

Vous ne pensez à rien ?... Êtes-vous donc fâchée ?

L'AMANTE

Fâchée ?...

L'AMANT

Oui...

L'AMANTE

Pourquoi voulez-vous donc que je sois fâchée ?

L'AMANT, attendri.

Je ne veux pas... Je vous demande... je vous supplie... Êtes-vous fâchée ?

L'AMANTE

Ai-je donc des raisons d'être fâchée ?

L'AMANT, très triste.

Mais vous ne dites rien... Je vous parle... Je vous parle de choses...

L'AMANTE, un peu amère.

Tellement douces !...

L'AMANT

Oui... enfin... je vous parle... Et vous ne dites rien !

L'AMANTE

Je ne suis pas fâchée...

L'AMANT

Etes-vous triste ?...

L'AMANTE

Mais non... Quelle idée!... Pourquoi serais-je triste?...

(Elle soupire.)

L'AMANT, plus vivement.

Vous avez quelque chose... vous me cachez quelque chose...

L'AMANTE

Non... en vérité... je n'ai rien...

L'AMANT

On ne me trompe pas... on ne trompe pas mon cœur... mon cœur me dit que vous avez quelque chose... Qu'avez-vous?...

L'AMANTE

Je n'ai rien...

L'AMANT, insistant avec passion.

Confiez-moi... confiez-vous... Qu'avez-vous?

L'AMANTE, agacée, elle se lève et passe à gauche.

Mais rien... rien... (Elle pleure.) Je n'ai rien...

L'AMANT, se précipitant et essayant de la reprendre.

Vous pleurez... Ah ! vous pleurez...

L'AMANTE

Non... je ne pleure pas... je ne pleure pas...

L'AMANT

Si... si, vous pleurez...

L'AMANTE

Laissez-moi...

L'AMANT

Je vous entends pleurer... Pourquoi pleurez-vous ?

L'AMANTE

Les nerfs, sans doute... la nuit, peut-être... (Un peu amère.) Peut-être ces clartés... ce rêve nocturne... et nos joies !... Ce n'est rien, vous voyez... je ne pleure pas... (Elle sanglote.) Mais c'est absurde... je ne veux pas... je ne veux pas pleurer...

L'AMANT, troublé cherchant ses mots.

Chère aimée... chère adorée... chère mienne... car vous êtes mienne, n'est-ce pas?... Et moi... moi... je suis vôtre... (Geste de dénégation triste de

l'amante.) Oui, enfin... nous sommes nôtres... tous les deux...

L'AMANTE, secouant la tête avec des gémisements.

Oh! si peu... si peu!...

L'AMANT

Ecoutez-moi... Je ne veux pas que vous pleuriez... Vous ne devez pas... vous ne pouvez pas pleurer... vous n'avez pas le droit de pleurer... Quand vous pleurez... cela me rend fou... je ne vis plus... je... je... parfaitement... Voyons... répondez-moi... Par grâce... par pitié... répondez-moi... (Regardant sa main.) Oh! il m'est tombé une larme sur la main... une chère larme de vos chers yeux... sur la main!...

L'AMANTE

Mais non... je vous assure... mais non...

L'AMANT

Mais si... mais si...

L'AMANTE

Une goutte de rosée... voilà tout.

L'AMANT

La rosée de vos yeux... de tes yeux... sur la main... (Il embrasse sa main.)... Chère... chère petite larme... sur la main... (Un temps). Vous ai-je donc fait de la peine?

L'AMANTE

Pourquoi m'auriez-vous fait de la peine?...

L'AMANT

Evidemment... Je ne sais pas, moi... sans le vouloir... je vous le jure...

L'AMANTE

Non... non...

L'AMANT

Alors... quelqu'un vous a-t-il fait de la peine?... (Héroïque.) Ah! si je savais que quelqu'un vous eût fait de la peine?... (Très agité.) Ça... par exemple!!..

(Il menace des fantômes au loin.)

L'AMANTE

Calmez-vous... laissez-moi... A quoi bon?... Vous ne comprendriez pas... Ce n'est pas de votre faute... Vous êtes homme... et moi je suis femme...

L'AMANT, tendrement, cynique — tout à coup.

Tiens... parbleu!... Sans cela...

L'AMANTE, le repoussant.

Comme vous êtes grossier!...

L'AMANT, joignant les mains.

Oh!...

L'AMANTE

Vous voyez bien que vous ne pouvez pas comprendre... Il faut être femme pour comprendre... pour sentir ce que je souffre...

(Elle fait quelques pas, plaintive.)

L'AMANT

Ah! vous souffrez!...

L'AMANTE

Mais non...

L'AMANT

Je le savais bien... moi... que vous souffriez...

L'AMANTE

Laissons... vous me fatiguez... Ramenez-moi au château...

L'AMANT

Je vous en prie... je vous en supplie!... Dites-moi vos souffrances... vos chères souffrances... Ne suis-je donc plus votre... votre... oui, n'est-ce pas?... (Plus bas.) votre plus cher ami? Et pas seulement l'ami de vos lèvres... de vos yeux... de vos cheveux... de toute votre chair ardente et... secrète...

L'AMANTE

Oh!... cela... Naturellement...

L'AMANT

Ne suis-je pas aussi l'ami de votre pensée... de votre cœur... de votre âme? (Ardent.) Ne suis-je plus l'âme de votre âme?.. Ah! ce serait horrible!... Je vous en prie...

L'AMANTE

Non... laissez-moi... Ramenez-moi... Cela ne changerait rien que je vous dise... J'ai eu tort de vous montrer ma peine... Il vaut mieux que je sois seule à souffrir.

L'AMANT

Seule à souffrir?... Ah! non, par exemple!...

Je ne le permettrai pas... Ça, jamais... Vos douleurs, j'en veux ma part... toute ma part...

L'AMANTE

N'insistez pas... Vous me désobligez... Je vous assure que cela vaut mieux ainsi...

L'AMANT, exalté.

J'en veux ma part... toute ma part... que dis-je?... toute ma part... Je les veux toutes pour moi... vos douleurs... vos chères douleurs... Toutes, vous entendez?... Seule à souffrir?... Mais c'est monstrueux ce que vous dites là... Ah!... non... mille fois non. (Caressant.) Je veux que vous soyez heureuse?

L'AMANTE

Ah! comment puis-je être heureuse, maintenant... puisque...

L'AMANT

Puisque?...

L'AMANTE

Puisque vous ne m'aimez plus...

L'AMANT

Dieu du ciel!... Je ne vous aime plus, moi?...

L'AMANTE

Sans doute...

L'AMANT

Moi?... Pourquoi me dites-vous cela?...

L'AMANTE

Je vous dis cela, parce que vous ne m'aimez plus.

L'AMANT

Mais... c'est fou... c'est... c'est... profondément fou... C'est... de la... folie... de la vraie... de la pure... folie... Je ne vous aime plus ?... Savez-vous bien que c'est un blasphème... que c'est... de la... folie?... (Sur un mouvement de l'amante.)... Certainement... je maintiens le mot... de la folie... C'est insensé... Mais d'où peut vous venir... cette... folle... idée que... moi... moi... je ne vous aime plus ?...

L'AMANTE

Elle me vient de tout.

L'AMANT

De tout... de tout... Ce n'est pas assez... C'est trop vague... Précisez... Je vous demande de préciser...

L'AMANTE

Vous n'êtes plus le même avec moi...

L'AMANT

Je proteste...

L'AMANTE

Je sens que je vous ennuie...

L'AMANT

Je proteste... je proteste...

L'AMANTE

Vous vous êtes remis à fumer...

L'AMANT

Mais... j'ai toujours fumé, mon cher cœur... Rappelez-vous... N'ai-je pas toujours fumé?

L'AMANTE

Pas comme maintenant... Autrefois... vous n'auriez jamais osé fumer... après...

L'AMANT

Permettez... ah!... permettez...

L'AMANTE

Et puis... vous êtes moins soigné...

L'AMANT, stupéfié

Ça... par exemple...

L'AMANTE

Vous vous laissez aller... Vous vous négligez...

L'AMANT

Pardon... Pardon...

L'AMANTE

Il y a des détails qui n'échappent pas à une femme délicate... et qui aime...

L'AMANT

Oh! je ne m'attendais pas à ce reproche... Voilà un reproche vraiment... inattendu... Moins soigné?... Toutes vos récriminations... j'aurais pu... les... accepter... peut-être... Mais celle-là?... Moins soigné?... (Amer et vexé.) ... Alors, vous me trouvez sale?...

L'AMANTE

Qui vous parle de cela?

L'AMANT

Non... mais vous me trouvez dégoûtant ?...

L'AMANTE

Voilà bien... vos exagérations !...

L'AMANT

Enfin, qu'y a-t-il de changé en moi ?... Je vous avoue que c'est très humiliant... Je suis humilié... humilié au delà de tout... très... très humilié... Digne.) Pour mon honneur... pour notre amour... j'exige que vous précisiez... je l'exige... Car enfin, je suis très humilié...

L'AMANTE

Je n'ai pas à préciser...

L'AMANT

C'est plus facile... parbleu !...

L'AMANTE

Ce sont des choses... des nuances... des riens... qui se devinent plus qu'ils ne s'expliquent...

L'AMANT

Des nuances ?... Moi qui ai la prétention... la

réputation justement établie, d'être l'homme des nuances... C'est inconcevable... C'est extrêmement humiliant...

(Un silence.)

L'AMANTE

D'ailleurs... vous ne protestez pas...

L'AMANT

Comment... je ne proteste pas?... Vous êtes tout à fait extraordinaire, ce soir... Mais si... je proteste... je proteste de toutes mes forces...

L'AMANTE

Non... Et voilà où je sens que vous ne m'aimez plus... Autrefois... vous auriez bondi...

L'AMANT

Mais j'ai bondi... je bondis encore...

L'AMANTE

Pas comme autrefois.

L'AMANT

C'est trop fort...

L'AMANTE

Maintenant, tout vous est indifférent... Tenez... cet après-midi... j'ai cru que j'allais mourir.

L'AMANT, *avec un profond étonnement.*

Mourir?

L'AMANTE

Et vous n'avez rien compris...

L'AMANT

Mourir... cet après-midi?... Jamais, je ne vous ai vue si gaie... si charmante... si heureuse... si amoureuse... Souvenez-vous... dans le petit salon... voyons dans le petit salon... les rideaux fermés... le divan... mes caresses... ingrate... tes baisers... oublieuse...

L'AMANTE

Qu'est-ce que vous dites?

L'AMANT

Je dis que je vous tenais dans mes bras... Et quand ma main s'égara sous les dentelles. Ah! que vous étiez belle... consentante et pâmée !... je dis...

L'AMANTE, pudique.

Taisez-vous... Vous êtes ignoble!...

L'AMANT

Et vous pensiez mourir?... de bonheur, alors?

L'AMANTE

Oh! le fat!...

L'AMANT

Alors, de quoi pensiez-vous mourir, cet après-midi?

L'AMANTE

Vous le demandez?

L'AMANT

Mais oui... je le demande... (Avec énergie.) Je le demande...

L'AMANTE

Vous le savez bien...

L'AMANT

Je vous jure!...

L'AMANTE

Ne jurez pas... Ce n'est pas bien de jurer.

L'AMANT

Je vous jure... j'ai beau chercher... j'ai beau me souvenir... Que s'est-il passé cet après-midi?

L'AMANTE

Mettons qu'il ne s'est rien passé... A quoi bon vous parler de ça?... Vous ne voyez rien... vous ne sentez rien... J'aurais dû vous cacher les blessures de mon âme... Que vous importe mon âme?

L'AMANT

Voyons... voyons... voyons... Ne nous embrouillons pas... Il ne s'agissait pas de votre âme... cet après-midi... il s'agissait de...

L'AMANTE

Voulez-vous bien vous taire?...

L'AMANT

En vérité, ma chère amie, je ne comprends rien à tout ce que vous dites... Vous êtes étrange, ce soir...

L'AMANTE

Etrange... c'est cela... Je suis étrange... Ah! il ne vous manque plus maintenant que de m'insulter...

L'AMANT

Allons, bon... Je ne vous insulte pas... Je dis que vous êtes étrange... ce soir...

L'AMANTE

Et vous... qu'êtes-vous donc?... Que vous importe de heurter, toutes les minutes, mes sentiments les plus intimes... mes délicatesses?...

L'AMANT

J'ai heurté vos...

L'AMANTE

Vous m'aimez?... Ah! le beau trait de courage... On dirait vraiment qu'il faut de l'héroïsme pour aimer une femme jeune, riche, belle, recherchée...

L'AMANT

Il ne s'agit pas de ça...

L'AMANTE

Et vous vous croyez quitte envers elle, qui vous a tout sacrifié... quand vous lui avez dit... entre deux bouffées de cigare... que vous l'aimiez!

L'AMANT

Permettez!... ça n'a pas de rapport.

L'AMANTE

Vous m'aimez?... Mais vous êtes-vous jamais préoccupé de mon bonheur?

L'AMANT

Certainement...

L'AMANTE

M'avez-vous... ne fut-ce qu'une seconde... donné votre vie toute entière... à moi qui vous ai tout donné... plus que ma vie... ma réputation... mon repos... mon honneur?... (Sur un mouvement de l'amant.) ... Oui, mon honneur.

L'AMANT

Mais... chère amie...

L'AMANTE, lui coupant la parole.

Avez-vous seulement pris soin de m'éviter en galant homme... en homme qui sait ce que c'est que la pudeur d'une femme... et le respect d'un foyer... les froissements inséparables d'une situation telle que la mienne?... Non, jamais... J'ai

flatté votre vanité... votre orgueil... et vous m'avez affichée... Naturellement!

L'AMANT

Oh! c'est trop fort!... Voilà bien l'illogisme des femmes...

L'AMANTE

Vous ne m'avez peut-être pas affichée?... Osez dire que vous ne m'avez pas affichée?

L'AMANT

Laissez-moi parler... Vous ne me laissez pas parler...

L'AMANTE

Les restaurants... la foire de Neuilly... les loges au théâtre?... Que sais-je?... Et vos amis... que vous ameniez chez moi... que vous mettiez au courant de notre vie secrète?... (Dénégations de l'amant.) Alors, comment appelez-vous cela?...

L'AMANT

Soyez juste... Rappelez-vous... Mes amis... les restaurants... le théâtre... mais c'est vous... mon cher cœur... c'est vous qui vouliez... qui exigiez...

L'AMANTE

Moi?

L'AMANT

Oui... vous... par amour... Oh!... par amour ..

L'AMANTE

Eh bien! c'est complet... Vous n'avez aucun sens moral.

L'AMANT

Réfléchissez... faites appel à vos souvenirs... Combien de fois, au contraire, n'ai-je pas été obligé de calmer vos audaces...

L'AMANTE

Mes audaces?... Le mot est joli...

L'AMANT, rectifiant.

Vos chères audaces... Combien de fois j'ai tenté d'atténuer vos élans... de vous montrer les dangers de vos généreuses imprudences...

L'AMANTE

C'est odieux!...

L'AMANT

Je ne vous les reproche pas... comprenez-moi bien, chère, chère aimée; au contraire... j'en étais fier... j'en étais ivre... je me disais : « Quelle grande âme!... Quelle grande âme libre!... Elle

m'aime assez pour braver l'opinion... les préjugés... la sottise mondaine... » Vous étiez sublime ainsi...

L'AMANTE

Vraiment?... En vérité, c'est admirable... Votre inconscience passe l'imagination... Alors vous croyez que j'avais l'impérieux besoin de crier à tout le monde : « Voilà mon amant... Regardez bien ce monsieur qui est là... c'est mon amant... » Comme c'est naturel, n'est-ce pas?... Comme c'est féminin?... Avec colère. Et c'est ainsi que vous m'estimez?... Pour qui me prenez-vous donc?... Suis-je donc une fille?

L'AMANT

Mais qu'est-ce que vous dites?... Qu'est-ce que vous dites?... Où allez-vous chercher tout ce que vous dites?

L'AMANTE

Parbleu!... c'est clair... j'étais une fille pour vous... une de ces misérables créatures, dont vous ne preniez pas toujours la peine de m'éviter le contact blessant... Je comprends maintenant... ah!... je comprends... Que c'est mal... que c'est lâche!... Elle se cache la figure dans les mains et sanglote.) Quelle honte!...

L'AMANT, *éperdu.*

Ah! vous pleurez encore... Mon Dieu! Mon Dieu!... Je ne sais plus que vous dire... que vous répondre...

L'AMANTE

Ne répondez rien, allez... ce sera plus digne...

L'AMANT

Je suis bouleversé... abasourdi... Vous dénaturez à plaisir toutes mes paroles... tous mes actes.

L'AMANTE

Ai-je mérité d'être traitée ainsi par vous?... Par vous!... C'est trop cruel...

L'AMANT

Ecoute-moi... (*Il la prend dans ses bras et doucement la mène près du banc où il l'a fait asseoir.*) Ecoute-moi... ah! je t'en prie... écoute-moi...

(*Il risque des caresses.*)

L'AMANTE

Non... non... je ne veux pas... plus jamais... Vous ne le méritez plus... c'est odieux...

L'AMANT

Ne pleure pas... Cela me torture de t'entendre pleurer...

L'AMANTE

Ah! qu'est-ce que cela vous fait?... Qu'est-ce que cela peut bien vous faire?...

L'AMANT

Eh bien... oui... j'ai eu des torts envers toi... ma sublime amie... Je ne les connais pas... mais j'en ai eu sûrement... de graves torts... d'immenses torts... Oui, je l'avoue... Mais c'est fini... Je m'en repens, va!... Je t'en demande pardon...

L'AMANTE, d'une voix voilée par les larmes.

Il vaut mieux que je meure.

L'AMANT

Ne parle pas ainsi... Je te le défends... Mourir?... Tu n'en as pas le droit...

L'AMANTE

Si, si. Il vaut mieux que je meure. Oh! maintenant... mon bonheur est brisé... à jamais... vois-tu?... Je ne suis rien pour toi... Un amour

propre... une vanité... un plaisir, peut-être!... Mais je ne suis rien pour toi... Mon âme n'est rien pour toi...

L'AMANT

Ton âme?...

L'AMANTE

Oui, mon âme... méchant... ma pauvre âme... Qu'est-elle pour toi ?...

L'AMANT

Ah! ton âme... Ne blasphème pas... Ton âme est tout pour moi...

L'AMANTE, d'une voix faible et douce.

Rien... rien... plus rien...

L'AMANT, d'une voix profonde.

Tout... elle est tout... Elle est ma vie... toute ma vie... toute ma joie... elle est tout...

L'AMANTE

Tu ne penses pas assez, mon chéri, que je suis une femme...

L'AMANT

Tais-toi... je ne pense qu'à cela.

L'AMANTE

Une femme... comprends... C'est un enfant quelquefois.. un tout petit enfant...

L'AMANT la berçant.

Un tout petit bébé...

L'AMANTE

Un tout petit bébé capricieux... sensible... et malade....

L'AMANT

O bébé... bébé... cher bébé!...

L'AMANTE

Elle a besoin qu'on la berce, qu'on la console... qu'on chante à son âme... des choses douces... et qui caressent...

L'AMANT

Je te bercerai... je te consolerai... je chanterai des choses à ton âme... Oh oui! va... des choses...

L'AMANTE

Souvent?...

L'AMANT

Toujours... toujours!...

L'AMANTE

Et puis... je suis sûre que tu me crois inintelligente?

L'AMANT

Oh! comment peux-tu?...

L'AMANTE

Que tu me crois bête?...

L'AMANT

Toi?....

L'AMANTE

Si, si... tu me crois bête... Est-ce que tu me crois bête?...

L'AMANT

Tiens!... (Il l'embrasse longuement.) Chère... chère adorée... Bête?... Mais tu es mon soleil... mon intelligence... mon tout... tu es mon tout... mon cher tout... (gaiement.) mon cher petit tout tout...

L'AMANTE

Parce que... si tu me croyais bête?

L'AMANT

Tu es ma force... ma chère force... Je ne vis

qu'en toi… que par toi… que pour toi… Sans toi… je ne suis rien… je ne suis rien… rien… Loin de toi… je suis perdu. . je suis comme une pauvre âme en peine… comme un voyageur… la nuit… dans une forêt… comme un chien… égaré dans une foule… comme… comme…

L'AMANTE

Dis encore… encore… Cela me fait du bien…

L'AMANT

Il n'y a pas un jour… pas une minute… pas une seconde… où tu ne me sois présente… Le jour, la nuit… et le soir… dans mes rêves… dans ma pensée… dans mes travaux… Pas une minute… tu entends… où ton cœur… ton âme…

L'AMANTE

Encore… encore !…

L'AMANT

Ton cœur… ton âme… tes yeux… et tes mains… tes chères mains… tes chers yeux…

L'AMANTE

C'est bien vrai… cela ?… Jure…

L'AMANT

Oui, oui... je te le jure!... Tes lèvres... donne tes lèvres...

L'AMANTE, à demi-pâmée.

Oh! chéri... chéri... Plus jamais... dis... plus jamais de peine à ton petit bébé?...

L'AMANT, bredouillant.

Tais-toi... Je te le jure... Plus jamais... Ton âme... ta bouche... ton...

(Silence, baisers.)

RIDEAU

SCRUPULES

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée au Grand-Guignol

PERSONNAGES

LE VOLEUR . . . .
LE VOLÉ. . . . .
LE COMMISSAIRE DE POLICE. . . .
LE VALET DE PIED . . . .

SCRUPULES

Un très élégant salon Louis XVI. A droite, porte donnant sur la chambre à coucher; à gauche, cheminée, garnie d'une pendule Louis XVI et de deux vases de Chine richement montés. Au fond, large fenêtre s'ouvrant sur un balcon. Au milieu, table à rinceaux de bronze, chargée de statuettes précieuses et de bibelots rares. Contre les murs, de chaque côté de la fenêtre à droite, un médailler en bois de rose, à gauche un petit bureau-vitrine en acajou surmonté d'un grand vase en porcelaine de Sèvres. Gravures anciennes dans des cadres du choix le plus pur... Çà et là, grand canapé-gondole, fauteuils, chaises, recouvertes de soies charmantes.

SCÈNE PREMIÈRE

(Au lever du rideau, la pièce est plongée dans l'obscurité. On aperçoit, seulement, à la fenêtre, entre les lamelles des persiennes, la clarté nocturne du dehors... La pendule sonne cinq heures. Tout à coup, un petit bruit qui semble venir de derrière la fenêtre... et l'on voit se dessiner sur les persiennes, deux ombres d'hommes... Peu à peu, les volets cèdent, s'ouvrent; les deux ombres se font plus denses, plus solides... On entend ensuite comme un bruit de diamant coupant du verre, puis un large carré de la vitre,

tombe sur le tapis... Les deux ombres s'arrêtent un instant de travailler... Profond silence... Enfin, on voit un bras passer par le carré coupé de la vitre, tourner l'espagnolette de la fenêtre. La fenêtre s'ouvre, et un monsieur, très élégamment vêtu; chapeau de haute forme, opulente fourrure, laissant voir la cravate blanche et le plastron de la chemise, entre dans le salon, prudemment, l'oreille aux aguets, suivi d'un valet de pied, très correct, qui porte une large valise en cuir fauve.

LE VOLEUR, LE VALET DE CHAMBRE

LE VOLEUR

Cela n'a pas été sans peine... (*Se baissant pour ramasser le morceau de verre.*) Heureusement que le tapis est épais et qu'il étouffe le bruit... On n'a rien entendu...

(*Il marche avec précaution dans la pièce.*)

LE VALET

Ce n'est pas sûr... Je tremble comme une pauvre petite feuille...

LE VOLEUR

Dieu... qu'il fait noir!...

LE VALET

Faut-il allumer la lanterne sourde?...

LE VOLEUR

Inutile... Il y a l'électricité ici... (S'orientant.) Voyons, la cheminée doit être à gauche... si je me souviens bien...

LE VALET

Elle est à gauche sur le plan... par conséquent, elle est à droite ici...

(Il avance en tâtonnant.)

LE VOLEUR

Voyons... voyons... (Il avance, sur la pointe des pieds, en étendant le bras. Au valet.) Prends garde... ne heurte rien... C'est plein de bibelots...

LE VALET

J'aimerais mieux être perdu dans une forêt, la nuit... dans une grande forêt... (Arrivé près de la cheminée.) Ah... voilà!...

LE VOLEUR

Quoi?

LE VALET

La cheminée...

LE VOLEUR

Tu dois trouver un bouton électrique... Fais la lumière... *Fiat lux*...

LE VALET

Comment Monsieur peut-il plaisanter dans de pareils moments?... Monsieur ne craint pas?...

LE VOLEUR

Mais non... mais non... dépêche-toi... (Le valet tourne l'interrupteur, la pièce s'éclaire. Ils regardent autour d'eux, le valet tremblant, le voleur avec une expression satisfaite...) Très chic!... c'est bien cela...

LE VALET, tout à coup effaré, désignant la porte.

Monsieur!... Monsieur!...

LE VOLEUR

Quoi?

LE VALET

Là... Vous n'avez pas entendu?...

(Ils écoutent. Silence.)

LE VOLEUR

Tu es stupide...

LE VALET

Ah! Monsieur... tout cela finira très mal.

LE VOLEUR

Allons... pose la valise sur le canapé... (Il va écouter à la porte.) Il dort profondément... et même il ronfle...

LE VALET

Il ronfle... Monsieur voit que j'avais bien entendu quelque chose...

LE VOLEUR

Maintenant... travaillons... (Regardant la pendule.) Cinq heures et demie... Déjà!... Nous n'avons que le temps...

LE VALET

Car il y a à faire ici... Mazette !...

LE VOLEUR

Et je me suis attardé, bêtement, au cercle, cette nuit.

LE VALET, sur un ton d'affectueux reproche.

Et pour prendre une culotte énorme... Ah! Monsieur n'est vraiment pas raisonnable...

LE VOLEUR

Ne crains rien... Nous allons la réparer ici...

LE VALET

Si Monsieur avait voulu être raisonnable... il y a longtemps, déjà, que Monsieur se serait retiré des affaires, avec un beau sac.

LE VOLEUR

L'inaction me pèse... j'aime la lutte... Je suis encore trop jeune... que diable !

LE VALET, résigné.

Enfin !... (Il ouvre la valise.) Travaillons... luttons...

LE VOLEUR

Fais bien attention... De la précision... de la délicatesse... du sang-froid surtout...

LE VALET

Enfin !... (Tirant de la valise un revolver qu'il pose sur la table.) D'abord ceci...

LE VOLEUR

Oh ! je déteste me servir de ces instruments.

LE VALET, déposant sur la table des pinces-monseigneur.

Et cela...

LE VOLEUR

A la bonne heure... Allons, dépêchons-nous... (Du regard, il fait le tour de la pièce.) Toi... ouvre ce médailler, et emballe, dans la valise, la collection de médailles... Elle est fort curieuse, et vaut très cher, paraît-il... (Il enlève son pardessus.) Moi, je vais visiter ces tiroirs... (Il s'assied devant la table et ouvre les tiroirs doucement, au moyen d'une pince-monseigneur... tout en travaillant.) Si j'en crois mon indicateur... il y a... là-dedans... de quoi devenir honnête homme... le reste de sa vie...

LE VALET, tout en déménageant la collection de médailles.

Et se retirer à la campagne... dans une petite maison... avec un petit jardin... Quel rêve, Monsieur, quel rêve!... Ah!... la campagne... le seuil des portes, le soir... les margelles des puits... les bonnes odeurs de foin... Être marguiller... conseiller municipal... (Avec admiration.) répartitaire...

LE VOLEUR, il sort des tiroirs des paquets de titres qu'il entasse, près de lui, sur la table.

De la rente russe... très bien... De la rente hongroise... De la rente espagnole... Des che-

mins de fer italiens... Des tramways de Berlin... Ça ne m'étonne plus qu'il soit si nationaliste... Ah ! des liasses de billets de banque... français, ceux-là... Vive la France !... (Il les entasse sur la table.) Nous compterons plus tard...

LE VALET, dans un des tiroirs, il a trouvé des lettres.

Monsieur... des lettres !... (Il les flaire.) Des lettres de femme... Chouette !

LE VOLEUR

Tâche donc de te débarrasser de ces expressions vulgaires... et laisse ces lettres...

LE VALET

Mais, Monsieur... ça pourrait être une mine...

LE VOLEUR

Laisse ces lettres... Tu sais qu'il n'y a rien que je déteste autant que le chantage... C'est malpropre et lâche... Soyons corrects et restons gentlemen... Tiens, prends ceci... (Le valet prend titres et billets.) Dans la valise... La monnaie pour toi...

(Il donne au valet quelques pièces d'or et d'argent, trouvées dans un tiroir.)

LE VALET

Merci, Monsieur... Ah! c'est sûr que Monsieur est un vrai gentleman...

LE VOLEUR, prenant sur la table une statuette.

Elle est très jolie... (Il la considère en connaisseur.) elle est admirable... Je la crois de Pajou... Dans la valise... et délicatement, hein?... Ces tabatières... voyons?... (Il les examine, une à une.) Ravissantes... Quelle délicieuse époque!... Dans la valise!... Non... pas celle-ci... elle est moderne... (Il se lève.) Eh bien, mais... tout cela n'est pas mal... On ne m'avait pas trompé... (Il marche dans la pièce, inspectant les bibelots devant la cheminée.) Eh mais... voilà une pendule... une merveilleuse pendule... Sacristi!... De tout premier ordre... Elle vaut celle de Monsieur de Camondo... Oh! ces petites figures... quels chefs-d'œuvre!.. Et ce perlé!... Moi aussi, je pourrais fort bien la léguer au Louvre.. Dans la valise!... C'est pour la France... (Le valet transporte la pendule... Continuant de marcher dans la pièce.) Il a du goût... il n'y a pas à dire... il a du goût... Comme c'est charmant et rare... un homme qui a du goût!...

LE VALET

Dépêchons-nous, Monsieur... voilà qu'il est bientôt six heures...

LE VOLEUR

Oui... oui... (Il veut tirer un tiroir du petit bureau vitrine... Ce tiroir résiste... il tire plus fort... le vase, qui est dessus, chancelle et tombe, et se brise sur le tapis, avec un grand bruit.) Patatras!...

LE VALET, effaré.

Nom de Dieu!...

LE VOLEUR

Imbécile que je suis!...

(Il écoute...)

LE VALET, de plus en plus effaré et tremblant.

Monsieur?...

LE VOLEUR

Quoi?...

LE VALET

On a marché dans la chambre... J'entends des pas dans la chambre...

LE VOLEUR

Tais-toi... (Un petit silence.) Mais non...

LE VALET

Mais si. Monsieur... Mais si...

LE VOLEUR

Il n'entend rien...

LE VALET

Monsieur... Je vous dis qu'on marche dans la chambre... Fuyons !...

(Il veut fuir.)

LE VOLEUR

Ah ! sacristi !... C'est vrai...

(Il veut fuir aussi... Mais la porte s'ouvre, et un homme, en chemise de nuit, les jambes nues, apparaît dans le rectangle de la porte, et s'arrête.)

LE VALET

Trop tard... Nous sommes pris... Mon Dieu !...

LE VOLEUR, se remettant.

Allons !... de l'estomac... et du chic !..

SCÈNE II

LES MÊMES... LE VOLÉ...

LE VOLEUR, s'avançant, avec une élégante aisance et saluant.

Monsieur!...

LE VOLÉ

Je vous dérange peut-être?...

LE VOLEUR, très poli.

Nullement...

LE VOLÉ

Ah! tant mieux...

LE VOLEUR

Entrez-donc, Monsieur, je vous prie..

LE VOLÉ

Vous êtes bien aimable...

(Il fait quelques pas.)

LE VOLEUR

Excusez-moi de vous avoir si maladroitement réveillé... Mais ce n'est pas tout à fait de ma

faute... Vous avez, Monsieur, des bibelots bien sensitifs, vraiment, et que l'approche de la plus légère pince-monseigneur fait tomber aussitôt, en pamoison... (Il rit discrètement... Sur un ton précieux.) Je crois qu'ils sont atteints, eux aussi, de la maladie du siècle... et qu'ils sont neurasthéniques... comme tout le monde...

LE VOLÉ

Mon Dieu!... il ne faut pas leur en vouloir... C'est bien naturel, avouez-le.... ils sont si vieux!...

LE VOLEUR

Certainement...

LE VOLÉ, après un petit silence.

A qui ai-je l'honneur de parler?...

LE VOLEUR

Mon Dieu! Monsieur, mon nom vous serait, peut-être, en ce moment... une trop vive surprise...

LE VOLÉ

Ah !... Je n'insiste pas...

LE VOLEUR

D'ailleurs, ne pensez-vous point qu'il vaut

mieux réserver pour une occasion moins étrange... et qui ne peut manquer de se produire... une présentation que je souhaite... régulière et prochaine...

LE VOLÉ

Comme vous voudrez...

LE VOLEUR, continuant avec un sourire.

Et que... je puis vous l'avouer... je ne cherchais nullement aujourd'hui...

LE VOLÉ

Fort bien...

LE VOLEUR

Je désirerais... si vous y consentiez... garder le plus strict incognito... jusqu'à nouvel ordre...

LE VOLÉ

C'est tout naturel...

LE VOLEUR

Entre galants hommes... les choses s'arrangent toujours le mieux du monde...

LE VOLÉ

Croyez bien que... de mon côté...

LE VOLEUR

Je n'en doute pas...

LE VOLÉ

Oui... mais ceci ne m'explique point...

LE VOLEUR

Ma présence, chez vous, à une heure aussi insolite et... (montrant les tiroirs ouverts) dans ce désordre matinal?...

LE VOLÉ

Précisément... Et je vous saurais gré... si vous n'y voyez pas... toutefois... d'indiscrétion...

LE VOLEUR

Aucune indiscrétion... Bien au contraire, je vous assure.. Votre curiosité est fort légitime, et je ne songe pas, le moins du monde, à m'y soustraire... Vous m'êtes très sympathique, Monsieur...

LE VOLÉ

Mille grâces!

LE VOLEUR

Extrêmement sympathique... Vous avez un goût exquis... exquis...

LE VOLÉ

Vous me flattez...

LE VOLEUR

Du tout... Je dis la vérité... Et par ces temps de modern-style... le goût est une chose si rare!... Oh!... je m'y connais...

LE VOLÉ

Je vois, en effet, que nous aimons les mêmes choses... C'est charmant...

LE VOLEUR

N'est-ce pas?... C'est un lien... moral... une solidarité, si j'ose dire... Mais... pardon... Puisque vous désirez... et j'en suis moi-même ravi... que nous fassions un petit bout de causerie... ne pensez-vous pas... qu'il serait prudent à vous... de passer un vêtement de chambre?... Votre deshabillé me navre... Il fait froid, ici... et l'on a, si vite, attrapé cette maudite grippe...

LE VOLÉ

Vous avez raison... Veuillez donc m'excuser... Une minute... (Fausse sortie, revenant.) D'ailleurs, il

me déplairait fort être avec vous en reste de franchise et de politesse.

EL VOLEUR, s'inclinant.

Monsieur...

LE VOLÉ

Et je me vois forcé de faire prévenir le commissaire de police de votre présence dans son quartier... Oh!... pour le principe.

LE VOLEUR

Faites, Monsieur... faites...

LE VOLÉ

Pour le principe seulement... Je suis à vous...

(Il sort.)

SCÈNE III

LE VOLEUR, LE VALET DE PIED

LE VOLEUR

Pas de chance... Sapristi... que c'est embêtant!...

LE VALET

Ah!... je l'avais bien dit à Monsieur... Cette

fois, c'est fini... (Suppliant.) Allons-nous-en, Monsieur... Par pitié... allons-nous-en!...

LE VOLEUR

Tu es fou...

LE VALET

Il nous laissera peut-être partir... C'est un original... Il ne me semble pas méchant homme... Mais pour Dieu, Monsieur, allons-nous-en d'ici!

LE VOLEUR

Trêve de jérémiades... Remets en place tous les objets que nous avons pris... C'est à recommencer... voilà tout...

LE VALET

Monsieur est le diable... L'argent aussi?

LE VOLEUR

L'argent aussi... Il y a des moments où il faut savoir faire des sacrifices.

LE VALET

Et la monnaie?... Ma monnaie?

LE VOLEUR

La monnaie aussi...

LE VALET, navré.

Ah! Monsieur!... Monsieur!... (Tout en retirant les objets de la valise.)... Adieu, campagne!... Adieu, veaux, vaches... (Avec un peu de colère.) cochons!...

LE VOLEUR

Te tairas-tu?...

LE VALET

Avec son instruction et son intelligence, Monsieur aurait si bien pu, dans une bonne place ou dans une belle affaire, voler les autres, sans danger... comme beaucoup d'honorables personnes que nous connaissons, Monsieur et moi... et qui sont si tranquilles... et qu'on décore... Ah! Monsieur n'est pas raisonnable...

(Rentre le volé. Il est dans un complet d'intérieur élégant.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE VOLÉ

LE VOLÉ, voyant que le voleur et le valet rangent les objets dérobés.

Laissez... laissez... je vous prie... Ne vous

donnez pas cette peine... Mon valet de chambre rangera cela tout à l'heure...

LE VOLEUR

Mais...

LE VOLÉ

Il a l'habitude...

LE VOLEUR

Nous aussi...

LE VOLÉ

Cela ne fait rien... (Il avance un siège, en prend un. Le valet de pied se retire au fond du théâtre, la tête dans les mains.)... Maintenant, Monsieur... je vous écoute...

LE VOLEUR

Avant de commencer mon récit, je pourrais, Monsieur, comme tout bon héros de roman ou de théâtre... je pourrais me recueillir, selon les rites du métier, et revivre ma vie... « Alors, il revécut sa vie... » Eh bien, non, Monsieur, j'éviterai cette banalité.

LE VOLÉ

Je vous remercie...

LE VOLEUR

J'irai droit au but... (Un petit silence.) Monsieur... je suis un voleur... (Assentiment du volé.) un voleur professionnel... (Nouvel assentiment.) disons le mot... bien qu'il sonne très mal aux oreilles délicates... un cambrioleur... Je vois, d'ailleurs, que vous l'aviez deviné...

LE VOLÉ

Parfaitement...

LE VOLEUR

Cela fait honneur à votre perspicacité...

LE VOLÉ

L'habitude de la psychologie...

LE VOLEUR

Donc, je suis un voleur... Je ne me suis décidé à embrasser cette position sociale qu'après y avoir mûrement réfléchi et avoir constaté que, dans les temps troublés où nous vivons, elle était encore la plus franche, la plus loyale, la plus honnête de toutes...

LE VOLÉ

Le paradoxe est joli... Mais ce n'est qu'un paradoxe.

LE VOLEUR

Vous allez voir...

LE VOLÉ

D'ailleurs, j'aime assez le paradoxe...

LE VOLEUR

Le vol, Monsieur, — et je dis le vol, comme je dirais le commerce, le barreau, l'industrie, la littérature, la peinture, la finance, la médecine, — le vol fut une carrière décriée, parce que tous ceux qui s'y destinèrent jusqu'ici, n'étaient que d'odieuses brutes, de répugnants vagabonds..., des gens sans discernement, sans éducation et sans élégance..., des gens qu'on ne peut vraiment pas recevoir chez soi...

LE VOLÉ

Je vous concède cela...

LE VOLEUR

Or, je prétends lui redonner un lustre auquel il a droit et faire du vol une carrière libérale, honorable et enviée...

LE VOLÉ

Vous y aurez du mal...

LE VOLEUR

Peut-être... comme tous les initiateurs... Mais j'y arriverai...

LE VOLÉ

Cette confiance vous honore... Après tout, il faut s'attendre à bien des choses, aujourd'hui... Voyons!...

LE VOLEUR

Ne nous payons pas de mots, Monsieur... Pas de romantisme, si vous le voulez bien... Envisageons la vie telle qu'elle est dans sa réalité générale et... quotidienne... Le vol est l'unique préoccupation de l'homme...

LE VOLÉ

Permettez... Et l'amour?...

LE VOLEUR

Sans doute... Mais pour conquérir l'amour, et pour l'orner de toutes les beautés qui lui sont

indispensables, il faut le payer... de quelque manière que ce soit... Or, qui dit payer... dit voler...
(Le monsieur fait un geste de dénégation.)

LE VOLÉ

Amusant, mais spécieux...

LE VOLEUR

Ne vous récriez pas... et faites-moi la grâce de me suivre... On ne choisit une profession — n'importe laquelle, remarquez bien — que parce qu'elle nous permet, nous autorise, nous oblige même de voler — plus ou moins — mais enfin de voler quelque chose à quelqu'un... Vous avez l'esprit trop avisé... vous savez trop bien ce que cache le fallacieux décor de nos vertus et de notre honneur, pour que je sois forcé d'appuyer mon dire d'exemples probatoires et de concluantes énumérations...

LE VOLÉ

Je vous trouve un peu exclusif...

LE VOLEUR

Mais vous-même, Monsieur?...

LE VOLÉ

Moi?...

LE VOLEUR

Parfaitement... Vous dont la réputation d'intégrité est universelle... vous qui êtes une de nos personnalités les plus parisiennes et les plus respectées, n'avez-vous pas été boursier jadis..., puis collectionneur?... N'êtes-vous pas maintenant philanthrope?... Et voulez-vous me dire ce qu'une fortune comme la vôtre, acquise en ces trois métiers, représente d'actes inqualifiables... de compromissions immorales... de... canailleries sournoises... ou violentes?...

LE VOLÉ, un temps, avec un grand geste triste.

Mon Dieu... à un certain point de vue... il y a peut-être du vrai... Évidemment... En nous plaçant sur le terrain d'une philosophie étroite... ou d'un idéal sublime, ce qui est la même chose... cela peut se soutenir...

LE VOLEUR

Notez que je ne vous connais pas... Je ne sais rien de votre vie... Mais je généralise et je dis qu'un homme, par le fait seul qu'il gagne de l'argent... le vole...

LE VOLÉ

Ce n'est peut-être qu'une question de dictionnaire... en effet...

LE VOLEUR

Vous voyez bien... Mais ne parlons que de ce qui me concerne... Je serai très bref, d'ailleurs...

LE VOLÉ

Oh! ne vous gênez pas...

LE VOLEUR

J'ai débuté dans le haut commerce... Les sales besognes que, nécessairement, je dus accomplir, les ruses maléficieuses, les ignobles tromperies.... les faux poids..., les coups de bourse..., les accaparements répugnèrent vite à mon instinctive délicatesse..., à ma nature franche... empreinte de tant de cordialités et de tant de scrupules. Je quittai le commerce pour la finance...

LE VOLÉ

C'était, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, tomber de Charybde en Scylla... ou, si vous aimez mieux... échanger votre commerce borgne... contre une finance aveugle...

LE VOLEUR

Sans doute... Aussi la finance me dégoûta tout

de suite... Je ne pus me plier à lancer des affaires inexistantes, à émettre de faux papiers... de faux métaux..., à organiser de fausses mines, de faux isthmes, et de faux charbonnages... Penser perpétuellement à canaliser l'argent des autres vers mes coffres, à m'enrichir de la ruine lente ou soudaine de mes clients, grâce à la vertu d'éblouissants prospectus, et à la légalité de combinaisons extorsives... me fut une opération inacceptable, à laquelle se refusa mon caractère, ennemi du mensonge... Je songeai alors au journalisme...

LE VOLÉ

De mieux en mieux...

LE VOLEUR

Il ne me fallut pas un mois pour me convaincre que, à moins de se livrer à des chantages pénibles et compliqués..., le journalisme ne nourrit pas son homme... Et puis, vraiment, il est fort pénible, pour des personnes comme moi, qui possèdent une certaine culture, d'être les esclaves de sots ignorants ou grossiers, dont la plupart ne savent ni lire, ni écrire, sinon leurs signatures, au bas de quittances ignominieuses... Oh! ma foi non... Alors... je crus que la politique...

LE VOLÉ, il rit à se tordre.

Ha!... Ha!... Ha!...

LE VOLEUR

C'est cela... n'en disons pas autre chose... (Le rire calme)... Ensuite, je voulus devenir un homme du monde... un véritable homme du monde... ce que nous appelons un homme du monde professionnel...

LE VOLÉ

Situation bien encombrée aujourd'hui... et bien précaire.

LE VOLEUR

Oui... mais... tant vaut l'homme... tant vaut la place. Je suis joli garçon... j'ai de la séduction naturelle et acquise... la pratique du sport.. une santé de fer... de l'esprit...

LE VOLÉ

Oh! l'esprit... c'est plutôt gênant...

LE VOLEUR, rectifiant.

Assez d'esprit, je crois... pour simuler mer-

veilleusement tous les divers genres de stupidité et de médiocrité nécessaires à une telle fonction. De l'esprit à rebours, si j'ose dire...

LE VOLÉ

Il en faut beaucoup...

LE VOLEUR

J'en ai beaucoup... J'ai aussi le goût des choses traditionnelles... des relations étendues, la connaissance approfondie des codes de l'honneur... Un peu maquignon, un peu tapissier, duelliste heureux, arbitre plein de subtilité, joueur impassible et chanceux, rien ne m'était plus facile que de me faire recevoir d'un cercle coté, d'être invité un peu partout... de faire la navette entre le bureau de l'homme d'affaires et le cabinet de toilette d'une femme à la mode, être le rabatteur de l'un et le pourvoyeur de l'autre... Seulement, voilà... j'avais trop de scrupules...

LE VOLÉ

Évidemment...

LE VOLEUR

Tricher au jeu: aux courses, tirer un cheval; meubler de jeunes cocottes, en démeubler de

vieilles; vendre mon nom, mes influences au profit d'un nouveau Kina, d'un banquier douteux, d'un chemisier réclamiste, d'un fabricant d'automobiles, d'un étranger millionnaire, ou d'une jolie femme?... Etre de la Patrie-Française et du Tir aux pigeons... vanter les romans de M. Bourget, les pièces de M. de Massa, les manifestes de M. le duc d'Orléans, et défoncer sur les hippodromes les chapeaux de M. Loubet?... Ma foi, non!... Je reconnus, tout de suite, que ce serait au-dessus de mes forces.

LE VOLÉ

Ah! dame! çà n'est pas une sinécure.

LE VOLEUR

A qui le dites-vous... Bref, j'épuisai ainsi tout ce que la vie publique ou privée peut offrir de professions honorées et de respectables carrières, à un jeune homme intelligent et délicat, comme je suis...

LE VOLÉ

Et psychologue...

LE VOLEUR

Si vous voulez... Je vis clairement que le vol —

de quelque nom qu'on l'affuble — était le but unique et l'unique ressort de toutes les activités humaines... mais combien dissimulé... combien déformé, par conséquent, combien plus dangereux !... Je me fis donc le raisonnement suivant : « Puisque l'homme ne peut échapper à cette loi fatale du vol, il serait beaucoup plus honnête qu'il le pratiquât loyalement et qu'il n'entourât pas son naturel désir de s'approprier le bien d'autrui, d'excuses décoratives, de qualités somptueuses, dont la parure euphémique ne trompe plus personne aujourd'hui... » Et tous les jours, je volai... Je volai honnêtement... Je pénétrai, la nuit, avec effraction, dans les intérieurs riches... je prélevai, une fois pour toutes, sur les caisses des autres, ce que je juge nécessaire à mes besoins matériels, intellectuels et sentimentaux... au développement de ma personnalité humaine... pour parler comme les philosophes... Cela me demande quelques heures, entre une causerie au club, et un flirt au bal... Hormis ce temps, je vis comme tout le monde... mieux que tout le monde... et, quand j'ai fait un bon coup, je suis accessible à toutes les générosités...

LE VOLÉ

Vous êtes heureux?

LE VOLEUR

Autant qu'on peut l'être dans une société mal faite, où tout vous blesse, et qui ne vit que de mensonges. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ma conscience délivrée ne me reproche plus rien... car de tous les êtres que j'ai connus, je suis le seul qui ait courageusement conformé ses actes à ses idées et adapté hermétiquement sa nature, à la vraie signification de la vie... Avec une mélancolie souriante. si tant est que la vie ait une signification...

LE VOLÉ, mélancolique.

Ah!... voilà!...

LE VOLEUR

En somme la vie n'a que la signification que chacun veut bien lui donner.

LE VOLÉ

Peut-être... Ce qui reviendrait à dire, qu'à force d'en avoir beaucoup, elle n'en a plus du tout...

LE VOLEUR

Tout cela est bien compliqué..

LE VOLÉ

Enfin... vous êtes presque un apôtre?...

LE VOLEUR

Mon Dieu, oui... Un apôtre... un peu désabusé...

LE VOLÉ

Rôle dangereux, parfois... Les apôtres finissent souvent très mal...

LE VOLEUR

Il en est qui deviennent ministres, c'est vrai... Que voulez-vous?... Mais il y a des compensations... de jolies surprises...

LE VOLÉ, sur un ton légèrement égrillard.

Des aventures romanesques... galantes?... Des femmes... des petites femmes?

LE VOLEUR

Quelquefois... (Avec fatuité.) souvent...

LE VOLÉ

Ne pourriez-vous me raconter?... J'adore les histoires de femmes...

LE VOLEUR

Et le secret professionnel, Monsieur?...

LE VOLÉ

Oh! sans mettre les noms...

LE VOLEUR

Eh bien... celle-ci, entre autres... Non la plus curieuse en fait... mais la plus récente en date... L'avant-dernière nuit, je m'étais introduit dans l'appartement d'une très jolie petite cocotte... Je savais... autant qu'on peut savoir ces choses... qu'elle devait coucher seule... exceptionnellement cette nuit-là... Et j'avais déjà rempli ma valise de nombreux bijoux et d'objets de prix... quand... tout à coup, — que s'était-il passé?... avais-je fait trop de bruit? — la porte de la pièce où je travaillais s'ouvrit... et... bouleversée... terrifiée... les cheveux épars, à demi-nue sous ses dentelles... la jolie petite cocotte apparut...

LE VOLÉ

Comme moi, tout à l'heure?

LE VOLEUR, un peu ironique.

Ai-je besoin de vous dire, cher Monsieur, sans

vouloir vous désobliger par une comparaison qui, en somme, n'a rien d'offensant pour vous... que ce fut un moment, mille fois plus beau, mille fois plus émouvant, que celui... où vous m'apparûtes... nu aussi?...

LE VOLÉ

N'insistez pas, Monsieur... Je n'ai pas les mêmes prétentions et les mêmes ressources que cette dame... Continuez, je vous prie... Brune?...

LE VOLEUR

Rousse...

LE VOLÉ

La couleur que j'aime...

LE VOLEUR

Elle était adorablement désirable ainsi... Sa beauté... le désordre de sa toilette... son épouvante... et le reste... tout cela m'excita au plus haut point... Instantanément l'amoureux se substitua en moi au voleur : « Grâce, grâce!... par pitié!... Ne me tuez pas... tout ce que vous voudrez... mais ne me tuez pas! » Je tombai aux pieds de cette femme charmante et dévêtue... Je la suppliai de ne rien craindre de moi : « O ta

bouche!... tes seins!... tes yeux!... tes cheveux!... » Et je l'entraînai... toute frissonnante, dans sa chambre...

LE VOLÉ

Ah! Ah!... j'adore les histoires de femmes... Alors?

LE VOLEUR

Le lendemain matin, elle ne voulait plus me laisser partir... Et elle me disait, avec une reconnaissance infinie : « Au moins, toi, mon chéri... tu ne les coupes pas en morceaux... au contraire... » Mais, j'en ai eu d'autres encore plus curieuses.

LE VOLÉ

Mes compliments... (Rêveur.) Ah! vous avez de la chance...

LE VOLEUR

J'ai de la logique...

LE VOLÉ

Votre métier a du bon... évidemment il a des risques...

LE VOLEUR

Oh! quand on l'exerce avec intelligence... avec discrétion...

LE VOLÉ

N'importe... Il a des risques... Mais il a aussi du bon...

LE VOLEUR

Essayez-en...

LE VOLÉ, avec regret.

Oh! recommencer une carrière?... Je suis trop vieux... Les plis sont pris... C'est impossible... (Il se lève.)

LE VOLEUR

C'est dommage...

LE VOLÉ

Croyez que je le regrette... (Regardant la fenêtre où le jour est plus clair entre les lames des persiennes.) Mais voici... le jour qui vient... (Bruit dans la coulisse.) et j'entends non pas l'alouette, mais, ce qui est infiniment moins poétique... j'entends le commissaire de police... C'est un homme charmant... (Entre le commissaire d'un coup de vent.) Je l'avais oublié... (Au commissaire de police.) Bonjour, Monsieur le commissaire de police...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE DE POLICE

LE COMMISSAIRE

Qu'y a-t-il, cher Monsieur?... Qu'y a-t-il?... Que vous arrive-t-il?...

LE VOLÉ, un peu gêné, regardant tour à tour le voleur et le commissaire.

Oh! pas grand'chose, Monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

Comment?

LE VOLÉ

Pour mieux dire... rien du tout...

LE COMMISSAIRE

Rien du tout?... Mais, cher Monsieur, on ne dérange pas un commissaire de police pour rien du tout... (Il regarde autour de lui.) Et ces tiroirs ouverts... ces objets épars... ces meubles forcés?... Un cambriolage?...

LE VOLÉ

Une expertise... Et ce sont choses tellement semblables qu'au premier moment j'ai pu m'y tromper, comprenez-vous?...

LE COMMISSAIRE

Je ne comprends rien du tout...

LE VOLÉ

Ni moi, non plus (Désignant le voleur.) Ni Monsieur non plus, je suppose .. (Assentiment du voleur.) Ah! Monsieur le commissaire... en général, les hommes comprennent fort peu de chose à ce qui leur arrive... Sans ça... les hommes seraient des dieux...

LE COMMISSAIRE

Vous êtes étrange, Monsieur... et je ne vous reconnais pas... Tout cela est fort étrange... Alors, pourquoi m'avez-vous dérangé?...

LE VOLÉ

Pour le principe... pour le principe, seulement...

LE COMMISSAIRE, impatienté.

Au diable!

LE VOLÉ

C'est cela... (Il le reconduit doucement.) ... Au revoir, Monsieur.

LE COMMISSAIRE

Mais, monsieur?

LE VOLÉ

Au revoir, au revoir!... (Sort le commissaire.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE COMMISSAIRE.

LE VOLEUR

Non seulement, vous avez un goût exquis... mais vous avez un tact... un tact!...

LE VOLÉ

Mon Dieu!... cela se tient...

LE VOLEUR

En vérité... je ne sais comment vous remercier...

LE VOLÉ

Du tout... du tout... Le plaisir est pour moi...

LE VOLEUR

Vous exagérez... Je ne voudrais pas abuser plus longtemps d'une hospitalité dont je sens, Monsieur, tout le prix... et dont je garderai un souvenir... exceptionnel... croyez-le bien...

LE VOLÉ

Malheureusement, les souvenirs se suivent et ne se ressemblent pas... Me ferez-vous le plaisir de partager mon petit déjeuner du matin?

LE VOLEUR

Merci, Monsieur... Je ne pourrais.

LE VOLÉ

Et pourquoi donc ?

LE VOLEUR

Voici qu'il est presque huit heures... Et je suis en habit... C'est fort ridicule... Je ne voudrais pas vous offusquer par une telle incorrection... D'ailleurs, j'ai hâte de rentrer... on doit être inquiet, chez moi...

LE VOLÉ

Mais... j'ai le téléphone... à votre disposition.

LE VOLEUR

Vous êtes vraiment trop aimable... merci !...

LE VOLÉ

Désirez-vous une voiture ?

LE VOLEUR

Mille grâces... mon automobile m'attend à quelques maisons de la vôtre...

LE VOLÉ

C'est au mieux... Une bonne marque, je pense?...

LE VOLEUR

Excellente.

LE VOLÉ

Et vous faites?

LE VOLEUR

Du cent-vingt...

LE VOLÉ

Vous me rassurez...

LE VOLEUR, allant à la porte.

Vous permettez?... Appelant. Joseph!... (Entre Joseph qui aide son maitre à remettre sa fourrure. La valise!... Au volé. au revoir, cher Monsieur... Et toutes mes excuses encore.

LE VOLÉ

Alors, au revoir... Le voleur se dirige vers la fenêtre qu'il se dispose à enjamber.)... Non... non... je ne le souffrirai pas... Par la porte... cher Monsieur... par la grande porte, si vous voulez bien?...

LE VOLEUR

C'est vrai... Excusez-moi... l'habitude!...

Saluts, politesses. Il sort.

RIDEAU

INTERVIEW

FARCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Grand-Guignol, le 1er février 1904.

PERSONNAGES

L'INTERVIEWER.	MM. GOUGET.
CHAPUZOT, marchand de vins	MATINEAU.
UNE FEMME	Mme GENTIL.

INTERVIEW

Une boutique de marchand de vins. Porte à gauche donnant sur la rue. A droite de la porte, comptoir d'étain encombré de bouteilles; derrière le comptoir, un dressoir avec des bouteilles, des verres... Sur les murs, diverses affiches de théâtre... Tables, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAPUZOT, UNE FEMME PAUVRE.

Au lever du rideau, Chapuzot, gros, rouge de figure, en manches de chemise, les bras nus, une serviette autour du cou, est debout derrière le comptoir. Il rince des verres. Une femme très pauvrement vêtue, au masque abruti par la misère et la boisson, sirote un petit verre de trois-six. Des gens passent dans la rue, derrière la porte, où l'on peut lire : *Vins et liqueurs... Extra, 20 centimes.*)

CHAPUZOT

Alors... ça ne va toujours pas, chez vous, ce matin ?

LA FEMME

Point fort… point fort.

CHAPUZOT

Mais qu'est-ce qu'il a, vot' gosse ?

LA FEMME

Une colique… que ça fait pitié… Il va… Il va… Il est tout vert…

CHAPUZOT

Et qu'est-ce que vous faites ?

LA FEMME

Rien… Elle achève de siroter son petit verre… Quoi faire, dites ?… C'est pas commode… c'est ben embarrassant…

CHAPUZOT

Faut lui donner deux cuillerées à café de trois-six… dans son lait.

LA FEMME

Vous croyez ?

CHAPUZOT

C'est épatant… ce que ça les réchauffe… ce que

ça leur fiche tout de suite du cœur au ventre... C'est souverain... quoi !

LA FEMME

Deux cuillerées.

CHAPUZOT

A café... oui.

LA FEMME

Alors... tout de même... j'veux ben essayer. Pauv' petit !

CHAPUZOT

Pour deux sous, hein ?

LA FEMME

C'est ça ! (Pendant que Chapuzot emplit une petite bouteille.) Ah !... nous n'avons pas de chance... Il y a trois ans... l'aîné est parti d'on ne sait quoi...

CHAPUZOT

Ben oui...

LA FEMME

L'année dernière... c'est le second qu'est mort de la gorge.

CHAPUZOT

Ben oui...

LA FEMME

Et v'là, maintenant ce pauv' petit!... (Un temps. Elle liche une dernière fois son petit verre.) C'est épatant... tout de même... on les soigne pourtant bien...

CHAPUZOT

C'est pas le tout de les soigner... s'agit de leur donner ce qu'il faut... (Remettant la bouteille.) Quand il aura bu ça... j'en réponds... Ne vous tourmentez pas, allez...

LA FEMME

Enfin... ça fait?

CHAPUZOT

Quatre sous... (Avec un bon rire.) Moins cher que chez l'pharmacien, hein?

LA FEMME

Ça, c'est vrai...

CHAPUZOT, même jeu.

Et meilleur goût?

LA FEMME

Pour sûr... (Payant.) Voilà quatre sous.

CHAPUZOT

Merci.

LA FEMME

Je m'en vais bien vite.

CHAPUZOT

Et meilleure santé, chez vous...

LA FEMME

Pauv' petit!

La femme sort. Chapuzot se remet à essuyer ses verres... Entre l'Interviewer.

SCÈNE II

CHAPUZOT, L'INTERVIEWER

(L'Interviewer, jeune homme de vingt-cinq ans. Teint pâle. Moustaches blondes, très fines. Mélange de gommeux et d'employé de magasin... Cravate voyante, chapeau à bords plats. Appareil photographique en sautoir.)

L'INTERVIEWER

Monsieur Chapuzot, s'il vous plaît?

CHAPUZOT, quittant son comptoir très aimable.

C'est moi... Monsieur... pour vous servir.

L'INTERVIEWER

Très bien. (L'examinant avec attention.) Gros... brun... quarante-cinq ans... bras courts... face bestiale... C'est bien ça.

CHAPUZOT

Qu'est-ce qu'il dit?

L'INTERVIEWER, il dépose son appareil sur une table accroche son chapeau à une patère.

D'abord, un bock!

CHAPUZOT

Voilà.. voilà...

L'INTERVIEWER

Et bien tiré.

CHAPUZOT

Voilà.. voilà...

(Il sert un bock.)

L'INTERVIEWER

Vous appelez ça bien tiré?... Enfin! (Il l'avale d'un trait. Chapuzot dépose une soucoupe bien en évidence sur la table.) Maintenant, retroussez votre manche gauche.

CHAPUZOT

Ma manche gauche?... Pardon... mais...

L'INTERVIEWER

Et montrez-moi votre bras.

CHAPUZOT, méfiant.

Ah! ça... mais...

L'INTERVIEWER, impérieux.

Allons... allons...

CHAPUZOT, retroussant sa manche

Un inspecteur de la vaccination, sans doute

L'INTERVIEWER, examinant le bras.

Tatoué... je m'en doutais... Un vase de girollée entre deux cœurs... Parfait parfait... (Il prend l'appareil photographique qu'il tire de son étui.) Permettez... Attention!

CHAPUZOT, anxieux.

A qui ai-je l'honneur?

L'INTERVIEWER

Ne bougez donc pas... sapristi!

(Il braque l'appareil.)

CHAPUZOT

Un photographe, maintenant.

L'INTERVIEWER, il fait partir le déclic.

Très bien... Tournez un peu de profil.

CHAPUZOT, obéissant.

Encore ?...

L'INTERVIEWER

C'est ça... Ne bougez plus... (Même jeu.) Ça y est... De dos, je vous prie... Le dos est aussi un visage...

CHAPUZOT

Quel singulier photographe!

L'INTERVIEWER

Attention!... (Même jeu.) Voilà... (Il remet l'appareil sur la table.) Maintenant les mesures. (Il tire de sa poche un mètre... et mesure.) Taille... un mètre soixante-dix...

(Il inscrit sur un carnet.)

CHAPUZOT

C'est un tailleur...

L'INTERVIEWER

La largeur de poitrine, voyons... (Il mesure.) quatre vingt-dix-huit centimètres... (Haussant les épaules.) Aucun sentiment de la proportion esthétique...

(Il inscrit.)

CHAPUZOT

Pour sûr... c'est un tailleur...

L'INTERVIEWER, examinant la main de Chapuzot.

Doigts en spatule... (Tâtant ses joues.) zygomas proéminents... asymétrie de la face... (Lui tapant le menton.) légèrement prognathe... Heu! heu!... Plus dangereux encore que je le croyais...

CHAPUZOT

Quel drôle de tailleur!

L'INTERVIEWER, se dirigeant vers la table, à droite, où il s'assied.

Maintenant... causons.

CHAPUZOT, suivant le mouvement.

Pardon... Me direz-vous?

L'INTERVIEWER

Quoi?

CHAPUZOT

A qui j'ai l'honneur de parler?

L'INTERVIEWER

C'est juste... L'Interviewer en chef du *Mouvement*.

CHAPUZOT

Plaît-il?

L'INTERVIEWER

L'Interviewer en chef du *Mouvement*.

CHAPUZOT, obtus.

Ah!

L'INTERVIEWER, avec pitié.

Vous ne connaissez pas le *Mouvement*?... le journal le plus littéraire... le mieux informé... le plus répandu..., douze millions de lecteurs?... un journal qui donne en prime à ses abonnés des automobiles, des maisons de campagne... des

titres de rentes... des maîtresses bien dressées... Alors, qu'est-ce que vous connaissez?

CHAPUZOT, balançant la tête.

Je connais... je connais...

L'INTERVIEWER

Pardon... je suis pressé... Berthelot m'attend à dix heures... le roi des Belges à midi... Veuillez, je vous prie, répondre nettement et rapidement aux questions sensationnelles que je vais avoir l'honneur de vous poser... D'abord, un bock.

CHAPUZOT, se levant.

Voilà!.. voilà.

(L'Interviewer dispose son carnet de notes.)

L'INTERVIEWER

C'est le moment psychologique...

Chapuzot sert le bock que l'Interviewer avale d'un trait et après avoir mis la soucoupe avec l'autre, il se rassied.)

CHAPUZOT

J'ai peut-être bien gagné une maison de campagne.

L'INTERVIEWER, il s'accoude à la table et regarde Chapuzot fixement.

Vous êtes marchand de vins ?

CHAPUZOT, prenant à témoin le comptoir et la salle.

Dame !... Ça se voit, il me semble...

L'INTERVIEWER

Sale métier, Monsieur... métier antipatriotique, s'il en fut... Ivrognerie... débauche... alcoolisme... dégénérescence... dépopulation... socialisme, peut-être... (Sur ce dernier mot, Chapuzot proteste vivement d'un geste.) Tous les poisons... Enfin... cela vous regarde.

CHAPUZOT

Dites donc, vous ?

L'INTERVIEWER

Mais il ne s'agit pas de ça, pour le moment... Je ferai, d'ailleurs, cette enquête... prochainement... Elle est urgente... A la question !...

CHAPUZOT

C'est pas malheureux... Je vais peut-être savoir que j'ai gagné une automobile.

L'INTERVIEWER, avec une gravité légèrement comique.

Donc... vous êtes marchand de vins?... Vous l'avouez?

CHAPUZOT

Bédame!

L'INTERVIEWER

Et vous avouez aussi vous appeler... Chapuzot?

CHAPUZOT

Bien sûr... Théodule, Joseph...

L'INTERVIEWER

Faites attention à ce que vous allez répondre... C'est très grave... excessivement grave.

CHAPUZOT, déjà ahuri.

Bien sûr... je m'appelle Chapuzot... comme mon père.

L'INTERVIEWER

Très bien... Un temps. Vous viviez depuis longtemps en mauvaise intelligence avec votre femme?

CHAPUZOT, interloqué.

Avec ma femme?

L'INTERVIEWER

Oui... parbleu!

CHAPUZOT

Ça... c'est fort... Je ne suis pas marié...

L'INTERVIEWER

Parfait... Concubinage, en plus... Tout cela se tient. (Il prend des notes.) Alors... vous viviez en mauvaise intelligence avec votre maîtresse?

CHAPUZOT

Quoi?... Qu'est-ce que vous me chantez?... Avec ma maîtresse?

L'INTERVIEWER

Dame!... puisque vous prétendez n'être pas marié... comment voulez-vous que j'appelle celle avec qui vous vivez en mauvaise intelligence?... (Gaîment) votre marmite?

CHAPUZOT, riant et se tapant les cuisses.

Elle est bonne... (Il se lève et passe à gauche.) non... elle est trop bonne... Mais je n'ai point de marm... de maîtresse, non plus...

L'INTERVIEWER, à la fois railleur et sévère.

Vous n'êtes pas marié?... et vous n'avez pas de marm... de maîtresse?... A d'autres, Monsieur Chapuzot.

CHAPUZOT

Puisque c'est la vérité...

L'INTERVIEWER

La vérité, oui?... (Allant vers Chapuzot.) Vous savez... on ne me la fait pas, celle-là... Je la connais... je les connais toutes... Inutile de nier plus longtemps... Voyons... votre femme vous trompe-t-elle?... Est-ce vous qui trompez votre femme?... Enfin qui trompe-t-on ici?

CHAPUZOT

Mais nom de nom! vous ne m'avez pas compris... Je vous dis...

L'INTERVIEWER, interrompant.

Oui,... oui... vous voulez faire le malin?

CHAPUZOT

Sapristi!... Je vous dis...

L'INTERVIEWER

Le loustic... le fanfaron... le simulateur?... Ça ne prend pas...

CHAPUZOT

Puisque... voyons...

L'INTERVIEWER

Ça ne prend pas avec la presse, savez?... Je vous engage, Chapuzot, à ne pas vous jouer, plus longtemps de la presse... (Très digne, presque menaçant.) Je suis la Presse, moi, Chapuzot... Douze millions de lecteurs...

CHAPUZOT

Que voulez-vous que j'y fasse?

L'INTERVIEWER

La presse est la grande force moderne... la grande éducation... moderne... la conscience universelle... Elle dénonce... juge et condamne... Un bock!

CHAPUZOT

Voilà... voilà...

(Il sert un bock. Soucoupe.)

L'INTERVIEWER, le bock en main.

La presse, Chapuzot... est à elle seule... à elle toute seule... la police, la justice... et cœtera, et cœtera (Il boit.) Elle récompense... châtie, ou pardonne (Il achève son bock.)... selon le prix qu'on y met... La presse est tout... Tâchez de ne pas l'oublier...

(Il tend le bock vide à Chapuzot qui le remet en place.)

CHAPUZOT

Et qu'est-ce que ça me fait, à moi, tout ça?

L'INTERVIEWER

Ce que ça...? Au fait... avez-vous un traité de publicité avec le *Mouvement?*

CHAPUZOT

Quoi?

L'INTERVIEWER

Je vous demande si vous avez un traité de publicité avec le *Mouvement?*

CHAPUZOT, ahuri.

Un traité?...

L'INTERVIEWER

Eh oui!... Tout le monde en a, Chapuzot... Les gouvernements, les administrations, les banques... le commerce... l'industrie... les juges, les avocats... les plaideurs... les médecins... les malades... les femmes galantes... les femmes adultères... les cocus... les peintres... Vous pas?... Imprudent!... Vous n'avez pas de traité?... Eh bien, tant pis pour vous, Chapuzot.

CHAPUZOT

Qu'est-ce que c'est qu'un traité?...

L'INTERVIEWER

Raillez... raillez... Raillera bien qui... (Un temps. Il joue avec le bouton du gilet de Chapuzot.) Pourquoi avez-vous jeté une bouteille de cassis, à la tête de votre femme?

CHAPUZOT, expression ahurie.

Une bouteille de cassis?

L'INTERVIEWER

Oui... répondez!

CHAPUZOT

Une bouteille de cassis?... Du diable, par exemple!...

L'INTERVIEWER

Vous ne voulez rien dire?... (Silence de Chapuzot.) Très bien...

CHAPUZOT

Un bouteille de cassis... mais sacré matin!...

L'INTERVIEWER

Taisez-vous... ne mentez pas. (Il déclame.) Oh! ne mentez jamais... le mensonge est impie... Et il ne sert à rien avec la presse... Je vais encore essayer... bien que nous n'ayez pas de traité de publicité avec le *Mouvement*... Voyons?... (Il lui tape amicalement sur l'épaule.) Voyons... mon cher Chapuzot... mon vieux Chapuzot... (Très doucement.) Quel est le mobile de cet acte de brutalité sauvage?... Car enfin, vous avez l'air d'un brave homme, que diable!... Est-ce une vengeance vulgaire? Une explosion soudaine de colère irréfléchie?... Une suggestion?... Une congestion?... (Un temps.) Oui?... (Chapuzot exprime le plus complet abrutissement.) Continuons... par la douceur (Il lui caresse l'épaule.) Sommes-nous en présence d'un cas pas-

sionnel... ou purement physiologique... ou simplement atavique?

CHAPUZOT, *les yeux hors de la tête.*

ata... quoi?

L'INTERVIEWER, *avec force*

vique... atavique.

CHAPUZOT, *se prend la tête dans les mains.*

Nom de nom!...

L'INTERVIEWER

Vous ne savez pas?... Vous ne savez même pas analyser vos actes?... (*Avec une grande pitié.*) Pas la moindre culture scientifique?... Une mentalité de hanneton, alors?

(*Il lui envoie une chiquenaude sur le front.*)

CHAPUZOT, *comme s'il chassait une mouche.*

Ah! flûte!

(*Il va vers son comptoir, disparait sous la table, et l'on entend des bruits de verrerie, de vaisselle remuée.*)

L'INTERVIEWER

Enfin, j'ai pitié de vous, Chapuzot... Je vois

qu'il y a dans votre cas plus de débilité intellectuelle, que de volontaire obstination... Prêtez-moi toute votre attention. (Bruit sous le comptoir. L'Interviewer s'aperçoit que Chapuzot a disparu. Il va vers le comptoir, se hausse, la tête penchée, et d'une voix plus forte.) Je vais vous poser la question sous une autre forme... une forme accessible à votre intelligence... Deux bocks!

CHAPUZOT, surgissant tout à coup.

Voilà... voilà.

L'INTERVIEWER

Nous allons trinquer...

CHAPUZOT, avec un bon rire.

Eh bien, j'aime mieux ça...

(Il sert les bocks. Ils trinquent.)

L'INTERVIEWER

A votre santé!

CHAPUZOT

A la vôtre!

(Ils se retrouvent tous les deux, un moment en confiance.)

L'INTERVIEWER

Chapuzot... je suis votre ami... Répondez-moi comme à un ami... Sacré Chapuzot!

CHAPUZOT, riant et portant deux soucoupes, qu'il met avec les autres.

Hé!... hé!... hé!...

L'INTERVIEWER

Sacré Chapuzot! (Il le caresse sur la joue d'un geste amical.) Avez-vous eu beaucoup d'assassins dans votre famille?... Car enfin, si vous n'avez ni femme, ni maîtresse... vous avez peut-être une famille?... Hé?

CHAPUZOT, désespéré.

Voilà que ça recommence...

L'INTERVIEWER

Vous n'avez pas de famille?... Bizarre, mais possible, après tout... (Il fredonne.)

L'enfant perdu que sa mère abandonne...

Pauv' Chapuzot!... (Chapuzot passe derrière le comptoir, va vers la table de gauche qu'il essuie, revient au comptoir, retourne à la table. L'Interviewer suit tous ses mouvements.) Alors, dès votre naissance, vous avez été livré aux

mauvais instincts de la solitude, aux déplorables exemples de vagabondage?... Ce serait une explication... une excuse peut-être.

CHAPUZOT, tandis qu'il va et vient, levant et crispant des poings.

Ah! Ah! Ah!

L'INTERVIEWER

Vous ne répondez pas?... (Un temps.) C'est chez vous une volonté bien arrêtée de ne pas répondre?

CHAPUZOT

Mais, nom de Dieu!... qu'est-ce que vous voulez que je réponde?

L'INTERVIEWER

Autre chose, alors?... Vous reconnaîtrez que j'y mets de la patience, de la ténacité... de la délicatesse?... Je ne vous prends pas en traître. (Il l'arrête un instant dans ses va-et-vient.) Y a-t-il eu préméditation dans le choix de la bouteille de cassis?

CHAPUZOT, se dégageant et repartant.

Encore le cassis... Mais qu'est-ce que vous dites?

L'INTERVIEWER, le poursuivant.

Pourquoi une bouteille de cassis, plutôt que de curaçao, ou telle autre liqueur?

CHAPUZOT

Mon Dieu!... Mon Dieu!...

(Il retourne au comptoir où il malmène ses bouteilles. Il finit par monter sur l'escabeau et, dos au public, déplace les objets qui sont sur le dressoir.)

L'INTERVIEWER

Prenez garde... C'est très important cela, Chapuzot... Peut-être le jury trouvera-t-il là une circonstance atténuante ou aggravante... selon la nature de vos déclarations...

CHAPUZOT, qui s'est détourné au mot de jury.

Le jury?... Quel jury?

L'INTERVIEWER

Peut-être l'éminent docteur Socquet... une des lumières de la science, Chapuzot... (Avec une gaité malicieuse.) qui vous examinera certainement. (Avec une gaité pleine.) qui vous autopsiera peut-être... verra-t-il dans ce choix préétabli d'une bouteille de cassis... (Avec emphase.) un phénomène anthro-

pologique de responsabilité ou d'irresponsabilité morale?

CHAPUZOT

Si je comprends chiquette à ce que vous dites... Dieu de Dieu!

L'INTERVIEWER

Vous ne comprenez pas?... Vous ne comprenez pas que... ce que je vous demande, c'est... suivez-moi bien... c'est par le récit complet de votre crime...

CHAPUZOT, toujours face au dressoir.

Mon crime, maintenant!

L'INTERVIEWER

Par l'analyse exacte et minutieuse des circonstances particulières, générales, conjugales et sociales... qui l'ont précédé, accompagné et suivi...: de me donner les éléments... sur quoi je puisse établir la psychologie de ce crime... Ah?

CHAPUZOT, sans se retourner.

Ma tête... mon Dieu!

L'INTERVIEWER

Faire en quelque sorte la chimie mentale de ce

crime... Ah?... Est-ce clair, maintenant?... Est-ce lumineux?

CHAPUZOT

Ben... vous savez?...

L'INTERVIEWER

Vous n'avez plus le droit de vous retrancher derrière l'obscurité de ma parole... et l'absconsité, dirai-je, de mes questions... Répondez!

CHAPUZOT

J'aime mieux m'en aller.

(Il descend de son escabeau vivement et veut fuir. L'Interviewer, qui est entré dans le comptoir, le retient par un pan de son tablier.)

L'INTERVIEWER

Indécrottable bonhomme! (Un temps. Il lui prend amicalement le bras.) Voyons?... Prenons les voies détournées... Connaissez-vous l'illustre docteur Cesare Lombroso?

CHAPUZOT

Lomb...?

L'INTERVIEWER

broso... oui!

CHAPUZOT, qui s'est dégagé et saisissant un arrosoir, arrose la pièce avec fureur.

Je connais... je le connais pas... Comme vous voudrez...

L'INTERVIEWER, qui s'est installé au comptoir et prend des poses d'orateur.

Un homme de génie, Chapuzot...

CHAPUZOT

Je ne dis pas le contraire.

L'INTERVIEWER, frappant sur le comptoir.

Un homme de génie épatant, Chapuzot!

CHAPUZOT

Je le crois... je le crois...

L'INTERVIEWER

Un savant extraordinaire et formidable... qui a découvert que tous les hommes de génie étaient des brutes et des assassins...

CHAPUZOT

Bon... bon...

L'INTERVIEWER

Les brutes et les assassins... des hommes de génie !

CHAPUZOT

Tout ce que vous voudrez...

L'INTERVIEWER, *se grisant de ses paroles.*

Alors... quelle est votre opinion sur les travaux de l'illustre docteur Cesare Lombroso?... Sur ses découvertes admirables, relatives au criminel né... à l'insensibilité physique des assassins et des femmes?... sur ses affirmations catégoriques de la stupidité de Baudelaire et de l'abject gâtisme de Verlaine... de Tolstoï... de Victor Hugo? sur ses glorifications de l'esprit scientifique de Dubut de Laforest?... Quoi?... Qu'est-ce que vous dites?...

CHAPUZOT

Rien.

(Ne sachant plus que faire, il est venu s'asseoir à la table de droite, où il allume sa pipe.)

L'INTERVIEWER

Soutenez-vous avec lui, cette thèse merveilleuse et rénovatrice que la pauvreté... la pauvreté,

Chapuzot..., n'est pas un malaise social... une tare économique..., mais une névrose?

CHAPUZOT, lançant des bouffées, sans comprendre.

Je veux bien...

L'INTERVIEWER, insistant.

Une névrose, Chapuzot!

CHAPUZOT, même jeu.

Possible... possible.

L'INTERVIEWER

Et, savez-vous comment il fut amené à résoudre ce problème considérable?... Vous m'écoutez?

CHAPUZOT

Je vous écoute... ah! bon Dieu!

L'INTERVIEWER

L'illustre docteur se procura une dizaine de pauvres, offrant toutes les apparences de la plus aiguë pauvreté.

CHAPUZOT

C'est pas ce qui manque.

(Il lance des bouffées.)

L'INTERVIEWER

Taisez-vous... Il les soumit à l'action des rayons X... Prêtez-moi toute votre attention.

CHAPUZOT, même jeu.

Voilà !... Voilà !...

L'INTERVIEWER, jouant avec les bouteilles du comptoir.

Ces dix pauvres accusèrent à l'estomac... au foie.... au gros intestin... des lésions fonctionnelles graves... très graves... mais qui ne parurent point suffisamment caractéristiques, spécifiques... pour tout dire adéquates, vous comprenez ?

CHAPUZOT

Allez... allez... ne vous gênez pas...

L'INTERVIEWER, même jeu.

Le décisif fut une série de taches noirâtres... qui se présentèrent successivement... au cerveau... et sur tout l'appareil cérébro-spinal.

CHAPUZOT, vivement.

Hein?... Quoi?...

L'INTERVIEWER, détaillant.

Cé-ré-bro-spi-nal...

CHAPUZOT

Ah! bon...

L'INTERVIEWER

Jamais encore le célèbre savant n'avait observé ces taches sur le cerveau des malades riches, ou seulement aisés... vous entendez?

CHAPUZOT

J'entends bien.

L'INTERVIEWER

Dès lors... il fut fixé... et il ne douta plus que là, fut la cause de cette affection névropathique et démentielle : la pauvreté.

CHAPUZOT

Oui... oui... Evidemment... ne vous gênez pas...

L'INTERVIEWER

De quelle nature étaient ces taches?... me demanderez-vous?... (Tout en parlant, il débouche des bouteilles, qu'il flaire, et se fait un mélange. Chapuzot se lève,

se rapproche du comptoir, et surveille les mouvements de l'Interviewer.) Semblables à celles que les astronomes relevèrent à la périphérie de l'astre solaire... avec cette particularité, toutefois, qu'elles avaient une apparence d'induration cornée... (Il remue le mélange avec une cuiller.) Remarquez en passant, Chapuzot, comme tout s'enchaîne... (Il boit.) comme une découverte en amène une autre... Astre et cerveau, comprenez-vous?... (Il boit. Chapuzot a pris deux soucoupes, qu'il porte sur la pile des autres, et remonte à gauche, près du comptoir, hors duquel, peu à peu, il pousse l'Interviewer.) Lombroso avait désormais dans la main, non seulement la solution de la question sociale, mais encore la solution d'un problème, autrement important, qu'il cherchait vainement depuis longtemps... l'unification des sciences...

CHAPUZOT, qui a reconquis son comptoir.

Sacré nom d'un chien!...

L'INTERVIEWER, accoudé sur le comptoir, en dehors.

Je n'ai pas le temps de vous donner de ces taches une description physiologique complète. Ce serait trop ardu pour vous. (Assentiment vague de Chapuzot, qui remet de l'ordre sur son comptoir.) Peu importe, d'ailleurs... Contentez-vous de savoir qu'après de nombreuses expériences, l'illustre

Lombroso parvint à en déterminer exactement la nature... Le reste n'était plus qu'un jeu pour lui.

CHAPUZOT

Ah! tant mieux!... Sacré coquin... J'ai eu chaud.

L'INTERVIEWER

Il séquestra ces dix pauvres, dans des cellules rationnellement appropriées au traitement qu'il voulait appliquer... Il les soumit à une alimentation intensive... à des frictions iodurées sur le crâne... à toute une combinaison de.... (Imitant le bruit de la douche.) de douches, habilement sériées et graduées... bien résolu à continuer cette thérapeutique, jusqu'à guérison parfaite... je veux dire jusqu'à ce que ces pauvres fussent devenus riches... vous comprenez?

CHAPUZOT, avec des gestes désespérés.

Ma tête, mon Dieu, ma tête!

L'INTERVIEWER, passant à gauche.

Laissez votre tête, Chapuzot... Le docteur Socquet, monsieur Deibler et moi... nous nous occuperons de votre tête, plus tard.

CHAPUZOT

Monsieur Deib...

L'INTERVIEWER

Ecoutez!... Au bout de sept semaines, de ce traitement, il arriva ceci... L'un de ces pauvres avait hérité une somme de deux cent mille francs.

CHAPUZOT, stupéfait d'admiration.

Ah !

L'INTERVIEWER

Un deuxième avait gagné le gros lot au tirage des obligations de Panama.

CHAPUZOT, même jeu.

Nom de nom !... Ah ! nom de nom !

L'INTERVIEWER

Un troisième... une maison de passe modern-style, à l'une des nombreuses loteries du *Mouvement*, douze millions de lecteurs.

CHAPUZOT

Le veinard !

L'INTERVIEWER

Le quatrième plus heureux... ayant trompé la vigilance de ses gardiens et étant sorti dans la rue... avait eu les deux jambes broyées par une automobile... ce qui lui valut une belle indemnité de soixante mille francs.

CHAPUZOT

Ça par exemple!...

L'INTERVIEWER

Les autres étaient morts... on les avait pris trop tard.

CHAPUZOT, ébahi.

C'est vrai, ça?

L'INTERVIEWER

Tout ce qu'il y a de plus vrai.

CHAPUZOT

C'est épatant.

L'INTERVIEWER

Non, c'est scientifique... Et... servez-moi un bock!...

CHAPUZOT

Voilà… voilà…

(Il sert un bock. Soucoupe.

L'INTERVIEWER, après avoir bu.

Et… je voulais en venir à ceci… Chapuzot?…

CHAPUZOT

C'est donc pas fini?

L'INTERVIEWER

Chapuzot?… Dans quelle catégorie de névropathes vous classez-vous? (Un temps.) De quel genre de maladie psychique êtes-vous atteint?… (Un temps. Marchant vers lui. Êtes-vous un déséquilibré?… Un…

CHAPUZOT, interrompant.

Mais… nom d'un chien… je suis marchand de vins.

L'INTERVIEWER, marchant toujours.

Un mystique?… Un syphilitique?… Un alcoolique?… Un sadique?… Un atavique ambulatoire?… Un dilettante de la chirurgie?… Un décadent, un pauvre?

CHAPUZOT, qui a regagné son comptoir, à reculons.

Mais laissez-moi tranquille à la fin... Je suis marchand de vins, bistrot... mastroquet... là!

L'INTERVIEWER, le menaçant du doigt, doucement.

Chapuzot?

CHAPUZOT

Non... vous m'embêtez...

L'INTERVIEWER, même jeu.

Chapuzot?...

CHAPUZOT

Non, non... allez au diable!

L'INTERVIEWER

Alors, vous persistez à nier?

CHAPUZOT

Zut!...

L'INTERVIEWER

Vous vous refusez à toutes expériences scientifiques?

CHAPUZOT

Que le diable les emporte !

L'INTERVIEWER

Vous vous obstinez à vous moquer de la presse ?

CHAPUZOT

Je m'en fous...

L'INTERVIEWER

Très bien... Je vais vous confondre... Revenez ici.

CHAPUZOT

J'en ai assez...

L'INTERVIEWER

Revenez ici... (Chapuzot revient lentement. L'Interviewer tire de sa poche un numéro du *Petit Journal*.) Tenez... voici le *Petit Journal*... (Mouvement respectueux de Chapuzot.) Et voici ce que je lis dans le *Petit Journal*... Vous ne contestez pas que le *Petit Journal* soit une autorité ?

CHAPUZOT, flatté.

Pour ça, c'est mon journal.

L'INTERVIEWER

Oui ?... Eh bien... écoutez... (Lisant.) « *A la*

suite d'une altercation dont la cause est restée mystérieuse »... (Parlé. Mystérieuse... Vous entendez, Chapuzot?

CHAPUZOT

J'entends bien...

L'INTERVIEWER, reprenant sa lecture.

« ... *dont la cause est restée mystérieuse... un sieur Chapuzot...* » (Lui montrant le journal.) Regardez... Il y a bien Chapuzot...

CHAPUZOT

C'est vrai...

L'INTERVIEWER

Est-ce imprimé, oui ou non ?

CHAPUZOT, inquiet.

Ma foi, oui,

L'INTERVIEWER

Et dans le *Petit Journal* encore... votre journal?

CHAPUZOT, troublé.

Ah! mais... Ah! mais!... Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'INTERVIEWER

Vous êtes tout pâle, Chapuzot...

CHAPUZOT

De quoi se mêle-t-il, le *Petit Journal*?

L'INTERVIEWER

Vous allez voir... vous allez voir... Ah! vous ne faites plus le fanfaron... le loustic... le syphilitique... (se reprenant) le simulateur?

CHAPUZOT

Ça... c'est fort...

L'INTERVIEWER

Continuons... (Lisant.) « *Un sieur Chapuzot... marchand de vins à Montrouge* »...

CHAPUZOT, rectifiant.

A Montmartre.

L'INTERVIEWER

A Montrouge.

CHAPUZOT

A Montmartre.

L'INTERVIEWER

A Montrouge. (Lui montrant le journal.) Il y a bien « *marchand de vins à Montrouge.* »

CHAPUZOT

Mais puisque je suis de Montmartre?

L'INTERVIEWER

Eh bien?... Qu'est-ce que ça fait?

CHAPUZOT

Ce que ça fait?... Ce que ça fait?... La rue Lepic où nous sommes est-elle à Montrouge ou à Montmartre?

L'INTERVIEWER

Taisez-vous!... Là, n'est pas la question... (Lisant.)... « *Sieur Chapuzot, marchand de vins à Montrouge*!...

CHAPUZOT

Martre...

L'INTERVIEWER

Rouge...

CHAPUZOT

Martre... Martre...

L'INTERVIEWER, lisant.

« *A lancé une bouteille de cassis à la tête de sa femme... évanouissement... mare de sang... l'état de la malheureuse est très grave, etc..., etc...* » Voilà !

CHAPUZOT

Mais encore une fois... je ne suis pas de Montrouge... puisque je suis de Montmartre.

L'INTERVIEWER

Rouge...

CHAPUZOT

Marrrrtre...

L'INTERVIEWER

Trève de plaisanteries... Vous nommez-vous Chapuzot?...

CHAPUZOT

Oui.

L'INTERVIEWER

Êtes-vous marchand de vins ?

CHAPUZOT

Oui.

L'INTERVIEWER

Tout cela est-il consigné dans le *Petit Journal*?

CHAPUZOT

Oui.

L'INTERVIEWER

Eh bien, alors... que vous soyez de Montrouge... ou de Montmartre... cela n'a aucun intérêt.

CHAPUZOT

Mais nom de Dieu!... puisque je vous dis...

L'INTERVIEWER

Vous refusez de répondre?... Vous croyez vous en tirer par des dénégations enfantines... des calembours... des pitreries... Très bien...

CHAPUZOT

Enfin, Monsieur le journaliste... c'est pourtant clair... ça se comprennd facilement... Du moment que je suis de Montmartre...

L'INTERVIEWER

Rouge...

CHAPUZOT

Martre...

L'INTERVIEWER

Rouge...

CHAPUZOT

Martre. — martre... martre... et martre !

L'INTERVIEWER, *se montant peu à peu, jusqu'à la colère.*

Oui... oui... allez... allez !... *(Il marche de droite à à gauche, cognant les meubles.)* Je suis à bout de patience... Je dirai dans le *Mouvement*, le plus littéraire, le mieux informé, le plus répandu, douze millions de lecteurs... je dirai, Chapuzot... que vous mettez de la trichine... non... de la pepsine... non, de la fuschine dans votre vin. Je dirai que vous avez fait un enfant à votre fille, et même un infanticide... car enfin, si vous n'avez ni femme, ni maîtresse, ni famille... vous avez peut être une fille ?... *(Chapuzot veut parler, s'étrangle, tousse, se démène, se livre à une mimique désordonnée.)* Je dirai que votre établissement est un repaire d'anarchistes, de congréganistes, de francs-maçons et de faux-monnayeurs .. Je dirai que votre femme couche avec tout le quartier... que votre tante... que votre... Nous verrons si vous persistez à vous jouer de la presse... de la grande voie de la Presse?

CHAPUZOT, *de plus en plus affolé.*

Je vous dis... je vous répète... je jure... Sacré nom de Dieu!... C'est trop fort tout de même... Puisque je suis de Montmartre !

L'INTERVIEWER

Rouge...

CHAPUZOT

Martre... Mont-martre!

L'INTERVIEWER

Je vous ruinerai, je vous déshonorerai... On ne badine pas avec la presse... Je vous ai expliqué que la presse est la conscience universelle... Où est votre femme ?

CHAPUZOT

Ma femme?... Encore ?... *Il quitte le comptoir, vient près de l'interviewer, suppliant.* Puisque je n'ai pas de femme.

L'INTERVIEWER

Comment?... Vous n'avez pas de femme... et vous lui lancez des bouteilles de cassis à la tête ?

CHAPUZOT, *brandissant sa serviette.*

Nom de nom... de nom de nom!

L'INTERVIEWER

Tâchez d'être logique dans vos dénégations...

CHAPUZOT

Mais...

L'INTERVIEWER

Allons!... amenez-moi votre femme... Elle parlera peut-être... elle.

CHAPUZOT, d'une voix étranglée.

Puisque... voyons...

L'INTERVIEWER

Il faut que je la voie... que je l'interroge.

CHAPUZOT

Ah! Ah!

L'INTERVIEWER

Que je tâte sa psychologie...

CHAPUZOT

Cochon!

L'INTERVIEWER

Que je remonte aux sources de son atavisme.

CHAPUZOT

Salaud!

L'INTERVIEWER

Comment est-elle votre femme?

CHAPUZOT

De ma vie!... Non! de ma vie!

L'INTERVIEWER

Blonde?... (Silence.) Brune, alors?... (Silence. Chapuzot est totalement abruti.) Grande?... bien faite?... (Silence. D'un air dégagé.) A-t-elle des passions... inavouables?... (Silence.) Est-ce vous qui l'avez dépravée?... (Silence.) Combien de fois s'est-elle fait avorter?... (Silence.) Oui... Une fois... deux fois... vous refusez de répondre?... de m'aider dans mon enquête?... Naturellement!... Mutisme... et séquestration, sans doute?... Eh bien! nous allons rire... J'aime mieux ça... (Il marche, se frottant les mains.) Encore quelques mots pour en terminer. (Il s'avance vers Chapuzot qui recule d'un pas, à chaque question.)... Que pensez-vous de la télépathie sans fils? (Silence.) Quels sont, suivant vous, les causes des phénomènes hypnotiques?... (Silence.) A quoi attribuez-vous la marche progressive de la dépopulation?... (Silence.) Avez-vous une opinion nette sur le socialisme d'Etat... les grands trusts améri-

cains... le malthusianisme au théâtre... et le désarmement universel?... (Silence. Chapuzot est acculé au mur. L'Interviewer l'empoigne, le secoue, puis le couche violemment sur la table. D'une voix tonnante.) Dans quelle direction pensez-vous que doit s'orienter la littérature?... (De ses deux mains sur la poitrine, il le maintient renversé.) Optimiste?... Pessimiste?... Humaniste?... Symboliste?... Naturiste?... (Silence. Le lâchant.) Très bien... C'est un parti pris de silence... une offense voulue envers la presse?... Il vous en cuira, Monsieur Chapuzot... (Il traverse la scène, va reprendre son chapeau et son appareil.) Il vous en cuira... c'est moi qui vous le dis... (Avec menace.) Un dernier bock, je vous prie!

CHAPUZOT, revenu à lui subitement.

Voilà... voilà...

(Il sert le bock.)

L'INTERVIEWER

Je m'en vais. (Il boit.) Je vais interroger vos voisins... et les voisins de vos voisins, car les voisins de nos voisins sont nos voisins, n'est-ce pas?... Adieu!

(Il se dirige vers la porte.)

CHAPUZOT, qui a compté les soucoupes, et les porte, se dirige vers l'Interviewer.

Monsieur?

L'INTERVIEWER

Non... Non!

CHAPUZOT

Monsieur?... mais Monsieur?...

L'INTERVIEWER

Non, non... Tant pis pour vous... Il est trop tard!

CHAPUZOT

Mais vous me devez douze bocks!

L'INTERVIEWER, il se détourne, s'arrête près du comptoir.

La presse ne doit jamais rien...

(Il tape sur le comptoir d'un coup énergique. Un plateau tombe, éparpillant sur la scène, verres, cuillers, qui roulent et se brisent. Et il sort.)

CHAPUZOT, au comble de l'affollement, laisse tomber aussi ses douze soucoupes. Il veut les rattraper, tombe à son tour, parmi toute cette vaisselle brisée.

Nom de Dieu!... nom de nom... de nom de Dieu!...

RIDEAU

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 6563.

PQ
2364
M7F3

Mirbeau, Octave
Farces et moralités

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY